<36633516450018

<36633516450018

Bayer. Staatsbibliothek

P. O. gall. Riccboni

1892 ase

(8

ŒUVRES

COMPLETTES

DE MADAME

RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION

Revue & augmentée par l'Auteur, & ornée de 24 Figures en taille-douce.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 25.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

g. n. 2739

BIBLIOTECA
MONACENSIS

CE VOLUME CONTIENT

Le Tome ſecond du THÉATRE ANGLOIS, compoſé des Pièces ſuivantes :

Falſe Delicacy, ou la FAUSSE DÉLICATESSE, Comédie en cinq actes, page 1

The jealous Wife, ou la FEMME JALOUSE, Comédie en cinq actes, 173

A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire, quai des Auguſtins,

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A DAVID GARRICK,

ÉCUYER.

FALSE DELICACY,

OU

LA FAUSSE DÉLICATESSE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. HUGH KELLY.

Représentée au Théâtre Royal de Drury-Lane, en 1768.

LA FAUSSE DEFICULTE'

OU

LA FAUSSE DEFICULTE'

COMEDIE EN CINQ ACTES.

PAR M. FENOUILLOT.

BIBLIOTECA REGIA MONACENSIS

A DAVID GARRICK, ECUYER.

MONSIEUR,

DEUX motifs m'engagent à vous dédier cette pièce. La reconoiſſance m'y oblige, & la vanité m'en preſſe. La reconnoiſſance, parce que le ſuccès de mon ouvrage eſt dû à vos judicieux avis ; la vanité, parce que je ſouhaite apprendre à tout le monde, qu'un homme auſſi eſtimable, auſſi célèbre que monſieur GARRICK, s'eſt montré l'ardent ami de ſon ſincère, affectionné & très-obligé,

Humble ſerviteur,
HUGH KELLY.

ACTEURS:

Le colonel RIVERS.

Sir CECIL, ami du colonel.

Sir HARRY, ſon couſin.

Mylord DORSET.

SIDNEY, parent de mylord.

Lady BETTY, jeune veuve, ſœur du colonel Rivers.

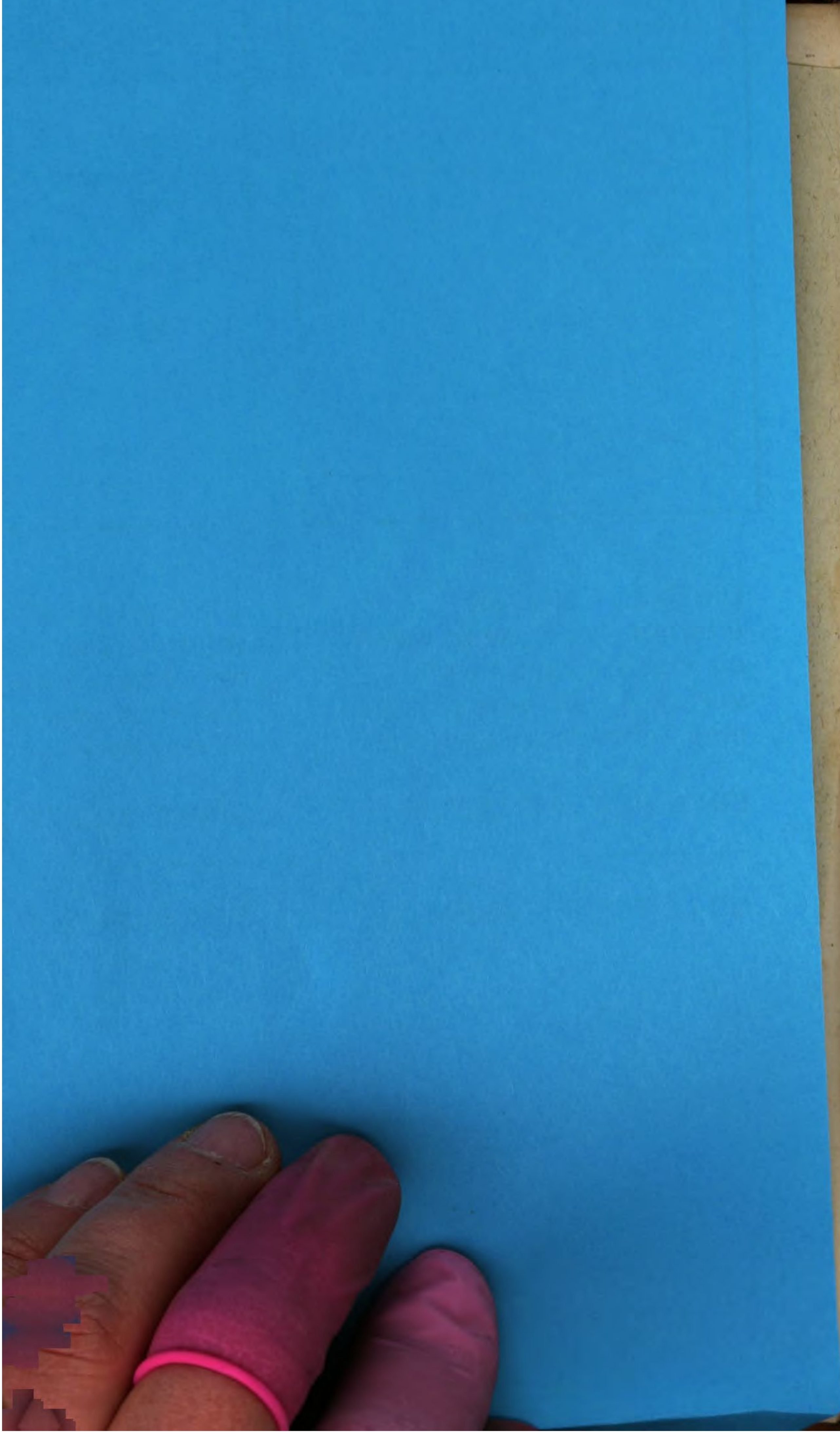
Miſs HORTENCE MARCHMONT, une fille de qualité, orpheline, jeune, ſans biens & vivant ſous la protection de lady Betty, ſon amie.

Miſs THEODORE RIVERS, fille du colonel.

Miſtriſs HARLEY, parente de lady Betty.

SALLY, femme-de-chambre de miſs Rivers.

La ſcène eſt à Richmond, dans la maiſon du colonel Rivers, où logent toutes les femmes. Le tems de la durée de la pièce, eſt celui de ſa repréſentation.



BIBLIOTECA
PUBLICA
MONACENSIS

FALSE DELICACY,

OU

LA FAUSSE DÉLICATESSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une pièce de l'appartement de lady Betty.

SCENE PREMIERE.

Mylord DORSET, SIDNEY.

SIDNEY.

JE le penſe, je le dis, je le ſoutiens ; lady Betty n'eſt point ſans affection pour vous.

Lord DORSET.

Quelle idée ! n'a-t-elle pas refuſé d'être à moi ?

SIDNEY.

Qu'importe ? une femme eſt-elle toujours dans la même diſpoſition d'eſprit ? ſouvent l'humeur préſide à ſes déciſions, & le repentir ſuit de près une réponſe faite ſans réflexion. Vous ne ſauriez déplaire à lady Betty ; ſans parler du reſte, la conformité de vos caractères, de vos principes, eſt une raiſon pour moi, de penſer que ſon refus n'eſt point une preuve d'indifférence ; mais la ſuite de cette extrême délicateſſe de ſentimens, qu'en vérité, elle me paroît pouſſer un peu trop loin.

Lord DORSET.

Oh ! mon cher couſin, vous vous méprenez. Je ne ſuis point un fat, un de ces hommes vains, portés à rejetter les refus d'une femme ſur ſon *indéciſion*, ſes *caprices*, ou ſon *peu de goût ;* qui rebutés comme amans, s'ils ſe voient bien reçus comme amis, interprètent en leur faveur une conduite ſimplement honnête, croient exciter des regrets, agiter une ame qu'ils n'ont pu même émouvoir : me préſerve le ciel, d'adopter de ſi folles idées. Lady Betty eſt une femme trop ſage, trop éclairée pour

ne pas dédaigner toute eſpèce d'affectation. Quand je lui demandai ſa main, elle me l'eût accordée, ſi je n'avois pas eu le malheur de lui déplaire.

SIDNEY.

Elle parle de vous avec tant d'eſtime!

Lord DORSET.

Ah, que l'eſtime eſt loin de la tendreſſe! Non, Charles, non, je ne conſerve aucune eſpérance. Depuis trois mois, j'ai ceſſé de troubler lady Betty par d'importunes prières. Elle m'honore de ſon eſtime, c'eſt une douce conſolation. Je ne m'expoſerai point à perdre ſon amitié, peut-être à m'attirer ſa haine, en la fatiguant encore de mes inutiles ſollicitations.

SIDNEY.

Mais tous vos parens s'uniſſent pour vous preſſer de faire un choix, mille partis vous ſont offerts; réſiſterez-vous toujours?

Lady DORSET.

Non. Chef de ma maiſon, je dois céder à des inſtances raiſonnables, & j'y ſuis déterminé: je vous dirai plus, Charles, mon choix eſt fait. Lady Betty l'approuvera, ſon goût a décidé le mien. Sa tendreſſe pour miſs Marchmont, fixe toutes mes idées ſur cette aimable fille.

SIDNEY, *ſurpris, embarraſſé.*

Miſs Marchmont ! quoi, Mylord, Hortence eſt l'objet... aſſurément elle eſt bien digne du ſort brillant que vous lui préparez.

Lord DORSET.

Après lady Betty, femme vraiment élue par mon cœur, perſonne ne paroît me convenir autant que la jeune Hortence. Ses charmes ne me ſéduiſent point, leur éclat n'eſt pas ce qui m'attire ; mais je priſe les qualités de ſon ame. Pendant que je faiſois une cour aſſidue & infructueuſe à lady Betty, ſon aimable amie ſembloit s'intéreſſer ſi vivement au ſuccès de mes vœux, je l'ai vue ſi ſenſible à mes peines, elle me plaignit avec tant de bonté, quand on m'ôta tout eſpoir ; ſa généreuſe compaſſion me la rendit chère... Mais qu'avez-vous, Charles ? Vous êtes troublé, agité même.

SIDNEY, *affectant un air tranquille.*

Moi, Mylord ? Non, je ſuis très-attentif : je vous l'aſſure.

Lord DORSEY.

Je ſuis bien aiſe de me tromper. Je vais demander un entretien particulier à lady Betty, lui faire part de mon deſſein, la prier de prévenir miſs Marchmont ſur ce projet, & de

m'obtenir d'elle la permiſſion de lui ouvrir mon cœur.

SIDNEY, *ſoupirant.*

De lui *ouvrir votre cœur*... J'entends.... Mais pourquoi parler à lady Betty, ne pas vous adreſſer à miſs Marchmont ?

Lord DORSET.

Je crois plus convenable d'employer d'abord le crédit de ſon amie : Hortence eſt ſans fortune, elle n'a plus de parens ; toutes ſes eſpérances ſont détruites, cet état exige les plus grands égards ; m'offrir ſans précaution, ſans ménagement, ce ſeroit paroître prendre avantage de ſa triſte ſituation ; ſembler lui dire, *rejetté par une autre, je ne crains pas de l'être par vous.*

SIDNEY.

Cette délicateſſe, Mylord....

Lord DORSET.

Eſt indiſpenſable avec une fille élevée comme miſs Marchmont. Epargnons-lui la plus légère réflexion, capable de bleſſer cette noble fierté, que ſa naiſſance, ſon éducation, un mérite reconnu, doivent lui inſpirer.... Mais pardon, Charles, mon intérêt me fait négliger trop longtems celui d'un ami. Je monte à l'inſtant chez le colonel Rivers ; vous avez ſa parole, les

notaires m'attendent, vos affaires vont ſe terminer ; rien ne s'oppoſe à ce mariage avantageux pour vous. Dans peu de jours, vous ſerez l'heureux poſſeſſeur de miſs Rivers, & je jouirai du plaiſir de vous voir le plus fortuné des hommes. Adieu, pour un moment. (*Il ſort.*)

SCENE II.

SIDNEY, *ſeul.*

LE plus fortuné des hommes ! moi ? Ah ! s'il liſoit dans mon cœur!... Quelle bizarre circonſtance vient aigrir ma douleur ſecrette ? Epouſer Hortence, lui ! Hélas ! s'il ſavoit combien cette fille charmante m'inſpire de tendreſſe ! avec quelle ardeur, quelle paſſion je deſirois.... Mais qu'ai-je à lui offrir ? Borné dans ma fortune.... Et puis ce mariage arrêté.... Manquerai-je à miſs Rivers, à ſon père, à mylord Dorſet, dont l'amitié prépara ce lien..... Je ſerai donc l'époux de Théodore ? Je verrai donc ma chère Hortence, dans les bras d'un autre?.... Au milieu des peines qui déchirent mon ame, il me reſte une ſorte de conſolation : mes regards timides, mes ſoins contraints par la prudence, n'ont obtenu de miſs

Marchmont que de l'eſtime, de l'amitié peut-être : foibles ſentimens ! incapables de défendre ſon cœur contre mylord Dorſet. Ma ſituation ne ſeroit-elle pas mille fois plus cruelle en ce moment, ſi j'étois aimé ? ſi je combattois entre la néceſſité de renoncer à mon bonheur, ou de m'oppoſer à celui d'un ami ſi tendre & ſi reſpectable ?

SCENE III.

Miſtriſs HARLEY, miſs MARCHMONT, SIDNEY.

Miſtriſs HARLEY, *parlant au fond du théâtre.*

AH ! voici le charmant berger de miſs Rivers. Approchons, Hortence ; il rêve, douce occupation des amans ! Mais ne lui trouvez-vous pas l'air un peu lugubre ?

Miſs MARCHMONT.

Tendre, plutôt.

Miſtriſs HARLEY.

Eh ! quoi, Sidney, quand vos yeux doivent ſe fixer ſur la plus riante perſpective, paroître ſombre, penſif ; être morne, à votre âge ? Ah fi ! auriez-vous des prétentions à la gravité ? Je

vous déteſterois, au moins. Allons, finiſſez; riez, riez donc; n'êtes-vous pas honteux d'enlaidir un ſi joli viſage?

SIDNEY.

Je ſuis flatté, Madame, de vous offrir un ſujet de faire éclater votre gaieté.

Miſtriſs HARLEY.

Ah, bon dieu! quels ſons languiſſans! c'eſt la mélancolie même. Où le colonel Rivers a-t-il été chercher ce beau ténébreux? dans la montagne noire, je crois. C'eſt dommage, en vérité; regardez-le, Hortence, quel teint, quels yeux, des traits ſi doux, ſi bien aſſortis; une taille ſi ſwelte, des mouvemens ſi gracieux, un air ſi noble! peut-on être mieux? La plus élégante ſtatue!... Allez, mon aimable automate, allez chercher une ame.

SIDNEY.

En honneur, Madame, des complimens d'une eſpèce ſi ſingulière....

Miſs MARCHMONT.

Eh! ne l'écoutez pas, elle eſt un peu folle, & ſouvent très-malicieuſe. Convenez-en, ma chère, vous ne ménagez perſonne, tout vous amuſe, & malheur à qui vous rencontre, quand

vous avez envie de rire : loin de blâmer votre agréable enjouement, je l'envie, en vérité.

Miſtriſs HARLEY.

Si j'enviois une qualité, je m'efforcerois de l'acquérir. Mais, je vous l'ai dit cent fois, vous & lady Betty ſemblez deſtinées à vous ennuyer. Votre crainte de *déſobliger*, votre égalité, vos grands ſentimens, votre ſublime raiſon, vous rendront, avec le tems, froides, inſipides & vaporeuſes. Sidney, vous trompez mon attente ; je comptois ſur vous, pour égayer une famille très-grave, très-aſſoupie, très-peſante ; mais, je le vois, vous y introduire, c'eſt jetter une pelote de neige au milieu d'un étang glacé.

Miſs MARCHMONT.

Mais, que veut-elle dire, Monſieur ?

SIDNEY.

Il n'eſt pas facile de le deviner, Madame. Les diſcours de miſtriſs Harley, prouvent ſeulement, qu'une veuve, belle, ſpirituelle, vive, enjouée, ſe permet de badiner, aſſez durement, l'homme qui la reſpecte trop, pour oſer ſe plaindre de la légèreté de ſes propos.

Miſtriſs HARLEY.

La jolie image boude, je crois ? Vous ſeriez bien ſurpris, Sidney, ſi l'amitié, ſi la raiſon

m'inſpiroient ces propos, dont la *légèreté* vous bleſſe. Miſs Rivers m'eſt chère, je prévois qu'elle ne ſera point heureuſe avec vous. Un amant triſte, annonce un mari mauſſade ; vous voudrez être *tendre*, *attentif*, *empreſſé* ; vous ſerez fade, importun, fatiguant. Ce n'eſt pas aſſez d'être beau, d'être ſenſible ; il faut ſe rendre aimable, entendez-vous, Monſieur ? Que de femmes ſont adorées ! & s'affligent de l'être !

Miſs Marchmont.

S'affliger d'être aimées ! je n'entendis jamais parler d'un chagrin ſi bizarre.

Miſtriſs Harley.

C'eſt que vous ne ſavez rien. A votre âge, on a de l'amour des idées ſi romaneſques ! Apprenez-le de moi ; ce qui flatte, enchante dans un amant, peut fort bien devenir inſupportable dans un mari. Tenez, Henriette, par exemple ; vous la croyez heureuſe, n'eſt-ce pas ?

Sidney.

Elle l'eſt aſſurément ; témoin des attentions de ſon mari, je puis jurer qu'il l'aime à la folie.

Miſtriſs Harley.

Eh, voilà le mal. J'allai la voir hier. Son *attentif* époux vient au-devant de moi, entr'ou-

vre à peine la porte de la chambre où il veut m'introduire. Au milieu d'un des plus beaux jours du mois de juin, tout offroit l'image de l'hiver, dans ce ſombre appartement; d'épais rideaux fermoient le paſſage au moindre ſouffle de l'air; deux paravens, à larges feuilles, entouroient une chaiſe longue, où ma pauvre couſine, enſevelie entre d'énormes couſſins, gémiſſoit ſous le poids de vingt livres d'édredon. Un feu terrible répandoit une chaleur ſi incommode dans cette chambre, que je me crus ſous la zône torride: je m'écrie.... Ah bon dieu! quel mal a donc Mylady?... Hélas! me dit-elle, d'une voix foible, éteinte; hier, une petite pluie me ſurprit au jardin; Mylord apperçut deux gouttes d'eau ſur mes cheveux, & de peur que je ne m'enrhume, il m'étouffe.

Miſs MARCHMONT.

Vous exagérez, j'en ſuis sûre. Mais quand votre récit ſeroit vrai, on doit, ce me ſemble, pardonner un ſoin, même importun, en faveur du ſentiment qui engage à le prendre.

SIDNEY.

Vous vous doutez bien que les ornemens cachent un peu le fond du tableau.

Miſtriſs HARLEY.

Quand vous verrez Henriette, demandez-lui

ſi l'amour de ſon mari ne l'excède pas, ne la déſole pas? Je ne ſerois point du tout ſurpriſe, qu'avant la fin de l'été, ce bon lord fût appelé devant ſes pairs, pour avoir tué ſa femme, par un excès de tendreſſe.

SIDNEY.

Ce crime embarraſſeroit furieuſement les juges. Jamais la chambre des lords n'en vit d'exemple, je crois.

Un Valet entre, & dit à Sidney.

Mylord Dorſet, & le colonel Rivers, vous prient de monter, Monſieur. (*le Valet ſort.*)

SIDNEY.

Je vous ſuis.

Miſtriſs HARLEY.

Vous devez bien aimer mylord Dorſet; jamais deux caractères ne ſe convinrent mieux. Allez lire les articles, allez. Ah, comme je m'apprête à bâiller, le jour de l'heureux lien! Pourquoi le pauvre ſir Harry s'eſt-il aviſé de parler trop tard? Il eſt vif, léger, amuſant.... Si le colonel vouloit m'en croire....

SIDNEY.

Réellement, miſtriſs Harley, vous me traitez ſi mal, qu'enfin vous me ferez penſer.... Ma foi, ſi vous continuez, je ne pourrai me diſ-

penſer

penſer de croire que vous avez des deſſeins ſur moi. (*il ſort.*)

Miſtriſs HARLEY.

Des deſſeins ſur lui ? Ah, l'odieuſe créature !

SCENE IV.

Miſs MARCHMONT, miſtriſs HARLEY.

Miſs MARCHMONT.

IL vous croira méchante ; vous le raillez beaucoup & ſans ſavoir pourquoi. A tous égards, il mérite la préférence qu'il obtient.

Miſtriſs HARLEY.

Je ne conviens point de cela. Sir Harry eſt auſſi jeune, plus riche, auſſi bien fait, il ne lui cède point en naiſſance ; tout me paroît très-égal entr'eux.

Miſs MARCHMONT.

Je ne le penſe pas. Par exemple, approuvez-vous la conduite de ſir Harry dans cette occaſion ?

Miſtriſs HARLEY.

En quoi vous bleſſe-t-elle ?

Miſs MARCHMONT.

Eh mais, il me paroît étrange de le voir

s'empreſſer auprès de miſs Rivers : il connoît ſes engagemens avec Sidney ; il ſait combien le colonel peut lui oppoſer d'objections ; & puis attaquer le cœur d'une jeune perſonne, dont la main eſt promiſe ! aſſurément, c'eſt donner une idée peu avantageuſe de ſes mœurs.

Miſtriſs Harley.

Ah, vous voilà dans vos graves réflexions. Les femmes ſeroient fort avancées, vraiment, s'il leur falloit obſerver *les mœurs*, approfondir la morale de leurs amans ; à quel âge ſe marieroit-on, je vous prie ? Eh fi donc, nous ſerions encore filles à ſoixante ans. Mais d'où vient blâmer ſir Harry ? Vous paroît-il ſans mérite ?

Miſs Marchmont.

Non, ſes bonnes qualités peuvent compenſer ſes défauts, je l'eſpère ; mais....

Miſtriſs Harley.

Vous ne lui refuſerez pas de l'eſprit, des connoiſſances acquiſes, du diſcernement, de la facilité à s'exprimer....

Miſs Marchmont.

Il en a trop peut-être. La vivacité de ſon eſprit, lui ſert ſouvent à jetter un voile ſur la légèreté de ſa conduite ; elle lui fait trouver d'apparentes raiſons, pour juſtifier des principes

à la mode & des procédés, qu'une perſonne exacte ne penſeroit pas irréprochables.

Miſtriſs HARLEY.

C'eſt qu'une *perſonne exacte*, eſt ſouvent une perſonne trop ſévère. Je vis dans le monde, & jamais je n'entendis rien dire contre ſir Harry : on conte bien quelques hiſtoriettes de femmes; mais cela vaut-il la peine d'en parler ?

Miſs MARCHMONT.

Bonté du ciel ! quel autre ſujet peut attirer plus d'attention ?

Miſtriſs HARLEY.

Hortence, avant de condamner un ſexe, examinons le nôtre, & rendons-lui juſtice ; il eſt très-inconſéquent, je vous en avertis. La plupart des femmes aiment un homme, poſitivement parce qu'il eſt fat, indiſcret, étourdi, rempli d'impudence & de vanité. Si, victimes des vices qui les ſéduiſoient, de pareilles folles deviennent malheureuſes & mépriſables, les plaindrons-nous ? Non, ſans doute, elles méritent bien d'être punies ; leur mauvais goût, la dépravation de leurs ſentimens, les rend indignes de notre pitié.

SCENE V.

Le colonel RIVERS, lady BETTY, Miſtriſs HARLEY, miſs MARCHMONT.

Le colonel parle à lady Betty au fond du théâtre.

Le COLONEL.

JE vous le répète, ma ſœur, on peut ſans moi continuer de parcourir tous ces vieux parchemins. Depuis le point du jour, j'ai les yeux fixés ſur d'ennuyeux calculs, ſur de vains titres; les mots de *dot*, de *douaire*, de *préciput*, ont tant fatigué mon oreille! comment tenir à ce maudit ſtyle, à ces laſſantes répétitions? Toujours les *ſuſdits contractans* & *le futur*, & *la future*, & *leurs hoirs*.... j'ai la tête en feu, vous dis-je, l'air m'eſt abſolument néceſſaire, je vais reſpirer dans le jardin.

(*il ſort.*)

Lady BETTY, *au colonel.*

Revenez donc bien vîte, la préſence de mylord Dorſet exige la nôtre. (*Elle s'avance.*) Ah, vous voilà, miſtriſs Harley, & vous auſſi, ma chère Hortence? je vous croyois toutes

deux dans le ſalon, avec ſir Cecil, & ſon couſin Harry. Ils ne ſont donc pas encore ici?

Miſs MARCHMONT.

Quoi! Mylady, ſir Cecil eſt de retour, il doit vous voir ce matin?

Lady BETTY.

Oui, Cecil eſt en Angleterre depuis peu de jours. Son couſin & lui arrivèrent hier au ſoir à Richmond, & je les attends tous deux.

Miſtriſs HARLEY.

J'aurai bien du plaiſir à revoir ce bon Cecil. En voyageant en France, il aura ſans doute appris à mitiger ſes principes gothiques, à perdre ce reſpectueux attachement pour d'antiques maximes, à ne plus préférer la mauſſade ſimplicité de nos pères, au goût éclairé de leurs enfans; il ſe rapprochera des mœurs du tems, des uſages reçus; il négligera moins ſa parure. Combien de fois, au retour de la chaſſe, l'ai-je vu venir, tout au travers d'un cercle, botté comme un poſtillon, ſes cheveux en déſordre, ſon front caché ſous un énorme chapeau; vêtu d'un drap groſſier, ſouvent déchiré par les broſſailles, & ſi couvert de pouſſière, qu'à peine en diſtinguoit-on la couleur?

Lady BETTY.

Comme vous, je ſuis impatiente de voir ſi l'extrême politeſſe des françois a pu le corriger de cette rudeſſe, qu'à tout prendre, on doit lui paſſer, en faveur de la droiture de ſon cœur.

Miſtriſs HARLEY.

Oui, je lui trouve une ſorte de bonté, qui m'attache à lui.

Miſs MARCHMONT.

Une *ſorte de bonté*, Madame ? aſſurément la ſienne eſt de la plus noble eſpèce ; il n'exiſte pas un homme plus généreux, plus digne d'être conſidéré, chéri, révéré...

Lady BETTY.

Vous lui rendez juſtice, & vous le devez, Hortence, car ſon affection pour vous eſt auſſi ſincère que tendre.

Miſtriſs HARLEY.

Prenez garde, vous allez lui inſpirer une paſſion pour Cecil.

Miſs MARCHMONT.

Je ſerois bien ingrate, ſi l'eſtime dont il m'honore, n'excitoit pas ma ſenſibilité. Ami de mon père, il plaignit ſes malheurs, partagea ſes chagrins, ne l'abandonna point dans

ſon infortune. Quand la mort de ce bon parent me réduiſit à la plus triſte indigence, ſir Cecil voulut devenir mon père, il offroit d'aſſurer mon ſort; mais la généroſité de lady Betty, me rendit ſes bienfaits inutiles.

Lady BETTY, *à miſs Marchmont.*

Ne dites jamais, ma chère... Changeons de propos, je vous en prie.

Miſtriſs HARLEY.

Oui, parlons de ces deux couſins. Ils forment un parfait contraſte. Sir Harry, fort occupé de lui-même, aimant ſa perſonne, toujours paré des mains des grâces, rangé, parfumé, mis avec autant de goût que de magnificence; l'autre, coiffé comme un fou, vêtu comme un fermier... Mais on vient, ſilence.

Un valet entre & dit.

Sir Harry & ſir Cecil.

Sir Cecil eſt en habit de campagne, ſans poudre & ſans friſure.

Lady BETTY.

Qu'ils entrent.

SCENE VI.

Sir HARRY, ſir CECIL, miſtriſs HARLEY, lady BETTY, miſs MARCHMONT.

Sir HARRY.

N'EST-IL point trop tôt, pour vous faire ſa cour, Meſdames?

Sir CECIL.

Trop tôt? Il eſt onze heures! Bonjour, mes chères amies, venez toutes m'embraſſer. Je ſuis, ma foi, charmé de vous revoir. Lady Betty, j'arrive chargé d'un million de complimens pour vous. J'ai laiſſé en France, beaucoup de vos admirateurs.

Lady BETTY.

Sérieuſement, avez-vous trouvé de mes connoiſſances à Paris?

Sir CECIL.

Mon dieu, à Paris & dans toutes les villes où j'ai paſſé. La nation britannique eſt une nation très-commerçante. Nos ſots, comme nos draps, s'exportent par toute l'Europe.

Sir HARRY.

Cela eſt joliment dit, n'eſt-ce pas, Meſdames ? Il a, ma foi, bien profité dans le ſéjour de la galanterie. Pauvre Cecil ! en t'exportant, la nation n'a rien gagné, on t'a renvoyé pour augmenter le fonds du magaſin.

Miſtriſs HARLEY.

Peut-on être plus mal mis ? comme il eſt coîffé ! la *dernière mode de France*, n'eſt-ce pas, Cecil ?

Sir CECIL.

Que je ſois déshonoré, ma chère miſtriſs Harley, ſi je ſais comment on ſe met à Paris. J'ai voulu changer d'air, voir des hommes, cauſer avec eux, comparer leurs idées & les miennes ; à l'égard des modes, mon valet-de-chambre vous en rendra compte, ſi vous le voulez.

Sir HARRY.

La réponſe eſt honnête ! Eh ſi, Cecil ; n'êtes-vous pas honteux ? Excuſez, miſtriſs Harley, c'eſt un ſauvage, il eſt impoſſible de le polir.

Sir CECIL.

Le ſauvage ne ſe changeroit pas pour un joli courtiſan, tel que vous, Monſieur. A votre avis, c'eſt donc un grand mérite d'avoir tou-

jours une fadeur à dire, un bel habit à montrer, une boîte nouvelle à faire admirer ? de cacher la couleur de ſes cheveux ſous un placage de pomade & de poudre ? De deux pas, cette tête blanche vous feroit prendre pour un vieillard, ſi votre étourderie ne découvroit un enfant.

Lady Betty.

Paix, Cecil, vous mêlez de l'aigreur au badinage.

Miſtriſs Harley.

Je ſuis pour Cecil, je veux mettre ſa coiffure à la mode. Tenez, lady Betty, cette tête-là ſervira de modèle avant peu. J'en ſuis sûre.

Sir Cecil.

De plus bizarrement ajuſtées ont cette prétention, Madame; mais je ne veux point donner d'exemples, il me ſuffit de n'en point prendre de ridicules; & pour épuiſer ce plat propos de modes, de friſures, trouvez-vous Harry très-bien, avec ce toupet d'une aune ? il a, ma foi, l'air de l'occaſion; on peut ſaiſir ainſi... (*Il prend les cheveux de ſon couſin à pleine main.*)

Sir Harry.

Que l'enfer vous confonde ! me voilà tout dépoudré, tout dérangé.

Sir CECIL.

Cela n'eſt-il pas commode ? On ne peut le toucher ; tout dérange Monſieur... Parlez-moi d'un habit ſimple, d'une toilette faite en dix minutes, qui affronte le vent & la pluie : n'eſt-il pas bien raiſonnable, Harry, de dépendre d'un valet-de-chambre, de n'oſer ſe montrer ſans avoir perdu trois heures entre ſes mains ?

Lady BETTY.

Mais la mode...

Sir CECIL.

Eſt la règle des fous.

Sir HARRY.

Mais l'uſage...

Sir CECIL.

Ne maîtriſe point un homme ſenſé.

Miſtriſs HARLEY.

Mais un homme ſenſé, doit éviter d'apprêter à rire. On ſe moquera de vous.

Sir CECIL.

Je ne ſaurois empêcher qu'il n'exiſte des ſots & des extravagans, Madame.

Lady BETTY.

Eh bien, mon cher Cecil, ſuivez votre fan-

taiſie & ne contrariez point celle de ſir Harry. Miſs Marchmont, vous ne dites rien à votre ami ?

Miſs MARCHMONT.

J'attendois que l'entretien devînt plus paiſible, pour dire à ſir Cecil combien ſon retour me cauſe de joie.

Sir CECIL.

O, ma chère Hortence ! j'en reſſens une bien véritable en vous revoyant.

Lady BETTY.

Cecil, donnez-moi la main ; allons chercher mon frère dans le jardin, votre couſin veut l'entretenir au ſujet de Theodore.

Sir CECIL.

Théodore ! le joli nom pour mettre à la tête d'un roman ! le colonel Rivers, appeler ſa fille Théodore ! & pourquoi pas Debora, comme ſa grand'mere ?

Miſtriſs HARLEY.

Debora ! ah l'abominable nom ! la mode en eſt paſſée depuis mille ans.

Sir CECIL.

Le diable eſt-il pis ? la mode influer juſques ſur les noms ! il ne reſtera pas une Eſther, une

Suſane dans les trois royaumes. Sur ma route, un maraut d'aubergiſte me préſenta ſes deux filles : devinez ? l'une s'appeloit Matilde & l'autre Alexandrine.

Miſtriſs HARLEY.

Où eſt le mal ? cet homme a du goût.

Sir HARRY.

Et Cecil n'en a point. Peut-on ne pas aimer le nom de Theodore ?

Lady BETTY.

Vous dînerez tous deux ici.

Miſtriſs HARLEY.

Vraiment, je ne me ſépare point de mon ami Cecil. J'ai grande envie de rire, & perſonne n'eſt plus propre à m'en donner ſujet.

Sir CECIL.

Poſitivement, par la même raiſon, ma chère miſtriſs Harley, je ne vous quitte pas de tout le jour.

(*Comme tout le monde s'avance pour ſortir, le colonel entre. Cecil continue.*)

Mon cher Colonel, je ſuis charmé de vous revoir.

Le COLONEL.

Et moi très-ſatisfait de votre retour, mon cher Cecil.

Sir CECIL.

Voilà mon ſage couſin ; il veut, dit-on, vous parler d'une affaire, je vous laiſſe en liberté de l'écouter. (*Il ſort avec les dames.*)

SCENE VII.

Le colonel RIVERS, ſir HARRY.

Sir HARRY.

PARDON ſi je vous dérange, Colonel ; l'intérêt le plus preſſant me force à vous parler ſur un ſujet, où, ſans doute, vous n'avez pas fait vos dernières réflexions ? Si vous me raviſſiez l'eſpoir d'obtenir miſs Rivers, vous me rendriez trop malheureux. La bonté de votre cœur, l'amitié dont vous m'honorez, ne me permettent pas d'attendre de vous un procédé ſi cruel.

Le COLONEL.

Monſieur, je vous l'ai écrit, actuellement je vous le dis, il m'eſt impoſſible de vous entendre ſur cette affaire.

Sir HARRY.

Impoſſible, Monſieur ?

Le COLONEL.

Oui, Monſieur ?

Sir HARRY.

Eh ! pourquoi, je vous prie ?

Le COLONEL.

La demande me ſurprend. J'ai promis ma fille à Sidney. Ne le ſavez-vous pas, Monſieur, ne vous l'ai-je point écrit ?

Sir HARRY.

Eh ! oui, Monſieur, mais qu'importe ? après tout, des engagemens de cette eſpèce...

Le COLONEL.

A préſent, Monſieur, je ne vous comprends pas. Vous ſavez que j'ai promis ma fille, que je l'ai promiſe à Sidney ? Et ſachant cela....

Sir HARRY.

Mais je ſais auſſi que l'affaire n'eſt point terminée ; je connois le peu de fortune de Sidney ; j'offre d'aſſurer l'entière poſſeſſion de la mienne à miſs Rivers ; ainſi, mon cher Colonel...

Le COLONEL.

Avant de tirer votre conſéquence, ſouffrez, ſir Harry, que je vous faſſe une queſtion.

Sir HARRY.

Mille, ſi vous le voulez.

Le COLONEL.

Dites-moi donc franchement, Monſieur,

ce que vous avez obſervé dans ma conduite, dans mes ſentimens, qui vous mettent en droit de me propoſer ſi librement de manquer à ma parole ? je penſois être conſidéré par vous comme un homme d'honneur.

Sir HARRY.

Vous penſiez très juſte, Colonel, je vous enviſageai toujours ſous cet aſpect. Je vous connois honnête, exact, très-affermi dans les principes de l'honneur, très-délicat ſur les loix qu'il impoſe.

Le COLONEL.

Parbleu, Monſieur, vous êtes donc au moins inconſéquent.

Sir HARRY.

Comment ?

Le COLONEL.

Me croire honnête, & me propoſer de manquer à ma parole d'honneur ! me preſſer de rompre mes engagemens, pour aſſurer une grande fortune à ma fille ; n'eſt-ce pas vous montrer perſuadé que l'intérêt peut me conduire à devenir un faquin ?

Sir HARRY.

A préſent, Colonel, je dirai comme vous, *je ne vous comprends pas.* En vous parlant, j'ai cru m'adreſſer à un homme du monde, accoutumé

accoutumé à des uſages reçus, à la façon ordinaire de voir, d'entendre. Où ſont vos engagemens ? Vous n'avez encore rien ſigné, n'eſt-ce pas ?

Le COLONEL.

Non.

Sir HARRY.

Donc vous êtes libre, auſſi parfaitement libre que jamais.

Le COLONEL.

Morbleu, ce propos eſt inſoutenable. Comment, Monſieur, parce que ma ſignature ne me met pas dans le cas d'être traîné au pied d'un tribunal, de m'y voir condamné à tenir ma parole, je puis me diſpenſer effrontément de remplir ma promeſſe ! Fi, ſir Harry, fi ! les loix ne furent jamais faites pour les gens d'honneur ; la droiture & l'équité ſont leurs uniques liens : ces loix ſervent ſeulement à contenir des hommes injuſtes, à garantir la ſociété de leur mauvaiſe foi, à les empêcher de lui nuire ; enfin, à les forcer d'être plus exacts, qu'ils ne ſont honnêtes.

Sir HARRY.

En toute autre occaſion, je me garderois, Monſieur, de combattre vos raiſons, elles me perſuaderoient aſſurément. Mais, j'oſerai le dire, elles me paroiſſent bien légères, quand

vous les oppoſez au bonheur d'un ami, à l'avantage d'une fille chérie. Nous rendrez-vous tous deux victimes de votre exactitude ? Ah ! ne vous montrez point inexorable, mon cher Colonel ; que mon ſort, que celui de votre fille vous attendriſſe. Eh ! quoi, n'aimez-vous pas miſs Rivers ?

Le COLONEL.

Oui, je l'aime ; je lui donne un honnête homme, digne, à tous égards, d'être ſon époux ; c'eſt lui prouver ma tendreſſe, mon amour paternel. Tout eſt dit, Monſieur ; ceſſez, je vous prie, & ne m'inſultez plus par de choquantes propoſitions.

Sir HARRY.

Vous inſulter, moi ? y ſongez-vous, Colonel ? L'offre de mon alliance eſt-elle une *inſulte* ? Vouloir aſſurer à miſs Rivers une fortune conſidérable, vous le dire, eſt-ce vous faire une *propoſition choquante* ?

Le COLONEL.

L'offre d'une couronne m'offenſeroit, Monſieur, ſi on me la faiſoit dans l'eſpérance de me voir manquer à ma parole. Ma fille n'a pas beſoin de fortune, la ſienne ſuffit à Sidney ; elle doit borner les vœux d'une femme ſenſée. Il m'importe peu que ma fille étale un vain faſte ; je veux la voir honnête & heureuſe.

Sir HARRY.

Heureuſe ! elle ne le ſera pas.

Le COLONEL.

Elle aura tort, & ne méritera pas d'être plainte. Quand on peut ſoutenir ſon rang, élever ſa famille, l'établir décemment, mettre en réſerve une petite ſomme pour obliger un ami, on doit ſe trouver heureuſe. En plaçant ma fille dans cette ſituation, je la crois auſſi riche que ſi elle diſpoſoit des tréſors de l'Inde.

Sir HARRY.

Quoi ! vous m'affligeriez volontairement, vous me priveriez à jamais.... En vérité, Monſieur, cette incompréhenſible dureté... Souffrez, Colonel... Laiſſez-moi vous repréſenter.... Comment ne pas inſiſter.... J'adore miſs Rivers, que je vous diſe....

Le COLONEL.

Rien du tout, pas un mot ; je vous le demande en grace. En attendant le dîner, allez retrouver ma ſœur ; ſi les circonſtances ne me permettent pas de vous adopter pour fils, je me plairai toujours à vous voir comme ami. Sous ce titre, ma maiſon vous eſt ouverte ; mais toute liaiſon formée par l'intérêt, m'eſt odieuſe. Me déterminer à donner ma fille ſur le plus ou le moins de fortune de celui qui me

la demande ! ce vil calcul répugne à ma façon de penſer, de ſentir. Sir Harry, une union dont l'argent eſt le principe, n'eſt, à mes yeux, qu'une eſpèce de proſtitution, autoriſée par les loix. Oubliez vos projets, ne me les rappelez jamais. Adieu.

SCENE VIII.

Sir HARRY, *ſeul.*

MAUDITE ſoit ſa ſévérité, ſon obſtination ! Quoi, je perdrois toute eſpérance ! quoi, Sidney ſeroit l'époux de miſs Rivers ! Non, je n'y puis conſentir. Il ne me privera point d'un bien dont la poſſeſſion eſt ſi néceſſaire à mon bonheur, il ne m'enlevera point ma tendre, mon aimable Théodore.... Voyons-la, conſultons Cecil, engageons-le à me ſervir.... Ah ! Sidney, tant que je reſpire, ton triomphe n'eſt pas sûr.... Mais avant de prendre un parti violent, eſſayons les moyens les plus doux, & tâchons d'être heureux, ſans mériter le reproche d'avoir cédé, ſans réflexion, aux mouvemens impétueux de mon cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre repréſente une partie du jardin.

SCENE PREMIERE.

Miſtriſs HARLEY, lady BETTY.

Miſtriſs HARLEY.

OH! vous me feriez perdre l'eſprit, avec vos *ſi*, vos *mais*, vos *peut-être*; après avoir obſervé, comparé, réfléchi, je vous dis, je vous affirme, que jamais vous ne régnâtes plus ſouverainement ſur ſon cœur; & ſi j'étois dans votre poſition, je l'épouſerois demain, je l'épouſerois ce ſoir.

Lady BETTY.

Eh bien, ma chère Emily, nous ne voyons pas de même. La candeur & la ſincérité diſtinguent mylord Dorſet; ſi ſon penchant l'entraînoit encore vers moi, le cacheroit-il? garderoit-il ce profond ſilence? Un refus bleſſe l'amour-propre, mais il ne détruit pas le ſentiment. Mylord a ceſſé de me rendre des ſoins,

il n'a point renouvelé ſes propoſitions ; s'il m'eût vivement deſirée, il pouvoit inſiſter, me preſſer, engager mon frère à me parler ; il ne l'a pas fait.

Miſtriſs HARLEY.

A votre grand regret, n'eſt-ce pas ?

Lady BETTY.

Si je le regrette, au moins n'ai-je pas l'injuſtice de le blâmer. Une noble fierté ne me paroîtra jamais condamnable. Mon refus l'a révolté ; il m'a crue inſenſible à ſon mérite : eh ! comment auroit-il deviné le ſecret de mon cœur?

Miſtriſs HARLEY.

Mais, quelle folie, quel caprice, quelle inconcevable bizarrerie ! aimer un homme, & le refuſer ! Donnez-moi donc une raiſon de cet extravagant procédé ? Pourquoi déſoler mylord, vous chagriner vous-même ? Comment excuſerez-vous une conduite ſi ridicule ?

Lady BETTY.

Je me la reproche, & ne prétends pas la juſtifier. Traitez-moi de folle, d'imbécille, vous aurez raiſon. Quand mylord me parla, je ne ſavois pas combien il m'étoit cher ; je l'ignorerois peut-être encore ſi, en ceſſant de me voir l'objet de ſes tendres attentions, je n'avois

ſenti que leur perte entraînoit celle de mon bonheur.

Miſtriſs HARLEY.

En vérité, ma chère lady Betty, on pardonneroit ce diſcours à une fille de quinze ans, timide, indéciſe, incapable de ſonder, de connoître les diſpoſitions de ſon ame; mais vous? une femme ſenſible, raiſonnable!....

Lady BETTY.

Une première imprudence cauſa tout le mal. J'étois bien jeune quand je perdis mon mari; frappée du préſent, n'enviſageant point l'avenir, vous le ſavez, j'annonçai le deſſein formé de conſerver ma liberté.

Miſtriſs HARLEY.

Propos commun; on l'écoute à peine, il ne perſuade perſonne.

Lady BETTY.

Croyant penſer toujours de même, j'eus l'indiſcrétion de blâmer hautement les veuves qui prenoient de nouveaux liens; je les accuſois de manquer à la décence, à la délicateſſe: il me paroiſſoit honteux de s'avouer ſenſible deux fois en ſa vie.

Miſtriſs HARLEY.

Je vous le diſois bien alors, que vous déraiſonniez du matin au ſoir.

Lady BETTY.

Mais, j'exprimois mes véritables ſentimens.

Miſtriſs HARLEY.

Mais, vous aviez des ſentimens faux. Le bonheur d'être veuve ſeroit-il envié, s'il falloit l'acheter par la perte de ſa ſenſibilité? J'ai eu deux maris, j'aimois le premier à la fureur, j'adorois le ſecond, je ſerai folle du troiſième; eh! pourquoi non?

Lady BETTY.

Vous plaiſantez toujours, vous êtes une étrange créature!

Miſtriſs HARLEY.

Oh! c'eſt bien vous qui êtes étrange. Réſiſter au penchant de votre cœur, quand tout vous invite à vous y livrer; sûre de la tendreſſe d'un amant chéri, le traiter avec indifférence; certaine de l'approbation de votre famille, de celle du public, contrarier vos propres deſirs... Allons, vous extravaguez, vous dis-je.

Lady BETTY.

Penſez-vous qu'il ſoit conſolant de vous l'entendre répéter ?

Miſtriſs HARLEY.

De quoi vous conſolerois-je ? Rien n'eſt déſeſpéré. Mylord eſt encore libre . . . Il me vient une idée, elle eſt admirable ! tout va s'arranger.

Lady BETTY.

Seroit-il poſſible ? Quelle eſt cette idée, dites ; ma chère, dites ?

Miſtriſs HARLEY.

Mylord veut vous parler ce matin, vous parler en particulier, n'eſt-ce pas ?

Lady BETTY.

Oui. Eh bien ?

Miſtriſs HARLEY.

C'eſt une liberté qu'il n'a pas eue depuis trois mois ; la deſire-t-il ſans deſſein ? Je le jurerois, cette entrevue eſt un pas vers un tendre retour. Ça, écoutez bien mes conſeils, laiſſez-vous guider, vous êtes perdue ſi vous vous écartez de mes avis.

Lady BETTY.

Je ne ſuis pas indocile, ma chère amie.

Miſtriſs Harley.

Mylord va sûrement tomber à vos genoux, mettre à vos pieds ſon cœur & ſa fortune, vous conjurer, vous ſupplier de lui accorder votre main. Vous, ſans rougir, ſans rêver, ſans héſiter, dites-lui d'un air gai, riant : *Vous voulez ma main, Mylord ? la voilà, je vous la donne.*

Lady Betty.

Ce ne ſeroit jamais ſans rougir, que je conſentirois ſi bruſquement... Après tout, aimée depuis trois ans, je pourrois décemment céder à des inſtances... Mais, Emily, ſi l'affaire dont mylord veut m'entretenir, étoit étrangère à ſes ſentimens pour moi ? s'il ne m'en parloit point ?

Miſtriſs Harley.

En ce cas, il faudroit s'arranger différemment.

Lady Betty.

Eh comment ?

Miſtriſs Harley.

Rien de plus ſimple. J'enverrois chercher mylord Dorſet, je lui conterois hiſtoriquement votre ſottiſe, je l'avertirois de la ſienne, & très-adroitement, ſans vous compromettre...

Lady BETTY.

Y penſez-vous ? ah juſte ciel ! quoi, vous oſeriez me trahir ? vous oſeriez dire...

Miſtriſs HARLEY.

Pourquoi pas ? dans votre poſition, j'aimerois fort la traîtreſſe qui me rendroit le même ſervice.

Lady BETTY.

Et moi je la déteſterois. Cela peut-il ſe propoſer ? j'aurois donc perdu tout ſentiment d'honnêteté, de pudeur, de décence ? Vous faire parler... Employer l'artifice ! ah ! quelle baſſeſſe ! quoi, Madame, voudriez-vous me voir...

Miſtriſs HARLEY.

Je voudrois vous voir heureuſe, ma chère; vous ne le ſerez point ſi vous n'abandonnez vos idées romaneſques, cette délicateſſe outrée, qui forme des monſtres pour les combattre. Il faut être ſage, exacte, & non pas minutieuſe; il faut remplir ſes devoirs, & non pas les étendre au-delà des bornes preſcrites ; il faut ſuivre les loix de l'honneur, ſans s'aviſer d'en créer de nouvelles ; & c'eſt une ineptie, une enfance impardonnable, d'immoler ſon bonheur à de petites bienſéances, dont l'importune rigidité

approche plus du ridicule, qu'elle ne tient à la vertu.

Lady Betty.

Vous ne le penſez pas, Emily; manquer à la plus petite bienſéance, ce n'eſt point une faute légère. Malheur à la femme qui oſe en négliger une ſeule. Inſenſiblement elle contractera l'habitude de manquer à tous ſes devoirs.

Miſtriſs Harley.

Ah! toujours vos grands principes, vos antiques préjugés! Eh bien, ſuivez votre fantaiſie; je ſuis bien ſimple de m'inquiéter: cela vous regarde... Mais, lady Betty, me prenez-vous pour une étourdie, pour une bête? Quand je vous promets de ménager vos intérêts, de cacher notre intelligence... Laiſſez-moi agir, jamais mylord ne ſaura...

Lady Betty.

Mais je le ſaurai, moi: échapperois-je au reproche de mon cœur?

Miſtriſs Harley.

Il ne faut pas vous y expoſer. J'admire votre façon de penſer, mais je m'applaudis fort de n'être pas aſſez délicate dans mes ſentimens, pour tourmenter les autres & me rendre malheureuſe par ma propre volonté.

Lady BETTY.

On ne ſe donne point un caractère ; ſi je pouvois changer le mien, peut-être ne le voudrois-je pas. J'aime mylord Dorſet ; mais je renonce au bonheur d'être à lui, ſi, pour obtenir ce bien ſouhaité, il doit m'en coûter une démarche condamnable dans mes propres idées. Cachez mon ſecret, ma chère ; craignez ſur-tout que miſs Marchmont ne le pénètre.

Miſtriſs HARLEY.

Pourquoi, préciſément, miſs Marchmont ?

Lady BETTY.

C'eſt que n'ayant jamais pu me réſoudre à lui confier un penchant dont je croyois triompher, ma reſerve pourroit lui donner des doutes ſur mon amitié ; ou, ce qui m'affligeroit extrêmement, la porter à réfléchir triſtement ſur l'inégalité de nos fortunes. Dans une ſituation dépendante & malheureuſe, on interprête tout contre ſoi-même. Me pardonnerois-je de lui laiſſer penſer un inſtant, que mon eſtime pour elle a pu recevoir la plus légère atteinte ?

Miſtriſs HARLEY.

Autre inquiétude, autre folie ! Voyez où cette minutieuſe délicateſſe de votre ame vous conduit ? A vous gêner, à vous contraindre, à

vous impoſer une foule d'égards, vains ou inutiles. Ma belle amie, vous êtes très-aimable, je révère vos vertus, je reſpecte vos ſentimens, je vanterai ſans ceſſe vos brillantes qualités ; mais en vérité, ſi je les poſſédois, je les donnerois de tout mon cœur au diable.

Lady Betty.

Je vais attendre mylord dans mon cabinet. Que cette viſite, que cet entretien... Je ſuis inquiète, troublée... Croyez-vous, Emily... il m'aimeroit encore, lui, cet aimable, ce ſenſible lord Dorſet... Mais non, pourquoi me flatter ?... il ne m'aime plus, ma chère ; hélas ! s'il eſt vrai...

Miſtriſs Harley.

Quand il vous adoreroit, où cela le méneroit-il ? voudriez-vous contracter un ſecond engagement ? une veuve ſi *décente*, ſi *délicate*, *aimer deux fois*, ah l'horreur !

Lady Betty.

Paix, méchante ; oubliez mes folies paſſées.

Miſtriſs Harley.

Oui, pour m'occuper des nouvelles.

Lady Betty.

Cecil & ſon couſin s'avancent ; évitons-les, venez, rentrons.

Miſtriſs HARLEY.

Je vous ſuis.

SCENE II.

Sir CECIL, ſir HARRY.

Sir CECIL.

IL falloit m'en croire, vous épargner une démarche inutile & mortifiante : ne vous avois-je pas dit que le colonel étoit trop ſenſé pour vous donner ſa fille.

Sir HARRY.

Senſé, lui ? c'eſt un vieux fou, ridicule, entêté, formaliſte, platement exact : en dépit de lui, de vous, de Sidney, de tout l'univers, miſs Rivers ſera ma femme. Je le jure. Me puniſſe le ciel, ſi je renonce à elle.

Sir CECIL.

Que ſignifie cette fureur? Sur quoi fondez-vous vos prétentions ?

Sir HARRY.

Sur tout.

Sir CECIL.

Je ne ſaurois deviner un ſeul motif de cette belle aſſurance; à mes yeux rien ne l'autoriſe.

Sir HARRY.

Non?

Sir CECIL.

Non, Monſieur.

Sir HARRY.

Eſt-il ſi difficile d'imaginer qu'un homme fait comme moi, puiſſe plaire?

Sir CECIL.

Plaire? oui da, vous pouvez plaire à des étourdies, à des extravagantes. Mais à une fille modeſte, raiſonnable? entre nous, Harry, j'ai peine à me le perſuader.

Sir HARRY.

Rien n'eſt plus honnête. Mais au moins, cela ne vous paroît pas impoſſible?

Sir CECIL.

Impoſſible? Non pas abſolument. En général, les femmes ſont aſſez folles pour ſe laiſſer ſurprendre par un vain extérieur; un joli poliçon n'a pas plutôt fait cinq ou ſix impertinences, qu'il s'attire l'attention des *dames du bon ton*. Elles le nomment une *ſingulière créature*, un *méchant lutin*, un *charmant petit monſtre*: inſenſiblement le *lutin* ſe transforme en ange à leurs yeux; elles l'admirent, l'entourent, ſe le diſputent, ſe l'arrachent! Mon jeune

jeune fat, émule d'Alexandre, vole de conquête en conquête, étend ſon empire ; plus il fait de malheureuſes, plus il devient célèbre ; mais enfin, ſon petit monde ſoumis, las de victoires, notre héros contemple triſtement ſes lauriers, il les arroſe de ſes larmes, & comme le roi de Macédoine, il s'afflige, gémit ; rien ne le conſole de ne plus ſe voir le fléau de la ſociété.

Sir HARRY.

Que diable ai-je affaire de vos ſottes réflexions ? mon très-cher & très-impertinent moraliſte, je vous convaincrai que, ſans être un *joli poliſſon*, un homme bien fait, bien mis, d'une figure paſſable, avec un peu d'adreſſe & beaucoup d'amour, eſt plus propre à toucher le cœur d'une fille *modeſte & raiſonnable*, que tous vos graves Catons, ſententieux & mauſſades, dont l'ennuyeux reſpect, la fade délicateſſe & le peſant jargon, ne parviennent qu'à donner des vapeurs à leurs maîtreſſes.

Sir CECIL.

Voudriez-vous me faire entendre que miſs Rivers vous épouſera malgré ſon père ? je ne le penſe pas. Auriez-vous deſſein de l'enlever ? La croiriez-vous capable....

Sir HARRY.

De tout, pour me rendre heureux ! Oui, Cecil, je ſuis aimé ; oui, ma chère Théodore...

Sir CECIL.

Ma chère Théodore ! Vous voulez l'enlever, & vous la nommez *votre chère Théodore !* Quoi, vous oſez vous dire ami du colonel, faire profeſſion de l'eſtimer ; vous venez chez lui ; vous allez dîner à ſa table, à ſes côtés, & vous méditez le projet infâme de le priver de ſa fille ! Rougiſſez, Harry, rougiſſez ; ayez au moins de l'orgueil, ſi vous n'avez point de vertu. N'embraſſez pas un homme, avec le deſſein de l'attaquer dans ſon honneur, de lui faire une impardonnable injure ; morbleu, c'eſt être un lâche, un perfide....

Sir HARRY.

Doucement, Cecil ; ni vous, ni aucun être reſpirant, ne dédaigne autant que moi la baſſeſſe & la trahiſon : mais ſi le caprice d'un homme nuit au bonheur de ma vie, rien ne m'engage à reſpecter ſa folie. J'aime miſs Rivers, je poſſède ſon cœur ; des intentions nobles & pures guident mes démarches ; je ne demande rien au colonel, je renonce à ſa fortune, Théodore eſt l'unique objet de mes vœux. Soyez juſte, Cecil ; miſs Rivers n'a-t-elle pas

le droit de disposer de son cœur, de sa personne ?

Sir CECIL.

Eh mais... Si elle vous aime... Si vous abandonnez sa fortune.... comme vous le dites... sa personne est son propre bien. Toute fille a le droit inconteſtable de se rendre malheureuse avec qui il lui plaît de l'être... Ceci change de face. Elle vous a choisi, elle vous veut... Allons, je me tairai, je n'avertirai point le colonel de votre projet.

Sir HARRY.

Vous ne l'avertirez pas ? Comment ! auriez-vous eu l'audace... Cecil, prenez garde ; vous êtes mon plus proche parent, mon plus cher ami, vous m'avez toujours montré de l'affection, je vous suis vraiment attaché ; mais si vous osiez... Il s'agit de mon amour, de Theodore... Prenez garde, vous dis-je ; dans cette occasion, votre singularité ne vous excuseroit point à mes yeux.

Sir CECIL.

Je ne m'en embarrasserois guère. Dès votre enfance, je vous aimai, vous le savez, Harry ; je vous ai toujours regardé comme l'héritier de ma fortune, comme un fils adopté par mon cœur. Rien ne m'auroit coûté pour vous rendre

heureux: en ce moment je vous donnerois volontiers ma malédiction. Je hais la fineſſe : vous avez mis de l'art, de la malice dans votre conduite. Prendre le maſque de l'amitié, pour vous introduire chez les parens de miſs Rivers, cacher vos deſſeins ſous ce voile reſpectable ! N'eſt-il pas odieux d'en couvrir une trahiſon ? Eh ! quoi, la candeur, la bonté, la confiance de cette honnête famille, ſerviront-elles à vous donner la facilité de l'affliger ? . . . Je ne ſaurois ſupporter cette idée.

Sir HARRY.

Sur mon honneur, Cecil, je ſuis malheureux, & non pas coupable. Introduit pendant votre abſence chez le colonel, j'étois ſans projet en formant cette liaiſon. Sa fille charma mes yeux, & bientôt ſoumit mon cœur ; mais rien ne paroiſſant s'oppoſer à mon amour naiſſant, je voulus eſſayer de plaire à miſs Rivers, avant de déclarer mes ſentimens à ſon père. J'obtins le conſentement de Theodore, j'allois la demander au colonel, quand, à ma grande ſurpriſe, je fus inſtruit de la recherche de Sidney. Je me hâte d'écrire au colonel ; je lui fais les offres les plus avantageuſes ; il eſt engagé, dit-il ; un refus dur & précis me pénètre de douleur. J'accours à Richmond, je preſſe, je prie, rien ne

peut émouvoir cet homme obſtiné : il m'oppoſe froidement un frivole point d'honneur, ſa *promeſſe*, ſa *parole*. Déſeſpéré, je m'attache au ſeul parti qui me reſte. Comme vous, je le déſapprouve ; mais une ardente paſſion le juſtifie à mes yeux, & doit l'excuſer aux vôtres.

Sir CECIL.

Oui, ſi une folie peut être l'excuſe d'un mauvais procédé.

Sir HARRY.

Daignez m'en croire, mon ami ; après mon mariage, vous me verrez effacer ma faute par une généreuſe conduite : mes ſoins, mon reſpect, les plus tendres attentions, me feront recouvrer le cœur du colonel, l'eſtime de toute ſa famille : oui, Cecil, je le promets, je le jure par tout ce qu'on révère ! l'époux, le parent, le fils, répareront les torts de l'ami.

Sir CECIL.

En ce cas... A la vérité, le père de miſs Rivers n'a pas droit de contraindre ſon inclination. La donner à Sidney, qu'elle n'aime pas, c'eſt exercer un pouvoir deſpotique, une injuſte tyrannie. Dans un pays libre, c'eſt un devoir de s'oppoſer à l'infraction des loix... Je vous accorderai mon ſecours. Si miſs Rivers conſent à vous donner ſa foi, ſi elle veut vous

ſuivre, je favoriſerai ſa fuite, je m'efforcerai même de vous réconcilier tous deux avec mon ami le colonel. Vous avez ſi ſouvent tort, mon cher parent, qu'à la plus légère apparence de raiſon, il faut vous encourager ! m'y voilà déterminé. Je vous ſoutiendrai dans cette affaire.

Sir Harry.

Ah ! vous vous montrez un véritable ami; jamais, mon cher Cecil, jamais je n'oublierai ce ſervice important. Je cours guetter l'inſtant de parler ſeul à Theodore; ma vie dépend de la réſolution qu'elle va prendre. Tout eſt prêt pour notre fuite; ſi elle y conſent, avant la fin du jour je ſerai le plus heureux des hommes. Adieu, je vous rendrai compte de notre entretien. (*Il ſort.*)

Sir Cecil.

Oh ! je vous en diſpenſe.

SCENE III.

Sir CECIL, *ſeul.*

L'Entretien de deux amans ! une foule de fadeurs, de propos vuides de ſens... Quels ſots enfans l'amour fait des jeunes gens !... des *jeunes*, ai-je dit ? Eh ! n'extravague-t-on

pas à tout âge ? Répondez-moi, Cecil ? Vous n'oſez... vieil imbécille ! Vous convient-il de blâmer les autres ? On ignore votre radotage, votre enfance : eh bien, c'eſt une conſolation ; mais il ne faut pas être impertinent, quand on porte au fond de ſon cœur un témoin de ſa démence.... Amoureux, moi ? Amoureux d'une fille jeune & belle ! J'aimois le père d'Hortence ; aimer la fille de mon ami, cela me paroiſſoit tout ſimple. Mais, inquiet, agité par cette amitié, je cherche à pénétrer... Après un examen rigide de mes ſenſations, je trouve..... Ventrebleu, puis-je m'avouer cette maudite découverte... Je trouve miſs Marchmont, l'objet de toutes mes penſées, de tous mes deſirs, de toutes les affections de mon ame. En vain me ſuis-je éloigné d'elle, je n'ai pu perdre en France l'idée de la petite enchantereſſe : me voilà revenu, tout auſſi ſot, plus ſot encore ! car le diable me tente ; je meurs d'envie de parler, de propoſer à la pauvre Hortence... Quoi ? d'épouſer un vieux fou.... Eh ! fi, Cecil, fi. Voiſin de cinquante ans... on vous riroit au nez, on vous montreroit au doigt, vous ſeriez badiné, raillé, ſiffié..... N'êtes-vous pas un joli galant ? Simple, uni, groſſier même... Mais les femmes ont des caprices, des fantaiſies, des goûts bizarres...

Oh jamais de cette bizarrerie-là... Hum... que ſait-on?... Entreprendrai-je l'aventure? Si je lui parlois d'un parti riche, d'un homme de mon âge, ſi je ſondois adroitement.... Elle refuſera; oh oui, rien n'eſt plus probable. Eh bien, ſans me compromettre, je ſerai sûr de ſes ſentimens. Alors, ſi les furies ne me poſsèdent pas, mon entêtement finira, je laiſſerai miſs Marchmont tranquille, & je tâcherai de le devenir. Pour rien du monde, je ne voudrois faire le perſonnage d'un vieux ſinge amoureux, contrefaiſant le jeune amant. Le beau ſpectacle à donner! Comment une mine ridée oſe-t-elle s'approcher d'un viſage fleuri? C'eſt, dans un même tableau, préſenter deux ſaiſons à la fois; placer près de la roſe fraîche & parfumée, le triſte reſte qu'elle offrira vers la fin de l'automne. Mon pauvre Cecil, tenez-vous ſur vos gardes. Quand on a paſſé le tems de plaire, on fait une laide grimace en ſoupirant. Soyez ſenſible, à la bonne heure; mais ridicule, têtebleu! je vous défends de l'être.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

Le Théâtre change, & repréſente une pièce de l'appartement intérieur de lady Betty.

Lady BETTY, miſtriſs HARLEY.

Lady BETTY.

O, ma chère, Mylord vient, le cœur me bat, je me ſoutiens à peine. Ah ! de quoi va-t-il me parler?

Miſtriſs HARLEY.

Du plus tendre amour. Ecoutez, répondez, conſentez. Ecartez votre mal-adroite modeſtie.... Il entre, je vous laiſſe.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

Mylord DORSET, lady BETTY.

Mylord s'avance lentement, & fait une profonde inclination.

Lady BETTY, *à part.*

QUELLE émotion ſa préſence me cauſe!

Lord DORSET.

Permettez-vous, Mylady....

Lady BETTY.

(*Tous deux ſe taiſent un inſtant.*) Voulez-vous bien vous aſſeoir, Mylord.

Lord DORSET.

J'ai pris la liberté, Madame... (*à part.*) Combien ſes regards m'intimident.... Nous ſommes ſeuls.... Le reſpect m'interdit.

Lady BETTY, *à part.*

Il paroît troublé, confus même.

Lord DORSET.

J'ai cru pouvoir, Mylady... (*à part*) Que d'attraits répandus ſur toute ſa perſonne! quel air de grandeur, de dignité!

Lady BETTY.

Vous avez cru, Mylord...

Lord DORSET.

Pardon, je ſuis ſouvent diſtrait ; je crains de vous importuner, Madame. J'interromps peut-être de douces occupations ?

Lady BETTY.

Il n'en eſt point, Mylord, que le plaiſir de vous entendre ne puiſſe remplacer.

Lord DORSET.

Tant de bonté devroit me raſſurer. Je l'avoue, un triſte ſouvenir cauſe mon embarras. Ce ne ſeroit pas la première fois, qu'abuſant de votre indulgence, j'aurois eu le malheur de vous déplaire.

Lady BETTY.

Déplaire, c'eſt trop dire. Jamais, Mylord, jamais... Je vous en prie, quittez ce ton cérémonieux, très-déplacé, très-inutile entre nous. Ne me regardez-vous pas comme votre amie ?

Lord DORSET.

Oui, Madame, comme une amie révérée, dont le prix eſt ineſtimable, dont la moindre bonté m'eſt précieuſe... Ne me trouverez-

vous point trop hardi, Madame, ſi j'oſe mettre à l'épreuve cette amitié dont vous m'honorez?

Lady BETTY, *à part.*

Mon dieu, que veut-il dire!

Lord DORSET, *continuant.*

Si je viens vous entretenir ſur un ſujet important pour moi ſeul; d'où dépend la tranquillité du reſte de ma vie?

Lady BETTY, *à part.*

Que ſes expreſſions me troublent! (*haut*) Parlez, Mylord? S'il m'eſt poſſible... aſſurément. (*à part*) Je ne puis calmer mon agitation.

Lord DORSET.

Me permettez-vous de vous ouvrir un cœur dont vous êtes deſtinée à vous voir l'arbitre?

Lady BETTY, *à part.*

Seroit-il vrai, penſeroit-il encore?.. (*haut*) Je ſouhaitai toujours votre bonheur, Mylord; ſi mes vœux, ſi même mes ſoins...

Lord DORSET.

Vous *deſirâtes toujours mon bonheur*, vous, Madame? Eh! pourquoi donc... Mais ce bonheur eſt encore entre vos mains, vous ſeule pouvez le faire.

Lady BETTY, *à part.*

Ah ! que je ſuis heureuſe ! Il m'aime.... Cachons-lui ma tendre émotion.

Lord DORSET.

Vous paroiſſez occupée, Madame.

Lady BETTY.

Ce n'eſt rien ; continuez, je vous prie.

Lord DORSET.

Aurois-je interprété trop favorablement vos diſcours ? Mes craintes renaiſſent ; vous ne m'avez point accoutumé, Madame, à penſer que vous vous intéreſſiez à moi.

Lady BETTY, *à part.*

Senſible, aimable créature ! ſi modeſte, avec tant de mérite ! Suivons les conſeils d'Emily, encourageons ce cœur timide & tendre. (*haut*) Vous rendez peu de juſtice à mes ſentimens, Mylord ; doutez-vous de mes égards, de mon eſtime, de mon amitié ? Je ſouhaite que mylord Dorſet ſoit heureux, je le deſire ardemment, & s'il dépend de moi.... Si je puis....

Lord DORSET.

Vous pouvez tout, Madame ; mon eſpoir ſe ranime ; je vais m'exprimer ſans détour. Sidney reçoit la main de miſs Rivers ; ſi vous le voulez, une double union....

Lady BETTY, *troublée.*

Mylord....

Lord DORSET.

Me fera partager la joie de mon parent, & la gaieté des fêtes que l'on prépare, pour célébrer les noces de miſs Rivers.

Lady BETTY.

Je m'attendois ſi peu à cette propoſition...

Lord DORSET.

N'eſt-il pas tems de lier mon deſtin à celui d'une eſtimable compagne?

Lady BETTY.

Mais quoi, ſi précipitamment?

Lord DORSET.

Quand on connoît bien celle que l'on choiſit, on n'a pas beſoin de ſe conſulter long-tems!

Lady BETTY.

Pardonnez ma ſurpriſe... (*à part*) Ah! qu'Emily n'eſt-elle ici pour lui répondre! (*haut*) Je ſuis ſi étonnée; cette demande eſt ſi bruſque, ſi peu prévue...

Lord DORSET.

Que ſervent de vaines formalités? La perſonne dont je deſire la main, eſt trop raiſon-

nable, pour ne pas ſentir combien elles ſont déſagréables & inutiles.

Lady BETTY.

Votre mérite, ſi vrai, ſi reconnu, peut devenir l'excuſe d'une femme qui paroîtroit céder trop tôt à vos inſtances. Cependant, Mylord, le monde, ſa cruelle malignité...

Lord DORSET.

Autoriſée par vos conſeils, Madame, elle ne devra pas craindre une injuſte cenſure. Si vous daignez lui parler, l'engager à me voir, à m'entendre, la jeune miſs...

Lady BETTY.

La jeune miſs !

Lord DORSET, *continuant.*

Accoutumée à ſuivre vos avis, ne s'en écartera pas dans cette occaſion. C'eſt donc à vous, Madame, à lever les ſcrupules de miſs Marchmont ; ſi elle héſite, vous voudrez bien la déterminer.

Lady BETTY, *à part.*

Miſs Marchmont ! Quoi ! c'eſt de miſs Marchmont... Je me meurs.

Lord DORSET.

Puis-je me flatter, Mylady...

Lady BETTY.

Vous aimez miſs Marchmont ?

Lord DORSET.

Je ſerai ſincère, Madame. L'amour ne m'engage point à vous la demander. Vous le ſavez; mon cœur s'étoit donné. Préſumant trop de moi-même, j'avois conçu de douces eſpérances. Je les perdis. Un inſtant me les ravit toutes. Quelle peine je reſſentis ! rien ne put en calmer la violence. Je ſouffris ſans me plaindre, & cachai dans le fond de mon cœur, ma douleur & mes regrets.

Lady BETTY, *à part.*

Eh ! pourquoi, pourquoi ne ſe plaignoit-il pas ?

Lord DORSET, *continuant.*

Trop malheureux au-dedans de moi-même, j'appelai la raiſon à mon aide : mais qu'attendre de ſes foibles, de ſes lents ſecours ! Comment remplir le vuide inſupportable d'un cœur accoutumé à s'occuper de vous ? Accablé de langueur, de triſteſſe, je regardai autour de moi, je cherchai à recouvrer ma tranquillité perdue. Une union formée par l'eſtime, me ſembla propre à ranimer mon ame abattue ; le ſoin de rendre une femme heureuſe, m'offroit encore l'image du bonheur où j'avois aſpiré.

Lady

Lady BETTY, *à part.*

Ai-je pu l'affliger, lui cauſer des peines, des peines ſi ſenſibles !

Lord DORSET, *continuant.*

La jeune Hortence s'attira mon attention ; je me rappelai combien elle vous étoit chère, combien vous deſiriez de l'établir avantageuſement : peu à peu ſon idée & la vôtre s'unirent dans mon imagination ; il me ſembla qu'en épouſant votre amie, je m'éloignois moins de vous, Madame... Mais vous paroiſſez m'écouter avec peine : eh ! quoi, déſapprouveriez-vous les motifs qui m'ont déterminé ?

Lady BETTY, *à part.*

Comment renfermer ma douleur ! (*haut.*) Vous n'avez pas beſoin, Mylord, de juſtifier un deſſein dont miſs Marchmont eſt l'objet... Je ne deſirai jamais de porter la triſteſſe dans votre âme, croyez... Vos intentions pour Hortence... Cette généreuſe diſpoſition de votre cœur... Miſs Marchmont ſera heureuſe... ce choix... (*à part*) Eh ! mon dieu, je ne ſais ce que je lui dis.

Lord DORSET.

Vous voudrez donc bien me ſervir, Madame ?

Lady BETTY.

Vous ſervir ? aſſurément.

Lord DORSET.

Parler en ma faveur ?

Lady BETTY.

Oui, je parlerai. (*à part*) Hélas ! quel triſte emploi !

Lord DORSET.

Et daignerez vous preſſer notre union, ſi miſs Marchmont accepte mes offres ?...

Lady BETTY.

La preſſer... eh bien, oui ; je la preſſerai.

Lord DORSET.

J'aurois voulu vous épargner ce ſoin, mais la ſituation d'Hortence m'oblige à des égards. La vertu malheureuſe, eſt ſi reſpectable, ſi impoſante !

Lady BETTY, *à part.*

Quel cœur j'ai perdu par ma faute !

Lord DORSET, *ſe levant.*

J'attendrai vos ordres pour me préſenter chez miſs Marchmont.

Lady BETTY, *ſe levant auſſi.*

Repoſez-vous ſur mes ſoins. Je ne tromperai ni votre confiance, ni votre attente.

Lord DORSET.

Parlez donc, Madame, parlez, conſeillez; mais n'exigez pas. Miſs Marchmont vous doit tant, elle vous eſt ſi attachée! je ne voudrois pas profiter du ſacrifice qu'un cœur ſenſible feroit à la reconnoiſſance.

Lady BETTY, *à part.*

Plus il parle, plus il augmente mes regrets!

Lord DORSET.

Je vous retiens trop long-tems, Madame. Pardonnez à l'habitude; il m'eſt ſouvent arrivé de m'oublier près de vous, d'abuſer de votre patience, heureux de n'avoir pu laſſer votre bonté! Je vous quitte. Au reſte, Madame, la fortune de miſs Marchmont ſera toujours votre ouvrage; vous dirigerez les articles, ils lui ſeront auſſi avantageux que ſi elle m'apportoit un bien conſidérable.

(*Il ſalue lady Betty & ſort.*)

SCENE VI.

Lady BETTY, miſtriſs HARLEY, *accourant.*

Miſtriſs HARLEY.

EH bien, ma chère, eh bien !

Lady BETTY.

Eh bien, tout eſt fini.

Miſtriſs HARLEY.

Ah ! je vous en félicite... Mais que vois-je ! de la pâleur, de l'abattement, des larmes prêtes à couler... Quoi ! mylord Dorſet...

Lady BETTY.

Il aime Hortence, il veut l'épouſer, la tenir de ma main... Je ſuis la plus malheureuſe des femmes.

Miſtriſs HARLEY.

Il aime Hortence ? lui ? En vérité tous les hommes ſont des monſtres. Il convient fort à mylord Dorſet d'être infidèle... Ah ! que je le hais !

Lady BETTY.

Eh ! pourquoi le haïr ? Ses ſentimens étoient

tendres, ſincères ; ils ne ſont pas éteints dans ſon cœur, ſon choix même en eſt une preuve.

Miſtriſs HARLEY.

Etes-vous folle ? une jolie preuve de conſtance ; venir vous dire inſolemment qu'il en aime une autre !

Lady BETTY.

Si vous aviez vu ſon trouble, ſa confuſion...

Miſtriſs HARLEY.

L'indigne ! vous quitter à l'inſtant où vous êtes ſi bien diſpoſée en ſa faveur !

Lady BETTY.

Eh ! le ſait-il ?

Miſtriſs HARLEY.

Quel mal-adroit, quel imbécille !

Lady BETTY.

Une ſorte de fatalité préſide à ſon deſtin, au mien : tout ſembloit nous rapprocher : notre commune timidité nous éloigne à jamais. Il eſt juſte que je ſois punie de ma faute. Quand un homme ſenſible, honnête, preſſe une femme de lui laiſſer connoître les diſpoſitions de ſon cœur, elle doit répondre avec candeur, avouer ſes véritables ſentimens ; celle qui a pu ſe plaire à chagriner un amant digne de ſes plus tendres

égards, ne mérite pas d'être plainte, ſi elle éprouve à ſon tour les peines qu'elle cauſa volontairement.

Miſtriſs Harley.

Allez-vous excuſer l'impertinent? Mais comment avez-vous reçu ſon impudente requête? Vous ne ſouffrirez pas apparemment que miſs Marchmont réponde à cette ridicule paſſion?

Lady Betty.

Quel droit ai-je de m'oppoſer aux deſirs de mylord Dorſet? Si je lui cachai mes ſentimens dans un tems où tout m'aſſuroit des ſiens, ne ſeroit-il pas honteux de les lui découvrir, quand toutes ſes penſées ſe ſont fixées ſur une autre? eh! ſur qui encore? ſur ma plus chère amie!

Miſtriſs Harley.

Préciſément, c'eſt tout le contraire. Son choix vous laiſſe le pouvoir de ramener ſon cœur. Miſs Marchmont refuſeroit le premier parti d'Angleterre, ſi elle croyoit vous chagriner en l'acceptant. Il faut la prévenir & très-vîte; je m'en charge. Je vais lui tout conter... Eh! comment donc! cette fille ne vous a-t-elle pas les plus grandes obligations? Ah! je voudrois voir qu'elle oſât... Je vais...

Lady BETTY, *la retenant.*

Arrêtez, Emily, arrêtez, je vous en conjure. Gardez-vous de révéler mon ſecret; qu'un éternel ſilence enſeveliſſe dans l'oubli cette mortifiante aventure. A l'égard d'Hortence, elle ne m'a point d'*obligations*, non, ma chère, elle ne m'en a point; c'eſt elle qui m'*oblige*. J'ai eu le bonheur de la retirer chez moi; mais en acceptant un aſyle offert par l'amitié, ne me procure-t-elle pas l'avantage de ſervir la plus eſtimable, la plus noble des créatures? Ah! c'eſt bien moi, qui lui dois de la reconnoiſſance!

Miſtriſs HARLEY.

Ah! ſi vous voyez ainſi...

Lady BETTY.

Eh bien, quand je verrois autrement? Suppoſons ma façon de penſer aſſez baſſe, pour me perſuader qu'un appartement chez moi, une place dans mon caroſſe, un couvert à ma table, une rente modique ſur ſa tête, méritent le nom de *bienfaits*? Hortence ne s'acquitte-t-elle pas journellement avec moi? Elle m'accorde le plaiſir de la voir ſans ceſſe, de jouir de ſon eſprit, de ſes talens, de la douceur de ſon caractère; elle me donne une amie tendre &

sûre : n'eſt-ce pas m'impoſer des *obligations* plus réelles ?

Miſtriſs HARLEY.

Mais, lady Betty, vous enviſagez tout ſous un aſpect très-faux, très-fantaſtique. Vous ſeule au monde pouvez croire que miſs Marchmont ne vous doit pas de la complaiſance.

Lady BETTY.

Je rougirois d'en exiger d'elle. Croyez-moi, miſtriſs Harley, l'agrément qu'elle répand ſur ma vie, eſt bien au-deſſus de mes foibles dons. Mais en me croyant quitte envers elle, de quel droit lui preſcrirois-je une conduite contraire à ſes intérêts ? Quoi ! je lui demanderois le ſacrifice de ſon bonheur ; je la contraindrois de refuſer l'homme que je penſe capable de la rendre heureuſe ; il veut la replacer au rang de ſes pères, & je m'oppoſerois à ce deſſein généreux ? Pauvre Hortence ! je ſerois bien cruelle, bien inhumaine, ſi j'abuſois de la nobleſſe de ſes ſentimens, ſi je m'en ſervois contre elle, ſi je profitois de ſa ſenſibilité, pour lui perſuader de reſter dépendante, quand on veut l'élever, rendre ſon ſort brillant & fortuné.

Miſtriſs HARLEY.

Mais, ſi miſs Marchmont ne trouvoit pas

mylord Dorſet, l'*homme le plus capable de la rendre heureuſe*, s'il lui déplaiſoit ?

Lady BETTY.

En ce cas... mylord Dorſet déplaire ! vous ſuppoſez l'impoſſible.

Miſtriſs HARLEY.

Soit. En partant d'un principe faux, on peut raiſonner juſte. Si elle le refuſoit ?

Lady BETTY.

Ah ! qu'elle m'obligeroit ! je ſens une douleur inconcevable de cet évènement : la confidence de mylord a bleſſé mon cœur ; je ne prévoyois pas ſon changement, il me pénètre, il me livre au regret, à l'amertume... mais n'en parlons plus.

Miſtriſs HARLEY.

Quel démon le poſſède ! Pourquoi choiſir miſs Marchmont ?

Lady BETTY.

Je ſerois mille fois plus affligée, ſi ſes vœux s'adreſſoient à une autre : le bien que je perds, ſera du moins le partage de mon amie, ſon bonheur me conſolera ; en la voyant jouir de ce bien, j'en ſentirai moins la privation. Mais rempliſſons un devoir indiſpenſable. J'ai promis à mylord Dorſet de parler en ſa faveur,

je ne tromperai point ſon attente. Tout-à-l'heure miſs Marchmont... Ah ! ma chère, elle va prononcer un arrêt bien important... Si elle ſavoit qu'il intéreſſe ſi vivement mon cœur...

Miſtriſs HARLEY.

Je commencerois par l'en avertir, moi. Mais votre ſublime délicateſſe vous écarte toujours de la route ordinaire. C'eſt dommage qu'avec un ſi bon cœur vous ayiez une ſi mauvaiſe tête. Propoſez, Madame, Hortence acceptera. Vous pleurerez, vous gémirez ; mais vous aurez le plaiſir de vous admirer.

Lady BETTY.

Non, j'aurai ſeulement celui de me dire, mon propre intérêt ne me rend point injuſte, & j'immole à l'amitié tous les vains deſirs de l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre repréſente une partie du jardin.

SCENE PREMIERE.

Le colonel RIVERS, ſir HARRY, Miſs RIVERS, SALLY.

Les deux amans traverſent le théâtre en s'entretenant tout bas. Sally les ſuit, à peu de diſtance; le colonel les obſerve en ſe cachant à leurs regards : quand ils ſont paſſés, il s'avance, & parle en allant & venant ſur la ſcène.

LE COLONEL, *ſeul.*

SE promener avec lui... Un ſi long entretien... Qu'ont-ils tant à ſe dire? Choiſir un endroit écarté... Mais, d'où naît mon inquiétude? ma fille eſt engagée, elle le ſait; manqua-t-elle jamais à ſes devoirs?... Je hais le ſoupçon, ſouvent injuſte, toujours bas... Rejettons toute idée... Penſer mal de Théodore, de mon enfant!..... J'ai peine à

repouſſer.. Une ſecrette alarme trouble mon cœur... Le bonheur de ma fille dépend peut-être de cet inſtant... Elle eſt douce, ſoumiſe, je l'eſtime... Après tout, les femmes ſont d'une eſpèce ſi ſingulière... Elles ont plus de bon ſens qu'il ne nous plaît de leur en accorder... Mais leur vanité eſt au-deſſus de notre compréhenſion. Jamais elles n'errent par un défaut de raiſon, la flatterie ſeule les égare ; elles tombent les yeux ouverts dans le piége qu'elle leur tend. En vain on leur crie, *ſoyez en garde contre la ſéduction*, ſon attrait les éblouit, leur cache le danger ; elles ſont entraînées, perdues, avant d'avoir prévu la conſéquence d'un premier pas.... Ils reviennent.... Comment m'inſtruire... Cet endroit peut me dérober à leur vue... Quoi ! les écouterois-je ? Quel vil moyen... ſurprendre un ſecret... Mais, c'eſt celui de ma fille... Je ſens de la répugnance... Surmontons-la. Je ſuis père : c'eſt mon excuſe.

SCENE II.

Le COLONEL *se retire derrière une touffe d'arbres ;* miſs RIVERS, ſir HARRY, SALLY, *rentrent ſur la ſcène.*

Miſs RIVERS.

Vos reproches ſont injuſtes, le refus de mon père m'afflige ; mais ne me répétez jamais ces révoltantes propoſitions. Je me donnerois ſans l'aveu de ce père reſpectable, je le fuirois, je porterois la douleur dans ſon ſein ! Ah ! jamais. Que m'a-t-il fait ? il ignore ma prévention en votre faveur ; il diſpoſe de ma main, n'en a-t-il pas le droit ? Ah, ſir Harry ! je puis pleurer ; mais je ne ſaurois me plaindre.

Le COLONEL, *à part pendant toute la ſcène.*

Elle l'aime !

Sir HARRY.

Et pourquoi, Madame, me défendîtes-vous d'inſtruire ce père rigoureux, des ſentimens dont vous m'honoriez ?

Le COLONEL.

Père *rigoureux !*

Miſs Rivers.

J'eſpérois vous voir obtenir une préférence dont vous aviez raiſon de vous flatter ; je voulois m'épargner la confuſion d'avouer un penchant où j'oſois me livrer, ſans ſavoir ſi mon père l'approuveroit. J'ai mal fait, je devois me repoſer ſur ſa bonté, ſur l'extrême généroſité de ſon cœur. Mais dans cette occaſion, j'ai craint la fermeté de ſon caractère, elle pouvoit l'emporter ſur ſa tendreſſe.

Le Colonel.

Fort bien, ma fille.

Sally.

La *fermeté de ſon caractère !* ſon obſtination plutôt. Je veux mourir à l'inſtant, s'il exiſte un vieux diable, plus abſolu, plus entêté, plus opiniâtre, plus inflexible, que le colonel Rivers.

Le Colonel.

Inſupportable impudence !

Miſs Rivers.

Sally, ma confiance ne vous autoriſe point à prendre d'inſolentes libertés ; n'oſez jamais nommer mon père ſans reſpect, ſans vénération. Je révélerois mon ſecret à l'inſtant, plutôt que de ſouffrir ces diſcours outrageans.

Le COLONEL.

Très-bien dit, ma fille.

SALLY.

Je vous demande pardon, Madame, un excès de zèle m'a fait vous déplaire ; mais permettez-moi de vous repréſenter que cette obſti. . . que cette fermeté de caractère, rend les diſpoſitions du colonel très-immuables, vous conduit à devenir malheureuſe, vous donne à Sidney, vous arrache à ſir Harry. Sur mon honneur, Madame, il n'eſt pas une fille en Angleterre, j'entends une fille d'eſprit, qui laiſſât échapper l'occaſion de contenter ſes deſirs & ceux de ſon amant. De quoi vous effrayez vous? *Fuir la maiſon paternelle !* cela vous paroît terrible, n'eſt-ce pas? Suivez votre époux, ce ſera remplir un devoir. Eh mon dieu, vous la reverrez cette maiſon paternelle & ennuyeuſe. Le colonel ſera trop heureux de vous y rappeler.

Le COLONEL.

Infinuante vipère !

Sir HARRY.

Pouvez-vous balancer un inſtant, ma chère Théodore, ſur cette alternative? Ou fuir, combler mes vœux, vous rendre heureuſe ; ou reſter, me donner la mort, vous livrer à

des regrets tardifs, inutiles... O! ma charmante amie, ne ferez-vous rien pour votre amant? Songez-donc que je vous adore!

Le Colonel.

Ah! s'il ſe met à l'*adorer*, tout eſt perdu.

Sir Harry.

Quel eſpoir vous reſte! nos larmes, nos prières ne fléchiront point le colonel; l'aveu de vos ſentimens ne le détermineroit point à nous unir...

Le Colonel.

Non, parbleu!

Sir Harry.

Hélas! le moindre ſoupçon de notre intelligence hâteroit le bonheur de Sidney; que dis-je, ſon bonheur? vous ne le ferez point.

Le Colonel.

Elle le fera, Monſieur.

Sir Harry.

Quel ſera le prix de votre obéiſſance? Un époux dont vous ne poſſéderez point le cœur, depuis long-temps épris des charmes de miſs Marchmont; Sidney gémit de ne pouvoir s'unir à elle.

Le Colonel.

Effronté menteur!

Miſs RIVERS.

Cher Harry, qu'exigez-vous de moi !

Le COLONEL.

Cher Harry, aye, aye.

Sir HARRY.

Exiger, ma chère ? Ah ! j'implore vos bontés, je prie, je n'exige pas. Daignez m'aſſurer votre cœur, votre main. Ma ſenſible, mon adorable Théodore, ſoyez à moi.

Le COLONEL.

Le diable l'emporte ! *adorable !* maudite ſoit l'expreſſion.

Sir HARRY.

J'approuve votre tendreſſe pour le colonel.

Le COLONEL.

Vous me faites bien de la grace.

Sir HARRY.

L'amour filial eſt une des vertus que je reſpecte en vous ; mais les droits d'un père ſont bornés.

Le COLONEL.

Et ceux d'un amant ſans limites.

Sir HARRY.

Votre intérêt, le mien m'engagent à vous ſupplier de réfléchir ſur cette obéiſſance exigée.

Elle l'eſt injuſtement. Votre père vous a montré de la tendreſſe; mais n'avez-vous rien fait pour la mériter? Tant de ſoins de lui plaire, tant d'attentions, d'égards.... Ah! les preuves continuelles de votre reconnoiſſance, vous ont bien acquittée de toutes vos obligations.

Le COLONEL.

Façon commode de ſolder ſes comptes, vraiment.

Miſs RIVERS.

Non, mon père n'exige point *injuſtement* mon obéiſſance, il n'eſt pas *injuſte* en m'impoſant des loix. Vous ne ſauriez attaquer ſes droits ſur mon cœur, ſans me révolter, ſans bleſſer mon ame d'un trait douloureux.

Le COLONEL.

Tendre créature!

Sir HARRY.

Eh bien, Madame, ſacrifiez-nous donc tous deux à ce père qui immole ſa fille unique au vain honneur de paroître exact de tenir une parole donnée ſans vous conſulter. Tout autre la retireroit ſans héſiter; mais non, ce père ſi *tendre*, ſi chéri, s'obſtine à vous donner; il ne s'inquiète pas même ſi vous êtes aimée, ſi vous ſerez heureuſe.

Miſs RIVERS.

Ah mon dieu ! mon dieu, que ferai-je ?

SALLY.

Vous fuirez, Madame, vous ſuivrez les conſeils de ſir Harry, vous l'épouſerez ; il le faut, il le faut abſolument.

Le COLONEL.

Hardie coquine !

Sir HARRY.

Prenez une généreuſe réſolution, ma chère Théodore, je vous le demande à genoux.

Le COLONEL.

A genoux ! l'adroit ſéducteur !

Sir HARRY.

Plus vous aimez votre père, plus vous devez vous rendre à ma prière : combien il gémiroit un jour, de vous voir malheureuſe ! Epargnez-lui des regrets, des remords ; eh ! que ſavez-vous s'ils ne vous l'enleveroient pas, s'ils ne le précipiteroient pas dans le tombeau ? O ! ma maîtreſſe, ma femme, mon ange tutelaire ! je le jure à vos pieds, j'obtiendrai du colonel votre grace & la mienne ; avant deux mois, vous vous reverrez dans ſes bras, comblée de ſes careſſes, de ſes bénédictions ; vous le preſſerez dans les vôtres.

Le COLONEL.

Ventrebleu, quelle inſolente confiance !

Sir HARRY.

Parlez, ma chère, parlez donc. Prononcez ſur le deſtin de l'homme qui vous adore.

Le COLONEL.

Encore cette enſorcelante *adoration* !

Miſs RIVERS.

Je cède, mon cher Harry. Cette flatteuſe eſpérance du pardon de mon père détruit ma ſeule objection contre votre projet ; je conſens à vous ſuivre.

Le COLONEL.

Foible fille !

Sir HARRY.

Ah ! comment vous exprimer ma reconnoiſſance, ma joie, les doux tranſports de mon ame ! Chère Théodore, unique objet de toutes mes affections ! daignez me répéter, me promettre, me jurer que cette main...

Miſs RIVERS.

Quand je me confie en votre honneur, oſez-vous douter du mien ? N'exigez point de ſermens, mais ſouvenez-vous à quel prix vous m'obtenez de moi-même : vous appaiſerez mon

père, vous me rendrez ſon affection. C'eſt ſur cette promeſſe que je conſens à fuir avec vous.

Sir HARRY.

Non, je ne tromperai point votre attente.

Le COLONEL.

Vous m'en laiſſerez le ſoin.

Miſs RIVERS.

A cette condition voilà ma main.

SALLY.

Ah ! nous ſerons enlevées : quelle joie ! fuir ſur les ailes de l'amour, partir comme un trait rapide... Le colonel enragera, criera.... Je ſerai bien heureuſe de ne pas l'entendre.

Le COLONEL.

Tu m'entendras, chienne ! mais du fond du canal où j'éteindrai ta joie.

Sir HARRY.

Une voiture attelée de ſix chevaux, ſe trouvera près de la petite porte du jardin de lady Betty ; j'aurai ſoin de vous avertir, par un ſigne, du moment où vous devrez vous rendre à cette porte. Sally vous y attendra, je vous joindrai, & nous partirons à l'inſtant pour Londres.

Le COLONEL.

Où vous ne partirez pas, Monſieur.

Miſs RIVERS.

La ſeule idée de cette fuite remplit mon cœur de crainte. N'importe, je tiendrai ma promeſſe. Séparons-nous. Mon père ſe plaît dans ces boſquets, il pourroit nous ſurprendre.

Sir HARRY.

J'ai peine à vous quitter, même pour quelques inſtans. Adieu, ma chère Théodore; ſongez à mon amour, à vos promeſſes, à ma vive impatience.

Miſs RIVERS.

A préſent que je ſuis déterminée, je voudrois pouvoir m'éloigner tout-à-l'heure.

Le COLONEL.

Oh, je n'en doute pas.

Sir HARRY.

Adieu, adieu donc, n'oubliez pas...

Miſs RIVERS.

Soyez tranquille. Adieu.

SCENE III.

Le COLONEL, *ſeul.*

IL le ſera, Madame, il le ſera; vous êtes ſi bonne! Comment ai-je été aſſez ſimple, aſſez bête, pour me perſuader que j"avois une fille?... Depuis le jour de ſa naiſſance, juſqu'à ce fatal inſtant, je me ſuis appliqué à former ſon cœur; ſa fortune, ſon bonheur, m'ont occupé; & quand j'enviſage une vieilleſſe douce, loin de me rendre les ſoins que je lui prodiguai dans ſon enfance, elle me fuit, m'abandonne!.. Pourquoi diable s'aviſe-t-on d'être père? la rampante éloquence d'un amant eſt ſeule puiſſante ſur l'eſprit de ce ſexe... Infâme ſuborneur! lui promettre audacieuſement le pardon de ſon père! *ſa ſoumiſſion*, dit-il, *ſon reſpect*, *ſes efforts*... Ah! ſans doute, l'inſolent daignera s'humilier, tomber à mes pieds; & le public, inſenſible obſervateur, toujours prêt à juger, me traitera de barbare, de monſtre; croira que je dois ſerrer contre mon ſein le ſerpent vénimeux dont la piquûre prépare ma mort; ſes clameurs me feront une loi de récompenſer, par le don de ma fortune,

le deſtructeur de mon repos. Oui, l'imbécille vulgaire trouvera ma réſiſtance inhumaine, ſi je n'augmente pas le bonheur de l'homme qui m'a ravi le mien... Sans compter que ma *reſpectueuſe* fille prendra le ciel & la terre à témoin de ſon *innocence*, de ſa *tendreſſe*, de ma dureté ! Elle oſera reclamer les droits du ſang ; après avoir violé les devoirs les plus ſaints, elle me reprochera de manquer aux miens. Le nom ſacré de père, atteſté par elle... Mort & enfer ! peut-on ſouhaiter d'être père !.. Il me reſte un moyen... je veux le tenter. S'il eſt ſans effet ?... Eh bien, je me dirai : Je n'ai point de fille, je ne ſuis point père, non, jamais je ne fus père. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

Le théâtre change en un ſalon, chez lady Betty.

Miſs MARCHMONT, ſir CECIL.

Miſs MARCHMONT.

JE pourrois me plaindre de vous, Monſieur : connoître un projet formé pour cauſer un *heureux changement dans ma fortune*, & refuſer de me le communiquer ? cette réſerve eſt-elle

obligeante ? S'accorde-t-elle avec l'amitié dont vous m'assurez ?

Sir CECIL.

Ecoutez, Hortence, c'est parce que je vous aime... J'attache un grand prix à votre estime, &... tout cela ne me donne pas trop d'envie de m'expliquer.

Miss MARCHMONT.

Vous plaisantez ?

Sir CECIL.

Non, ma foi.

Miss MARCHMONT.

Ce propos est obscur.

Sir CECIL.

Tant mieux. Cependant... Mais si j'allois vous fâcher ?

Miss MARCHMONT.

Me *fâcher !* vous, Monsieur ? Perdez cette crainte. Sir Cecil ne peut exciter ni ma colère, ni ma tristesse ; je connois votre affection, Monsieur, &...

Sir CECIL, *avec humeur.*

Monsieur, Monsieur ; toujours ce diable de *Monsieur !* Supprimez cette maussade politesse ; à quoi bon ce style ? Prenez le mien, soyez familière & vraie. Je vous traite cordialement,

moi. Maudit ſoit ce *Monſieur*, il eſt ſi froid, il met à tant de diſtance.

Miſs MARCHMONT.

Je ſerois embarraſſée à prendre un ton familier avec ſir Cecil. Accoutumée à le reſpecter comme un père...

Sir CECIL.

Pourquoi donc comme un pére ? A vous dire la vérité... je ne me ſoucie pas trop d'être reſpecté.

Miſs MARCHMONT.

Tout m'autoriſe à vous montrer les ſentimens d'une tendre fille. Vos bontés pour mon père, vos touchantes attentions pour moi, votre expérience, vos vertus, votre âge.

Sir CECIL.

Mon âge... Oui, vous dites bien... (*à part*) Je me doutois qu'elle ne l'oublieroit pas. (*haut*) Laiſſons cela, cauſons. Parlez-moi de vous.

Miſs MARCHMONT.

Parlons plutôt de ce projet. Vous avez excité ma curioſité. Il m'*intéreſſe*, dites-vous?

Sir CECIL.

Oui, & non.

Miſs MARCHMONT.

Voyons.

Sir CECIL.

Avant de me forcer à vous découvrir ce myſtère, dites-moi, ma chère Hortence, quelles ſont vos idées ſur le mariage?

Miſs MARCHMONT.

Cette bruſque queſtion m'interdit. Que puis-je répondre?

Sir CECIL.

Ce que vous penſez.

Miſs MARCHMONT.

En vérité, cette demande eſt ſi ſingulière...

Sir CECIL.

Moi, je la trouve ſimple, naturelle. Allons, parlez-moi ſans détour; avez-vous du goût ou de l'éloignement pour le mariage?

Miſs MARCHMONT, *d'un air inquiet.*

Eh quoi, Monſieur, viendriez-vous me propoſer un parti?

Sir CECIL.

Peut-être bien. Vous êtes ſage, prudente; ſi un homme honnête, riche, à peu près de mon humeur, de mon âge...

Miſs MARCHMONT, *ſurpriſe.*

De votre âge, Monſieur!

Sir CECIL, *à part.*

Elle ſe récrie, cela va mal.

Miſs MARCHMONT.

Me conſeilleriez-vous de l'accepter, Monſieur?

Sir CECIL.

Vous le conſeiller? non. Mais je vous approuverois fort ſi vous l'épouſiez.

Miſs MARCHMONT.

Vous ne parlez pas ſérieuſement?

Sir CECIL.

Parbleu ſi. Je vous le dis dans toute la ſincérité de mon cœur. Mais ma façon de penſer ne vous ôte pas la liberté d'être d'un autre avis.

Miſs MARCHMONT.

Vous qui m'aimez, me ſouhaiteriez-vous un pareil ſort?

Sir CECIL, *à part.*

Queſtion fort encourageante. (*haut*) Mais, ma chère miſs Marchmont, vous paroît-il impoſſible qu'un homme de mon âge vous aimât tendrement?

Miſs MARCHMONT.

Et penſez-vous, Monſieur, que je puſſe l'aimer?

Sir CECIL.

Non, à préſent, je ne le penſe pas. Le pauvre diable fera bien d'abandonner ſes projets; ſur mon honneur, je lui avois prédit ſon ſort... J'en ai pitié, vrai; mais, pourquoi s'obſtinoit-il?... Vous êtes sûre, bien sûre, que vous ne l'aimeriez pas?

Miſs MARCHMONT.

Vous m'inquiétez, Monſieur; l'intérêt que vous prenez à cet homme.... Vous étiez chargé...

Sir CECIL.

De ſonder vos diſpoſitions, voilà tout.

Miſs MARCHMONT.

C'eſt un de vos amis, il vous eſt cher, peut-être? Vous deſiriez ſans doute... Que ce jour eſt triſte pour moi, à quels chagrins il me livre!

Sir CECIL.

Comment du chagrin?.. Je vous vois prête à pleurer... Ceſſez, ceſſez, je vous prie, de vous affliger. Eſt-ce votre faute, ſi j'ai la ſotte complaiſance de m'acquitter d'une ridicule commiſſion?... Vous chagriner! Un vieux fou, parce qu'il a de la fortune, des mœurs, aſſez de bonté, s'eſt imaginé... a voulu ſavoir... Allons, ſa propoſition eſt faite, refuſée, tout eſt dit.

Miſs MARCHMONT.

Recommandé par vous, il devoit eſpérer....

Sir CECIL.

Non, il ne devoit pas eſpérer. Tout eſt fini. N'en parlons plus.

Miſs MARCHMONT.

Pardonnez-moi, Monſieur, parlons-en. Je veux juſtifier ma conduite à vos yeux. Croyez-le, un obſtacle invincible s'oppoſe... Je ne puis diſpoſer... Il m'eſt impoſſible d'écouter... Non, je ne ſaurois recevoir les ſoins de perſonne.

Sir CECIL.

Non?

Miſs MARCHMONT.

Que je ſuis malheureuſe ! J'ai deux amis, leur tendreſſe eſt mon unique appui. Loin de leur prouver combien je ſuis reconnoiſſante de leurs bontés, faut-il que je les offenſe par une apparente obſtination, par une répugnance invincible à profiter des avantages qu'ils veulent me procurer? Lady Betty m'offre un époux, vous m'en propoſez un autre, mon cœur me force à les refuſer tous deux.

Sir CECIL.

Oh, pour mon protégé, je l'abandonne; mais quel eſt celui de lady Betty?

Miſs MARCHMONT.

C'eſt mylord Dorſet.

Sir CECIL.

Quoi, vous l'avez refuſé ?

Miſs MARCHMONT.

Oui.

Sir CECIL.

Eh quelle eſt votre objection contre lui ?

Miſs MARCHMONT.

Je n'en ai point.

Sir CECIL.

Cela ne s'entend pas.

Miſs MARCHMONT.

Je crains d'avoir fâché lady Betty ; je l'ai vue changer de couleur, ſe déconcerter ; elle n'a pas inſiſté ; mais ſa ſurpriſe, l'air froid & compoſé dont elle m'a dit d'y penſer encore... Ah ! je ne puis remplir ſon attente ! Hélas ! je trompe la vôtre ! Perdrai-je l'eſtime & l'amitié de lady Betty, de ſir Cecil...

Sir CECIL.

Là, doucement, calmez-vous...

Miſs MARCHMONT.

Impoſſible ! Vous ne ſavez pas, Monſieur, combien je deſire de conſerver votre affection ;

elle m'eſt précieuſe ; permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, de dépoſer mes peines dans le ſein d'un ſenſible, d'un indulgent ami. Je ne cherche point à me ſingulariſer ; une mépriſable affectation ne dirige pas mes démarches : ſi je refuſe votre ami, celui de lady Betty,... c'eſt, Monſieur.... c'eſt....

Sir CECIL.

Allons, courage, c'eſt...

Miſs MARCHMONT.

Pardonnez ſi j'héſite ; une ſecrète honte... Ma bouche a peine à prononcer.... Vous voyez ma rougeur... O ! mon digne, mon reſpectable ami, liſez dans mon cœur ! Hélas ! ce cœur n'eſt plus à ma diſpoſition.

Sir CECIL, *à part.*

Ah ! la pauvre petite ! (*haut*) Vous aimez ?

Miſs MARCHMONT.

Oui, Monſieur.

Sir CECIL.

Pourquoi ce trouble, cette confuſion ? Votre tendreſſe eſt-elle connue, partagée ?

Miſs MARCHMONT.

Peut-être ſuis-je aimée ; mais par une étrange fatalité mon amour ne ſauroit être heureux.

Malgré

Malgré cette déſolante certitude, je me plais à le conſerver; mes ſentimens me ſont chers... Cet aveu convient mal, ſans doute, à une fille de mon âge, il bleſſe la modeſtie; mais voulant vous prouver ma confiance...

Sir CECIL.

Cette noble franchiſe redouble mon eſtime, gardez-vous de vous la reprocher. Mais dites-moi, ma chère amie, pourquoi votre amour ne peut-il être heureux?

Miſs MARCHMONT.

L'objet qui le fit naître, va devenir l'époux d'une autre. Dans peu de jours, mes yeux ſeront témoins... Pardon... un ſentiment jaloux ne m'arrache pas ces larmes, l'envie ne les fait pas couler, je n'ai pas la baſſeſſe de haïr mon heureuſe rivale; je me mépriſerois, ſi le bonheur de miſs Rivers, excitoit...

Sir CECIL.

Miſs Rivers! Quoi, Sidney ſeroit l'objet...

Miſs MARCHMONT.

Je l'aime, je le perds, je le regrète, & pourtant je n'ai jamais nourri l'eſpérance d'être à lui. A préſent, Monſieur, condamnez-vous mes refus? Puis-je accepter un cœur offert? Je reconnoîtrois bien mal l'affection d'un homme

BIBLIOTECA REGIA MONACENSIS

assez généreux pour me choisir dans ma triste situation, si j'osois lui donner ma main ; se marier, sûre de ne pouvoir aimer celui que l'on épouse, c'est, à mes yeux, la plus vile des trahisons.

Sir CECIL, *à part.*

Que sa candeur, que sa tristesse me touchent! Je me sens à ma place. Ami, confident ; oui, cela me convient. (*haut*) Sidney est-il instruit de vos sentimens ?

Miss MARCHMONT.

Je ne le crois pas, Monsieur.

Sir CECIL.

Vous aime-t-il ? Oui, sûrement.

Miss MARCHMONT.

Avant que mylord Dorset l'eût proposé pour miss Rivers, il sembloit me chercher, s'empresser près de moi ; ses soins, mille qualités séduisantes, firent trop d'impression sur mon foible cœur. Si ma raison ne put me défendre contre un penchant flatteur, elle m'apprit au moins à cacher mes mouvements secrets. La position de Sidney, la mienne, son peu de fortune, mon malheur, tout nous séparoit ; orpheline, dépendante, devant ma subsistance à la bonté de lady Betty, devois-je souhaiter

de m'unir à Sidney ? Cadet d'une grande maiſon, jouiſſant d'un bien médiocre, ayant beſoin de l'augmenter pour s'avancer dans le monde, que devenoit-il, ſi l'aveu de ma tendreſſe eût fixé toutes ſes idées ſur moi ? N'aurois-je pas été cruelle de la lui montrer ? Ne poſſédant rien, n'eſpérant rien, devois-je l'éloigner d'une fille plus heureuſe ?

Sir CECIL.

Vous êtes une bonne, une excellente fille ! Comment lady Betty vous propoſe-t-elle d'épouſer mylord Dorſet ? ignore-t-elle votre affection pour Sidney ?

Miſs MARCHMONT.

Oui, Monſieur, elle l'ignore abſolument. Elle a fort appuyé Sidney auprès du colonel ; mais ſi elle ſoupçonnoit que l'amour ne fût pas le premier motif de ſa recherche, elle s'oppoſeroit à ce mariage. L'intérêt de Sidney, le bonheur de miſs Rivers, la paix d'une maiſon où l'on a daigné me recevoir comme amie, tout m'engage à ne jamais dévoiler mon triſte ſecret. Je me déteſterois, ſi je faiſois naître le trouble, la diſſention dans cette famille, unie, paiſible, vertueuſe, où l'on m'accorde un aſyle. Puiſſe mon cœur ſe briſer, avant qu'il me reproche une ſi noire ingratitude !

Sir CECIL, *à part, tirant ſon mouchoir & détournant la tête.*

Que diantre ai-je donc aux yeux?

Miſs MARCHMONT.

Vous le ſavez, ſir Cecil, mon deſtin eſt de m'affliger. Ma naiſſance fut un malheur ; elle priva mon père d'une compagne chérie. A peine j'atteignois l'âge où l'on ſent le prix des careſſes d'un tendre parent, que la mort arracha de mes bras ce père reſpectable. Je le vis deſcendre au tombeau, baigné des larmes qu'il venoit de répandre ſur ſa fille indigente & déſolée. Sa perte me réduiſit à craindre pour moi-même les beſoins, qu'en un tems plus heureux, je me plaiſois à éloigner des autres. Vous diſputâtes de généroſité avec lady Betty, on vous perſuada de céder ; ſon ſexe vous détermina, vous m'abandonnâtes à ſes ſoins.... Qu'ils ont été tendres ! qu'ils m'impoſent de reconnoiſſance ! Hélas ! pour prix de ſes attentions, ſi nobles, ſi touchantes, je la chagrine peut-être; depuis une heure cette crainte m'agite.

Sir CECIL.

Eh ! qui l'élève en vous, cette crainte? dites, ma chère fille?

Miſs MARCHMONT.

J'ai refuſé bruſquement de recevoir les ſoins de mylord Dorſet. Il eſt ami de lady Betty, elle me le propoſoit, il falloit au moins montrer plus d'égards.... Et puis rejetter ſi poſitivement un parti de cette importance.... Que va-t-on penſer ? Toute la famille du colonel me blâmera ; on me croira ſtupide, étourdie, inſenſée.... Ah ! ſi l'on devinoit, ſi je devenois l'objet de la haine, de l'indignation, ſi on me banniſſoit de cette maiſon.... Mais ſoumettons-nous aux décrets du ciel. Ah ! qu'il répande ſes plus douces influences ſur cette famille que j'aime, que je révère ! Qu'une éternelle félicité ſoit la récompenſe des vertus de ma chère lady Betty. Si, me croyant ingrate, elle ceſſoit de m'eſtimer, de me protéger ; ſi je me trouvois ſans aſyle, ſans appui, mon cœur feroit encore les mêmes vœux pour elle ; oui, je la bénirois au ſein de la pauvreté, dans l'accablement du malheur & de la miſère.

Sir CECIL.

C'en eſt aſſez... c'en eſt trop même.... Je ne puis retenir.... ma douce, mon aimable fille !... J'ai dans les yeux.... Oui, une douleur ſubite..... Laiſſez-moi vous quitter..... *Au ſein de la pauvreté*, vous ! ne vous dites

jamais *malheureuſe*. Je ne ſouffrirai pas..... Conſolez-vous, eſpérez, vous méritez..... vous ſerez heureuſe, je vous le promets. Sur ma foi, ſur mon honneur, vous le ſerez.... Adieu, je vous aime, je vous eſtime, je vous le prouverai, tranquilliſez-vous & comptez ſur mon affection. (*Il ſort.*)

Miſs MARCHMONT, *ſeule.*

Que veut-il dire ? Mais on vient, c'eſt lady Betty, renfermons ma triſteſſe.

SCENE V.

Ledy BETTY, miſs MARCHMONT.

Lady BETTY.

EH bien, ma chère, avez-vous réfléchi ſur les propoſitions de mylord Dorſet ? dois-je lui annoncer votre refus ?

Miſs MARCHMONT.

Madame.... j'ai peut-être....

Lady BETTY, *à part.*

De l'embarras... elle héſite.... (*haut*) Eh bien ?

Miſs MARCHMONT.

J'ai peut-être répondu avec trop de précipitation, ſur un ſujet ſi.... ſi....

Lady BETTY, *à part.*

Ah ! juſte ciel ! (*haut*) Achevez donc.

Miſs MARCHMONT.

Mylord Dorſet eſt aimable, très-aimable même....

Lady BETTY, *à part.*

Très-aimable ? Tout eſt perdu.

Miſs MARCHMONT.

Ses généreuſes intentions méritent ma reconnoiſſance ; je l'avoue, Mylady, &....

Lady BETTY.

Vous acceptez ſes offres ?

Miſs MARCHMONT.

Je ne dis pas cela, Madame.

Lady BETTY.

Que dites-vous donc ?

Miſs MARCHMONT.

Je ne ſais. Daignez me preſcrire une con-

duite qui puiſſe vous plaire, Mylady, vous obliger.

Lady Betty.

Vous *preſcrire*, moi! Suivez les inſpirations de votre cœur.

Miſs Marchmont.

Qu'avez-vous promis à mylord, Madame?

Lady Betty.

Rien du tout, je vous l'aſſure. Il m'a prié d'employer mon foible crédit....

Miſs Marchmont.

Foible crédit! Quoi, Mylady, penſez-vous votre crédit *foible* auprès de moi? N'êtes-vous pas en droit de tout exiger?

Lady Betty.

Et me croyez-vous capable d'abuſer de votre amitié?

Miſs Marchmont.

En exigeant les plus grands ſacrifices, en abuſeriez-vous, Madame? Je vous dois mon repos, mon aiſance, ma vie même!

Lady Betty.

Ma chère, tant que ces idées s'offriront à

votre esprit, je douterai d'une affection dont la certitude est nécessaire à mon bonheur. Mais terminons. Que dirai-je à mylord Dorset ?

Miss MARCHMONT.

Ce qu'il vous plaira, Madame.

Lady BETTY, *à part.*

Elle consent donc ?... (*haut*) En ce cas, miss Marchmont, il convient que vous-même... vous parlerez à mylord.

Miss MARCHMONT, *à part.*

Avec quel air de froideur elle me répond ! (*haut*) Non, Mylady, parlez-lui ; je n'ai de volontés que les vôtres.

Lady BETTY, *à part.*

Son indécision m'est insupportable ! (*haut*) En vérité, ma chère, vous confondez toutes mes idées. Quels sont vos desseins ? Que pensez-vous ! Expliquez-vous donc ?

Miss MARCHMONT.

Dans le tems où mylord vous rendoit des soins, il m'intéressoit ; mais....

Lady BETTY, *vivement.*

Mais....

Miſs MARCHMONT.

Quand ſes vœux s'adreſſent à moi... je ſens...

Lady BETTY.

Vous ſentez....

Miſs MARCHMONT.

Je n'oſe vous dire.... Je crains....

Lady BETTY, *à part.*

Elle me fera mourir, je crois. (*haut*) Vous craignez....

Miſs MARCHMONT.

De vous offenſer. Me convient-il de ne pas répondre à la tendreſſe d'un homme que l'on a jugé digne de la vôtre? Et pourtant, My-lady, je ne puis accepter les ſoins de mylord.

Lady BETTY, *à part.*

Ah! je reſpire! Quelle douce joie vient ranimer mon cœur!

Miſs MARCHMONT, *à part.*

Elle détourne la tête; elle eſt mécontente, irritée peut-être.

Lady BETTY, *d'un ton doux.*

Pourquoi donc héſitiez-vous? D'où vient me cacher votre réſolution?

Miſs MARCHMONT.

J'aurois voulu vaincre ma répugnance, mon éloignement, pour ce lien propoſé par vous.

Lady BETTY, *la fixant d'un air ſurpris.*

De la *répugnance*, de l'*éloignement !* Vos expreſſions ſont bien étranges. La perſonne de mylord Dorſet, ſon eſprit, ſes qualités..... Réellement, miſs Marchmont, vous me ſurprenez. Mille raiſons peuvent détourner d'un mariage ; mais que mylord Dorſet inſpire de l'éloignement, de la répugnance !

Miſs MARCHMONT.

Sans trouver rien à reprendre en lui, ſa perſonne ne me fait pas ſentir ce goût de préférence, qui conduit à de plus tendres ſentimens.

Lady BETTY.

Non ? C'eſt un malheur pour mylord Dorſet ; aſſurément il ſera difficile de vous plaire. Nous voyons bien différemment, à mes yeux perſonne n'égale mylord Dorſet, perſonne ne peut lui être comparé.

Miſs MARCHMONT.

Si prévenue en ſa faveur, comment refuſâtes-vous de le rendre heureux ?

Lady BETTY.

C'eſt que je penſois alors..... Vous ſaurez un jour.... Vous ne m'avez pas entendue m'applaudir de ce refus.... Si, après une ſi longue réſerve je ne craignois vos reproches, je vous dirois..., Mais je vais donc ôter tout eſpoir à mylord ? Vous le voulez, n'eſt-ce pas ?

Miſs MARCHMONT.

Si ce n'eſt pas vous déſobliger, vous fâcher ?

Lady BETTY.

Au contraire, ma chère, puiſque vous ne l'aimez pas, vous m'obligez en le refuſant. Votre ſeul avantage a pu me déterminer à venir vous conſulter encore ; ce n'eſt pas ſans effort, peut-être ; croyez.... Enfin, vous êtes décidée, & je ſuis contente. Mylord Dorſet eſt mon ami, je ſouhaite ſon bonheur, je le ſouhaite paſſionnément ; mais vous êtes bien éloignée de connoître.... Je vous dévoilerai ce myſtère. O ! ma chère, vous n'imaginez pas combien, ſans le ſavoir, vous étiez maîtreſſe de me ſervir, ou de m'affliger. (*elle ſort.*)

SCENE VI.

Miſs MARCHMONT, *ſeule.*

Maitresse de la ſervir ou de l'affliger? Que veut-elle me faire entendre? Des diſcours commencés, interrompus... Un *myſtère*... elle me le *dévoilera*... Ah! lady Betty, vous êtes changée pour moi! Si franche, ſi ſincère, ne pas s'expliquer.... Mais ces propos ſont faciles à comprendre: je l'aurois *ſervie* en acceptant un époux de ſa main; peut-être avoit-elle aſſuré mylord de mon conſentement. Il devoit s'attendre au ſuccès de ſes vœux. Il daigne me choiſir au ſein de l'indigence, il veut m'enrichir, m'élever... Ingrate Hortence! ton propre intérêt doit exciter contre toi la juſte indignation de tes amis... Lady Betty eſtime, chérit mylord Dorſet, elle *ſouhaite ſon bonheur.* Les cœurs ſenſibles, généreux, ſont unis par d'inviſibles liens; elle partagera le chagrin de mylord, ſon reſſentiment peut-être... Ah! Sidney, Sidney! quel ſacrifice vais-je te faire... Si du moins, il te rendoit heureux! Mes yeux baignés de pleurs, te contempleront au pied des autels..... Je t'entendrai

jurer à miſs Rivers... Hélas, tu m'oublieras, & j'aurai perdu pour toi, mon unique ami, ma tendre protectrice..... Il en eſt tems encore, immolons l'amour à l'amitié, au devoir, à la reconnoiſſance.... Honnête Cecil! *vous ſerez heureuſe*, m'a-t-il dit d'un ton tendre, affectueux! Eh! comment le ſerois-je? née pour ſouffrir, ſubiſſons courageuſement un ſort, que d'inutiles plaintes ne peuvent changer.

Fin du troiſième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre repréſente un ſalon chez lady Betty.

SCENE PREMIERE.

Lady BETTY, miſtriſs HARLEY.

Lady BETTY.

CELA vous étonne?

Miſtriſs HARLEY.

Plus que je ne puis vous le dire. Une orpheline, ne poſſédant rien, n'eſpérant rien, refuſer un pair du royaume... voilà bien la démence la plus complète... Pauvre Dorſet, refuſé par deux femmes, qui ſe croyent *enſées*, notez cela. Probablement il fera le tour de la famille, ſes ſoins vont s'adreſſer à moi... Oh! je vous donnerai l'exemple d'une bonne conduite, je vous le proteſte.

Lady BETTY.

Serez-vous bien cruelle?

Miſtriſs HARLEY.

Comme un tigre. Je commencerai par jouer l'indifférence, je rougirai, baiſſerai les yeux, je m'étonnerai de la hardieſſe de ſa déclaration; puis, d'un air de colère, de dédain, je lui ordonnerai, s'il oſe perſiſter dans ſon odieuſe pourſuite, de ne pas avoir l'effronterie de ſe préſenter à ma vue, ſans...

Lady BETTY.

Sans... Eh bien?

Miſtriſs HARLEY.

Sans un contrat à la main, une * licence dans ſa poche, un miniſtre à deux pas, prêt à nous unir.

Lady BETTY, *riant.*

Cela ſeroit bien prompt.

Miſtriſs HARLEY.

Et moins ridicule, moins abſurde que votre façon d'agir. Mais vous ſemblez diſtraite, qu'avez-vous?

Lady BETTY.

Je ſuis folle, je crois.

(*) Permiſſion eccléſiaſtique, néceſſaire pour ſe marier.

Miſtriſs

Miſtriſs HARLEY.

Je n'en doute pas, moi; mais ſur quoi vous en appercevez-vous?

Lady BETTY.

Sur l'effet que produiſent en moi les diſcours de miſs Marchmont. Concevez-vous ſa répugnance pour ce mariage? elle me bleſſe en vérité. Qu'elle n'aime pas mylord Dorſet, j'en ſuis charmée; mais qu'il lui déplaiſe! cette idée me révolte.

Miſtriſs HARLEY.

N'eſt-ce que cela? Vous éprouvez un ſentiment fort injuſte, mais très-naturel: l'objet de notre attachement nous paroît formé pour charmer tous les yeux: la jalouſie nous porte à haïr celle qui le priſe trop; la vanité nous révolte contre celle qui ne le priſe point aſſez.

Lady BETTY.

Inſpirer de la *répugnance*, mylord Dorſet!

Miſtriſs HARLEY.

Que me donnerez-vous, ſi je vous fais part d'une petite anecdote intéreſſante? Elle peut ſervir à l'hiſtoire du cœur de mylord Dorſet.

Lady BETTY.

Ah! parlez vîte, ma chère Emily.

Miſtriſs HARLEY.

Eh bien, Arnold, ſon valet-de-chambre,

vient de dire à Nelly, une de mes femmes, que jamais ſon maître ne ceſſeroit de vous aimer.

Lady BETTY.

Eſt-il vrai?

Miſtriſs HARLEY.

Très-vrai. Il a voulu parier cent guinées contre ſix, qu'il vous épouſeroit, ou ne ſe marieroit pas. *Il adore lady Betty*, diſoit-il; *elle ſera mylady Dorſet, ou jamais femme ne portera ce titre*; il a même ajouté galamment; *A la place de mon maître, je penſerois comme lui, rien n'égale lady Betty.*

Lady BETTY.

Honnête Arnold! Ce garçon m'a toujours plu. Attaché, fidèle...

SCENE II.

Miſs MARCHMONT, lady BETTY, Miſtriſs HARLEY.

Miſs MARCHMONT.

ME permettrez-vous d'interrompre votre entretien?

Lady BETTY.

Vous y joindre, ce n'eſt-pas l'interrompre,

ma chère ; nous parlions de vous. Mais que vois-je ? Une ſombre triſteſſe obſcurcit votre front ; les traces de vos pleurs . . . Confiez-moi vos peines ; ſi je ne puis les diſſiper, je pourrai du moins les partager.

Miſs MARCHMONT.

Tant de bonté me pénètre. Je viens, Mylady, je viens vous prier de me pardonner une conduite que je me reproche amèrement. Aije pu m'oublier, riſquer de perdre votre amitié, refuſer un honneur au-deſſus de mes eſpérances, un époux que vous me deſtiniez !

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Que je meure, ſi les merveilleux ſentimens de cette autre extravagante, ne vont tout gâter.

Lady BETTY, *interdite.*

Quoi ! comment, quel eſt votre deſſein ?

Miſs MARCHMONT.

De réparer mes torts, de me conformer à vos deſirs, de recevoir avec reconnoiſſance les offres de mylord Dorſet, de les accepter, Madame.

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Malédiction ſur les belles ames !

Lady BETTY, *bas à miſtriſs Harley.*

Concevez-vous mon embarras, ma peine?

Miſtriſs HARLEY, *bas à lady Betty.*

Il faut parler; hâtez-vous, le tems preſſe.

Lady BETTY.

Combien de fois, ma chère Hortence, me forcerez-vous à vous répéter, qu'en vous propoſant mylord Dorſet, je n'ai jamais ſongé à vous impoſer la moindre contrainte. Maîtreſſe abſolue de vos volontés, arbitre ſouveraine dans cette occaſion, conſultez-vous ſeule. Si votre cœur ſe déclare en faveur de mylord, épouſez-le, j'y conſens. Mais ſi vous ne l'aimez pas, ſi c'eſt pour m'obliger, que vous vous donnez à lui, je vous jure....

Miſs MARCHMONT.

Vous êtes trop bonne, trop indulgente. Mais vos paroles ont fait ſur mon cœur la plus vive impreſſion. Vous *ſouhaitez le bonheur* de mylord, vous le *ſouhaitez paſſionnément!*.... Je le ferai, Madame, je le ferai. Vos ſouhaits généreux ſont une loi ſacrée pour un cœur reconnoiſſant. Si je ne puis devenir ſenſible, mes ſoins, mon exactitude à remplir mes devoirs, voileront à jamais mon indifférence aux yeux de mon époux.

Miſtriſs HARLEY, *à part à lady Betty.*

Elle eſt folle, poſſédée, enragée.... Parlez-lui donc.

Lady BETTY, *à part à miſtriſs Harley.*

Mais, ſi elle le veut, dois-je....

Miſtriſs HARLEY, *toujours à lady Betty.*

Mais, ſi vous vous taiſez, je vais parler, moi.

Lady BETTY, *à part.*

Pourrai-je.... Il le faut bien. (*haut*) Ma chère miſs Marchmont, je me reproche bien ſincèrement d'avoir pu vous cacher un inſtant le ſecret de mon cœur. Oui, je m'intéreſſe au bonheur de mylord Dorſet, je devois le faire; une délicateſſe mal entendue... Apprenez combien je ſacrifiois, en vous laiſſant maîtreſſe...

Miſs MARCHMONT.

Vous, Madame, vous! faire le plus léger ſacrifice? N'en parlons plus, j'épouſerai mylord.

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

S'il étoit poſſible de haïr la vertu, ces deux généreuſes bégueules me la feroient déteſter.

Lady BETTY, *à miſs Marchmont.*

Vous êtes dans l'erreur, laiſſez-moi vous inſtruire; loin de m'obliger, vous allez, ma

tendre amie, m'affliger ſenſiblement. Ceſſez de contraindre votre cœur à cet effort, liſez dans le mien. Mylord Dorſet eſt l'objet.... Mais il entre.

Miſtriſs HARLEY.

Quel contretems!

SCENE III.

Mylord DORSET, lady BETTY, miſs MARCHMONT, miſtriſs HARLEY.

Lord DORSET.

MON nom prononcé ſemble autoriſer mon indiſcrétion; vous parliez de moi, lady Betty; étoit-ce à miſtriſs Harley, ou bien à miſs Marchmont? Le motif de ma curioſité la rend pardonnable... Vous vous taiſez, Mylady; miſs Marchmont baiſſe les yeux; miſtriſs Harley ſemble éviter mes regards... Daignez m'expliquer....

Miſtriſs HARLEY.

Nous embrouillons tout, nous n'expliquons rien.

Lord DORSET.

Ma préſence cauſe-t-elle le ſilence & l'embarras de ces deux dames? dites-moi....

Miſtriſs HARLEY.

Que vous dire ? L'une a trop parlé, l'autre pas aſſez. Voilà tout.

Lady BETTY.

Eh ! ne l'écoutez pas. Oui, Mylord, nous parlions de vous. Comme vous m'avez aſſuré que vous étiez fort éloigné de contraindre les inclinations de miſs Marchmont, je lui répétois de ne conſulter que ſon cœur pour vous répondre. Il doit ſeul vous guider, ma chère Hortence, vous m'entendez ? Parlez à mylord, je vous laiſſe avec lui. (*elle veut ſortir.*)

Miſs MARCHMONT, *la retenant & lui parlant bas.*

Ah ! ne me quittez pas, Madame ; au nom du ciel, ne me quittez pas.

Lord DORSET, *à miſs Marchmont.*

Daignez me tirer d'incertitude, Madame ; aurois-je le bonheur de vous voir admettre la recherche d'un homme, qui rend à vos vertus l'hommage le plus pur. Je ne préſume rien de mes foibles avantages, vous en poſſédez de ſi grands ! Les bontés de lady Betty fondent ſeules mon eſpoir. Je ne me flatte point de mériter une préférence ardemment deſirée ; & ſi je l'obtiens, Madame, tous les inſtans de ma vie

ſeront employés à vous en marquer ma reconnoiſſance.

Miſs MARCHMONT.

Mylord... lady Betty ſait combien l'honneur que vous me faites.... Elle peut vous dire.....

Lady BETTY.

Moi ! ma chère ?

Miſs MARCHMONT.

Arbitre de mon ſort, c'eſt à vous, Madame...

Miſtriſs HARLEY.

Si vous vouliez, Mylord, remettre cette explication....

Lord DORSET.

Non; je la deſire à l'inſtant. Si miſs Marchmont refuſe de m'inſtruire de ſes ſentimens, je ſupplie lady Betty....

Lady BETTY.

Moi, Mylord ! diſpenſez-m'en, je vous prie. Miſs Marchmont, c'eſt à vous-même...

Miſs MARCHMONT.

Quoi, Mylady, voulez-vous me contraindre?...

Lord DORSET.

Vous contraindre, Madame ! cette expreſſion m'en dit aſſez. Mes vœux ſont rejettés. Lady Betty, pourquoi paroître troublée, interdite?

me croyez-vous assez injuste pour vous accuser de mon malheur ? Vos efforts ont été vains ; je n'en serai pas moins reconnoissant de vos soins. Et vous, ma chère miss Marchmont, soyez sûre que ce refus n'altérera pas ma tendre amitié. Je souhaite qu'un amant plus heureux joigne aux qualités capables de vous plaire, un desir aussi vif de faire votre bonheur. Mistriss Harley, je vous salue. (*il s'avance du côté de la porte.*)

Mistriss HARLEY, *à part.*

Tout va bien.

Miss MARCHMONT, *courant sur les pas de Mylord.*

Arrêtez, Mylord, revenez, je vous en conjure.

Mistriss HARLEY, *à miss Marchmont.*

Le rappeler ! y songez-vous ?

Lord DORSET, *à miss Marchmont.*

Quels sont vos ordres, Madame ?

Lady BETTY, *à part.*

Je tremble.

Miss MARCHMONT.

Puisque lady Betty ne veut pas m'épargner cet aveu... Vous m'avez mal entendue, Mylord. Pour reconnoître votre généreuse amitié, je

consens. . . oui, j'accepte tous les dons que vous daignez me faire.

Lady BETTY, *à part.*

Ah ! la cruelle !

Lord DORSET, *à miſs Marchmont.*

Quoi ! Madame, vous conſentez. . . Vous m'accordez cette main. . . Lady Betty, que ne vous dois-je point ! Oh ! mon aimable miſs Marchmont, cette douce condeſcendance me rend heureux. Miſtriſs Harley, prenez part à ma joie.

Miſtriſs HARLEY.

Oh ! oui, car je ſuis d'une jolie humeur.

Lord DORSET.

En vérité, Meſdames, votre accueil ne me promettoit pas le bonheur que j'obtiens. Vous faiſiez-vous un jeu de mon inquiétude ?

Miſtriſs HARLEY.

Lady Betty s'en eſt fort amuſée, je crois.

Lady BETTY.

Il n'eſt pas dans mon caractère de jouir des peines d'un ami.

Lord DORSET.

Au contraire, ſa félicité devient la vôtre.

Miſs MARCHMONT.

Oui, ſon naturel bienfaiſant lui fait ſentir le bonheur qu'elle procure.

Lady BETTY.

Je ſuis ſenſible à votre joie, Mylord; mais... mais je ne me ſens pas bien, j'ai beſoin de prendre l'air, je ne ſais quel appeſantiſſement... Conduiſez Hortence dans le ſalon... pardonnez ſi je ne puis... J'irai vous joindre... Allez.

Lord DORSET, *préſentant la main à miſs Marchmont.*

J'obéis. Voulez-vous bien, Madame?...

Miſs MARCHMONT.

Tout ce qu'il vous plaira, Mylord, (*à part*) Ah! qu'ai-je fait! (*ils ſortent.*)

Miſtriſs HARLEY.

Vous l'avez voulu. D'un ſeul mot vous pouviez...

Lady BETTY.

Ne me dites rien, ma chère; mon cœur eſt oppreſſé. J'ai mérité ma peine, il eſt vrai, eſt-ce une raiſon de la ſentir moins? Laiſſez-moi vous quitter, un inſtant de ſolitude m'eſt abſolument néceſſaire.

Miſtriſs HARLEY, *ſeule.*

Si j'abandonne ces trois romaneſques imbécilles à leur propre conduite, ils vont ſe rendre à jamais malheureux. Ma chère lady Betty, vous me permettrez de vous prouver, qu'avec tout votre eſprit, vos belles maximes, la nobleſſe de votre ame, vos rares vertus, vous êtes très-inepte en affaires : oh, je vous ſervirai malgré vous-même. Sur mon honneur, je veux l'obliger en dépit d'elle & de ſa merveilleuſe délicateſſe.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la partie du jardin où miſs Rivers a promis de ſe rendre, pour attendre ſir Harry.

Miſs RIVERS, SALLY.

SALLY.

RASSUREZ-VOUS, Madame; éloignez ces effrayantes idées, ne vous livrez point à ces triſtes réflexions.

Miſs RIVERS.

Ah ! Sally, vous ne pouvez concevoir la ſituation préſente de mon ame, ma crainte,

mon trouble, mon agitation. Une fille durement traitée par un père tyrannique, doit frémir quand elle ſe dérobe au juſte empire que la nature lui donne ſur elle ; jugez des remords dont je me ſens déchirée, moi, qui fuis la préſence d'un tendre, d'un indulgent parent ; qui renonce à la protection d'un père affectionné, digne de mon reſpect, de mon amour... Je ſerois la plus inſenſible des créatures, ſi je ne me livrois point au regret, à la douleur.... Ah ! grand dieu, s'il ne me pardonnoit jamais, ſi je l'avois vu pour la dernière fois !

SALLY.

Je vous le répète, Madame, il ſera trop heureux de vous pardonner, de vous rappeler près de lui : n'êtes-vous pas ſa fille, ſa fille unique ?

Miſs RIVERS.

Eh ! c'eſt ce qui me rend plus coupable, ce qui m'afflige davantage ; hélas ! je le laiſſe ſans conſolation... Sally, je ſuis indéciſe... Je me repens de ma promeſſe... Attendrai-je ſir Harry.... Cette imprudente démarche va ternir ma réputation ; elle affectera vivement, trop vivement, peut-être, le cœur de mon infortuné père...

SALLY, *à part.*

Ses larmes m'impatientent, elles vont affoi-

blir ſa réſolution ; rien ne me conſoleroit de n'être point enlevée. . . Où ſir Harry s'amuſe-t-il ? (*haut*) Calmez-vous, Madame, ſir Harry ne peut tarder.

MISS RIVERS.

Je voudrois le voir, lui parler. . . Mais on vient. . . .

SALLY.

Oui, j'entends marcher, c'eſt lui ſans doute.

MISS RIVERS.

La charmille nous le cache, allons à ſa rencontre.

SALLY *jette un grand cri & s'enfuit.*

Ah !

MISS RIVERS.

Pourquoi ce cri ? ... Mon père !

SCENE V.

Le colonel RIVERS, miſs RIVERS.

LE COLONEL.

OUI, Théodore, c'eſt votre père ; votre père abandonné, trompé, mépriſé. O ! ma fille ! aurois-je pu le prévoir ? Le jour de votre

naiſſance ſera donc compté parmi les plus triſtes jours de ma vie ? Comment, ma chère enfant, comment votre père s'eſt-il rendu indigne de votre tendreſſe ? Quoi ! vous ne pouvez plus ſupporter ſa préſence ? Eh ! qui lui ravit votre eſtime, votre affection ? Après tant de ſoins pris pour vous rendre heureuſe, quand la nature, la reconnoiſſance, une généreuſe amitié devroient vous lier à moi, me donner des droits ſi ſacrés ſur votre cœur ; vous me laiſſez ſeul, ma fille, vous vous arrachez de ces bras où vous fûtes tant de fois ſi tendrement preſſée.

Miſs RIVERS, *toute en pleurs.*

O ! mon père !

Le COLONEL.

Me ſuis-je attiré ce dur traitement ? n'ai-je pas étudié vos goûts, pour m'y conformer ? N'ai-je pas prévenu vos deſirs, rempli tous vos ſouhaits ? Je me ſuis privé de mes propres amuſemens, pour étendre vos plaiſirs ; ai-je exigé de vous une obéiſſance ſervile, une ſoumiſſion ſans bornes ? Combien de partis ſe ſont offerts ! ils me convenoient, vous les avez refuſés ; me ſuis-je plaint, vous ai-je ſacrifiée à mon caprice, à mes fantaiſies ? Vous avez paru recevoir les ſoins de Sidney ſans répu-

gnance, jamais votre bouche ne s'eſt ouverte contre lui ; témoin des engagemens que je prenois, vous taire, n'étoit-ce pas les approuver ? Pourquoi ne me parliez-vous point ? pourquoi ne me diſiez-vous pas, *mon cœur s'eſt donné* ?

Miſs Rivers.

La honte & la douleur ne me permettent pas de répondre.

Le Colonel.

J'en appelle à votre raiſon, ma fille ; ſi l'amour paternel eſt ſans force dans votre cœur, ſi mon repos vous eſt indifférent, l'eſprit dont vous êtes douée, devoit au moins vous retenir, s'oppoſer à cette honteuſe démarche. Je vous aime, Théodore, je vous aime avec cette tendreſſe inexprimable, dont le cœur d'un père eſt ſeul ſuſceptible ; tendreſſe, que la nature & l'habitude rendent ſi vraie, ſi forte ! Je croyois vous la voir partager ; celle qui a reçu tant de preuves de mon amitié, ne ſauroit être ingrate, me diſois-je ; ma tranquillité, mon bonheur, ſont des objets importans pour elle : je me trompois. D'adroites flatteries, un vain encens, un hommage intéreſſé, d'artificieuſes ſoumiſſions, l'éloquence d'un amant, ſes feintes adorations, effacent en un jour tous les ſoins ſolides & affectueux d'un père. La

fille

fille chérie, dont j'attendois de la consolation dans ma vieillesse, qui devoit adoucir mes peines, éloigner l'amertume de mes derniers instans, me punit de ma sécurité, trahit ma confiance, se donne à l'assassin qui enfonce un poignard dans mon sein.

Miss RIVERS.

Ecoutez-moi, Monsieur; ah! daignez m'écouter!

Le COLONEL.

Eh! que pourriez-vous me dire? Cessez de vous alarmer. Je ne viens point m'opposer à votre fuite, mettre un obstacle à vos plus chers desirs. Quand votre inclination vous porte à me quitter, pourquoi voudrois-je vous retenir? Vos devoirs, la modestie, le soin de votre réputation, la crainte de m'affliger, le danger de perdre votre fortune, n'ont pu l'emporter sur votre folle passion, & je vous arrêterois! Non, partez, vous en êtes la maîtresse: suivez l'homme qui s'est assujetti votre cœur, qui l'emporte sur l'auteur de vos jours; jettez-vous hardiment dans ses bras, allez rire avec lui des douleurs qui déchirent mon sein... N'affectez pas de la timidité, ne soyez point fausse, ce seroit joindre la bassesse au crime. Allez, ma fille, allez, méprisez les remords,

étouffez le cri de la nature, fermez l'oreille à la voix de l'honneur, fuyez, & laiſſez couler les pleurs d'un père malheureux.

Miſs Rivers.

Plutôt expirer à vos pieds ! ô Monſieur, ô mon père, mon père, trop offenſé ! ſouffrez... Mes larmes retiennent ma voix... Ah ! jamais, non, jamais, Monſieur...

Le Colonel.

Fille foible, fille ſéduite ! connoiſſez le cœur que vous avez pu bleſſer ſi cruellement. Vous êtes venue ici pour me couvrir d'infamie, pour me faire rougir de vous avoir donné la vie. D'autres intentions m'y conduiſent, j'y viens remplir le devoir d'un père. Peut-être je pouſſe trop loin à votre égard ce que ce titre m'impoſe dans mes propres idées. Théodore coupable a perdu ſes droits à mes bontés. N'importe. Quand je vous croyois digne de moi, je vous promis vingt mille livres ſterlings, vous avez changé, je ſuis le même & ma parole me lie. Prenez ces tablettes, elles renferment cette ſomme en billets de banque... (*Miſs Rivers ſe recule*) Prenez-les, vous dis-je ; obéiſſez au dernier ordre que vous recevrez de moi. (*elle lés prend*) Tout eſt fini.

Miſs RIVERS.

Ah ! dieu ! Monſieur...

Le COLONEL.

Tout eſt fini, vous dis-je. Ne vous offrez jamais à mes regards, banniſſez-moi de votre ſouvenir, comme vous m'avez banni de votre cœur. Quand le trait dont vous avez percé le mien, m'aura fait deſcendre au tombeau, alors parlez de moi, ma fille. Pour vous rendre plus chère à votre ſéducteur, vantez-vous de m'avoir donné la mort ; dites-lui : C'eſt avec le deſſein de vous plaire, que j'ai verſé le poiſon dans le ſein du plus ſenſible, du plus tendre, du plus infortuné des pères... Adieu, Théodore : pour jamais, adieu.

(*Il ſort à grands pas.*)

SCENE VI.

SALLY, miſs RIVERS.

SALLY, *accourant.*

A la fin, il eſt parti. L'importun, l'ennuyeux père ! Je croyois que nous n'en ſerions jamais débarraſſées.

Miſs RIVERS, *ſans l'écouter.*

Comment avois-je pu conſentir... Je me fais horreur... J'étois un monſtre ! Fille dénaturée, j'allois donc... Je me ſerois ſéparée de mon père ! Courons, Sally, volons à ſes pieds...

SALLY.

Y ſongez-vous ? Sir Harry ne va-t-il pas venir ? Vous avez promis de le ſuivre ; grâce au ciel, Madame, le colonel nous laiſſe libres, profitons vîte de l'inſtant ; peut-on balancer entre un vieux père & un jeune amant ?

Miſs RIVERS.

Quelle inſenſible, quelle vile créature ! & je lui donnois ma confiance ! & j'écoutois ſes conſeils ! ah ! je me hais, je me mépriſe...

SCENE VII.

Sir HARRY, ſir CECIL, *un peu à l'écart ;*
Miſs RIVERS, SALLY.

Sir HARRY.

VOUS m'avez attendu, ma charmante amie ; que j'ai ſouffert ! Arrêté malgré moi... Mais ne perdons pas des momens précieux, la voi-

ture eſt prête, Cecil nous accompagnera ; fuyons, hâtons-nous.

Miſs RIVERS.

Non, ſir Harry, non. M'éloigner de mon père, l'abandonner ! ah ! jamais.

Sir HARRY.

Qu'entends-je ? Quoi ! ma chère miſs Rivers...

Miſs RIVERS.

Pendant que tremblante je vous attendois en ce lieu, mon père, mon reſpectable père eſt venu... Mon cœur ſe briſe... Il m'a parlé...

Sir HARRY.

Quoi, ma chère Théodore, nous ſommes découverts ; le colonel arrête notre fuite ?

Miſs RIVERS.

Il ne daigne pas s'y oppoſer ; il m'abandonne à l'égarement de mon cœur ; il me permet de vous ſuivre ; il mépriſe une fille ingrate & coupable.

Sir HARRY.

Eh ! qui vous retiendroit donc, quand il conſent à vous laiſſer partir ? Venez, mon ange, venez dans les bras de votre époux... venez aſſurer ſon bonheur.

Miſs RIVERS.

Je détruirois celui de mon père & le mien. Ne me parlez plus de cette honteuſe fuite. Votre propre intérêt vous engage à me rendre une parole imprudemment donnée. Si je rempliſſois cette promeſſe téméraire, ſerois-je digne de votre affection? une fille dénaturée, cruelle, inhumaine, mériteroit-elle d'être votre compagne?

Sir HARRY.

Vous me pénétrez de douleur! Quoi! Madame... Ma chère Théodore, ſongez à vous-même, à votre propre félicité.

Miſs RIVERS.

Eh! de quelle félicité jouirois-je, quand je gémirois ſous le poids de mon crime; quand l'image de mon père en pleurs s'offriroit ſans ceſſe à mon idée; quand je me reprocherois mon ingratitude & ma trahiſon?

Sir CECIL, *à part.*

Des ſentimens nobles, vrais. J'aimerai toujours cette tendre fille. L'amour n'a point éteint dans ſon ame le reſpect qu'elle doit à ſon père.

SALLY, *bas à ſir Harry.*

Bon! Monſieur; ſon père vient de lui tourner la tête, vous n'obtiendrez rien. Saiſiſſez-

vous d'elle, portez-la dans la voiture; elle ne ſera pas à deux milles de diſtance, qu'elle approuvera la petite violence que vous lui aurez faite.

Sir HARRY.

Mon aimable Théodore, permettez-moi de vous repréſenter...

Miſs RIVERS.

Je ne puis vous entendre.

Sir HARRY.

Voulez-vous me déſeſpérer?

Miſs RIVERS.

Il m'en coûte plus que vous ne penſez. Séparons-nous. Laiſſez-moi.

Sir HARRY.

Vous laiſſer? Ah! cette ſéparation ſeroit plus triſte que la mort.

Miſs RIVERS.

Elle eſt indiſpenſable. Adieu, quittez ma main, quittez-la donc.

Sir HARRY.

Sur mon ame, je ne le puis. Il m'eſt impoſſible de renoncer... Ne me forcez point à m'écarter du reſpect... de l'obéiſſance.... Madame, je ne manquai jamais de ſoumiſſion... Dans cet inſtant je ſens... Craignez la violence

des mouvements que vous excitez... Vous avez promis... Venez... (*Il veut la conduire vers la porte du jardin.*)

Miſs RIVERS.

O ! ciel... Non, non, je ne vous ſuivrai pas. Ecoutez-moi, ceſſez de m'entraîner.

SALLY, *bas à ſir Harry.*

Tenez-la bien, ne cédez pas à ſes prières.

Miſs RIVERS, *ſe débattant.*

Puiſſances céleſtes, aidez-moi.

Sir HARRY, *paſſant les bras autour d'elle pour l'emporter.*

Appaiſez-vous ma chère. Cecil, viens, prête-moi ton ſecours.

Miſs RIVERS.

Ah ! Cecil, defendez-moi contre un furieux; votre honneur eſt mon ſeul recours.

Sir CECIL.

Comptez ſur moi, Madame. (*Il s'avance*) Fi Harry, fi ! Rougiſſez de cet emportement. Laiſſez aller miſs Rivers.

Sir HARRY.

Que voulez-vous dire ?

Sir CECIL.

Que vous ceſſiez de la retenir.

Sir HARRY.

Etes-vous fou?

Sir CECIL, *aidant miſs Rivers à ſe débarraſſer de ſir Harry.*

Non, je ſuis juſte, honnête. Je défendrai la fille de mon ami. Soyez libre, Madame.

Sir HARRY.

Elle m'échappe. Ah! dieu!

Miſs RIVERS.

Cher Cecil, je fuis. Retenez-le.

SALLY.

Elle vole comme un oiſeau. Je cours lui demander mon congé. Je ne veux plus ſervir une maîtreſſe qui m'a privée du plaiſir délicieux d'être enlevée.

SCENE VIII.

Sir HARRY, ſir CECIL. *Quand miſs Rivers eſt partie, Cecil ceſſe de tenir ſir Harry.*

Sir HARRY.

MORBLEU, Cecil, cette extravagance eſt impardonnable. Me promettre de m'aider, & l'arracher de mes bras!...

Sir CECIL.

Je vous ai promis mon ſecours, ſi elle vous ſuivoit volontairement : mais vous aider contre elle...

Sir HARRY.

Malédiction ſur vous, laiſſez-moi paſſer.

Sir CECIL, *s'oppoſant à ſon paſſage.*

Non. Laiſſez-lui le tems de rentrer.

Sir HARRY.

Ventrebleu, je veux la ſuivre ; laiſſez-moi.

Sir CECIL.

Ventrebleu, vous ne la ſuivrez pas. Au péril de ma vie... Reſtez, vous le devez.

Sir HARRY.

Mort & fureur ! pourquoi êtes-vous venu ici?

Sir CECIL.

Pour appuyer les droits d'un mari, pour prêter mon ſecours à un honnête homme, & non pas pour ſoutenir les viles entrepriſes d'un inſolent raviſſeur.

Sir HARRY.

S'oppoſer à mon bonheur ! Un ami !

Sir CECIL.

A votre avis, un ami doit-il être un bas complaiſant ? Entre vous autres gens du bel air, ce titre engage à ſe ſupporter dans ſes vices. Moi, Monſieur, je ne ſuis l'ami que de vos vertus. Quand vous agirez comme un ſcélérat, vous me trouverez diſpoſé à vous aſſommer, jamais à vous ſervir.

Sir HARRY, *d'un ton fier.*

Mais, ſir Cecil...

Sir CECIL, *ſans s'émouvoir.*

Mais, ſir Harry, quand j'ai la plus légère eſtime pour un homme, je m'efforce de le rendre honnête en dépit de lui-même.

Sir HARRY, *mettant l'épée à la main.*

Ces propos inſultans... Défendez-vous.

Sir CECIL, *froidement.*

N'avancez pas, Harry. Je ne vous crains point. Vous le ſavez. Jamais je ne refuſai de défendre une bonne cauſe. Si vous croyez faire un noble emploi de votre valeur, en vous battant pour ſoutenir une méchante action, vous vous trompez fort. Vous vous êtes conduit avec baſſeſſe, vous avez un tort réel, & dans cette occaſion, la victoire même ne feroit honneur, ni à votre eſprit, ni à votre cœur.

Sir HARRY.

Cher Cecil, la vérité me perſuade, elle me rappelle à mes devoirs. Vous êtes juſte, généreux; j'étois bas, inhumain. Uſer de violence avec cette douce, cette tendre fille! Oui, je ſerois un infâme, un ſcélérat, ſi je l'arrachois par force à ce père qu'elle reſpecte, que j'eſtime... O! ma chère miſs Rivers! pardonne à ton amant, il ſe ſentoit entraîné loin de lui-même. Je ſuis pénétré de douleur... Cecil, la perdrai-je? Ne m'aiderez-vous point à regagner ſon cœur, à l'obtenir de ce père, cruel pour moi ſeul? Ou mourir, ou tenir ſa charmante fille de ſa main.

Sir CECIL.

Ah ! ceci devient différent. Quand vous ſerez décent & raiſonnable dans vos vœux, vous me verrez ardent à vous ſervir. Mais renoncez à vos folies, à vos emportemens.

Sir HARRY.

Ah ! j'en ai honte, je ne puis me les rappeler ſans frémir.

Sir CECIL.

J'aime à vous entendre parler ainſi ; venez, nous conſulterons enſemble. . .

Sir HARRY.

Oui, quittons ce lieu fatal : quel vil perſonnage j'ai fait ici ! j'en rougis.

Sir CECIL.

Cette épée dans votre main, vous donne encore l'air aſſez ridicule.

Sir HARRY, *remettant ſon épée dans le fourreau.*

Il eſt vrai. Miſs Rivers me pardonnera-t-elle une faute ſi grande ?

Sir CECIL.

Oui, ſi elle mérite qu'on lui pardonne la ſienne.

Sir HARRY.

A préſent, Cecil, vous me traitez durement. Je conviens de mes erreurs, vous devez les oublier. Que ma ſincérité, que mon repentir vous touche, vous engage à ne pas m'humilier.

Sir CECIL.

Vous avez beſoin de mon ſecours, c'eſt une raiſon pour moi de ne plus me ſouvenir de vos ſottiſes. Venez, j'ai des idées, je vous les communiquerai.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre repréſente une ſalle, chez lady Betty.

SCENE PREMIERE.

SIDNEY, le colonel RIVERS.

SIDNEY.

JE connois tout le mérite de miſs Rivers, Monſieur; mais...

Le COLONEL.

Mais... Que ſignifie ce *mais*, Monſieur?

SIDNEY.

Je vous ſupplie, Colonel, de m'écouter avec patience, le voulez-vous!

Le COLONEL.

Vous *écouter avec patience?* Je ne ſaurois promettre cela, Monſieur. Sais-je s'il me ſera poſſible d'être patient? Pourſuivez.

SIDNEY.

Miſs Rivers joint à une illuſtre naiſſance,

à une grande fortune, mille qualités eſtimables ; elle a de l'eſprit, de la beauté. . .

LE COLONEL.

Au fait, s'il vous plaît.

SIDNEY.

Les maiſons les plus diſtinguées rechercheront l'honneur de ſon alliance. J'eſtime miſs Rivers, je la révère ; mais. . .

LE COLONEL.

Encore un *mais !* Finiſſez donc.

SIDNEY.

S'il m'eſt permis de le dire, Monſieur, je crois ne devoir abuſer ni de ſa complaiſance, ni de votre généroſité.

LE COLONEL.

Où tend ce diſcours ? Renoncez-vous à la main de ma fille ?

SIDNEY.

L'eſpoir de l'obtenir bornoit toute mon ambition, Monſieur ; & ſi je l'avois reçue, j'aurois fait ma principale étude de me montrer digne d'un bien ineſtimable. Quand je demandai miſs Rivers, je n'imaginois pas ſon bonheur incompatible avec le mien. Inſtruit de ſes ſentimens, il me convient, Colonel, de vous rendre votre parole & d'abandonner mes eſpérances.

N'eſt-il

N'eſt-il pas plus honnête de renoncer à elle, que de vouloir la poſſéder contre ſon inclination ?

LE COLONEL.

Contre ſon inclination ? Mort & enfer ! qu'oſez-vous dire, Monſieur ? Vous ai-je préféré aux plus nobles, aux plus riches partis d'Angleterre, pour vous entendre ? . . . Comment, ma fille conſent d'être à vous ! . . . Venir inſolemment me dire . . . Ah ! morbleu, ce trait . . . Me dites-vous, Monſieur, que vous ne voulez point de ma fille ? Me le dites-vous ?

SIDNEY.

Cher colonel, le motif de ma conduite ne doit pas vous irriter ; en y réfléchiſſant, vous approuverez ma délicateſſe. Ne ſeroit-il pas inhumain, d'accepter la main d'une jeune perſonne, ſoumiſe aux volontés de ſes parens, ſans conſulter ſon cœur, ſans s'informer ſi elle partage la tendreſſe qu'elle inſpire ? Epouſer une femme, sûr de ne point faire ſon bonheur, c'eſt une barbarie. Un honnête homme ne peut ſe permettre de prendre une compagne, pour la rendre malheureuſe. Je rougirois, je me mépriſerois, ſi je me ſentois capable d'un procédé ſi révoltant.

LE COLONEL.

La rendre malheureuſe ? Eſt-il fou, imbécille, enſorcelé ! Quoi, que voulez-vous dire? Ma fille ne vient-elle pas de conſentir à vous épouſer ? l'ai-je contrainte à parler ? ne vous a-t-elle pas volontairement dit, répété : *Je ſerai à vous ; oui, Sidney, j'y ſerai.* Quelle diable de fantaiſie vous guide ! quelle furie vous agite? quelle preuve de tendreſſe attendez-vous d'une fille modeſte ? Voulez-vous qu'elle vous preſſe, vous prie, vous entraîne à l'autel ? Faut-il que Théodore tombe à vos pieds, vous conjure toute en pleurs de l'épouſer ? vous demande en grace de prendre, par complaiſance, par pitié, la plus belle fille d'Angleterre, avec vingt mille livres ſterlings, en attendant mieux ?

SIDNEY.

Vous parlez avec tant de véhémence, Monſieur ; vous enviſagez les objets ſous un aſpect ſi étrange, qu'il eſt difficile de conſerver ſon ſang-froid, de ne pas relever vos expreſſions. Daignez vous calmer, m'entendre ſans paſſion. Miſs Rivers renonce à l'époux que ſon cœur s'étoit choiſi ; n'eſt-elle pas aſſez affligée, aſſez malheureuſe ? devez-vous augmenter ſes peines, aigrir ſa douleur ? Dans l'inſtant où elle fait un ſi grand effort ſur elle-même, où la perte de

ſon amant eſt ſi récente, ſi vivement ſentie, convient-il.... Je ſuis un homme ſenſible, Monſieur, j'ai des principes; & s'il faut m'expliquer ſans détour, je trouve preſque auſſi déshonorant d'épouſer une fille dont on ſait le cœur engagé, que d'en prendre une, avec la certitude de ne pas jouir ſeul de ſa perſonne.

LE COLONEL.

Mauvais raiſonnement, ſans juſteſſe. Pure ſubtilité. Vous vous parez en vain de cette fauſſe délicateſſe; je connois la cauſe de votre refus. Oui, Monſieur, je lis dans votre ame, je ſuis inſtruit... Je ſais... Sang & furies! ma fille, ma propre fille! refuſée! Théodore refuſée!... Je n'ignore pas à qui vous la ſacrifiez; mais l'inſolent objet de votre paſſion... Je bannirai ce ſerpent de ma maiſon; vous pouvez l'avertir de chercher un autre aſyle.

SIDNEY.

Colonel, ſi le lien que nous devions former, ne m'avoit accoutumé à vous reſpecter, à vous regarder comme un père, ſi la circonſtance ne m'engageoit à ne pas trop m'arrêter à vos expreſſions, je pourrois peut-être vous répondre de la ſeule façon... En vérité, des propos ſi durs... Mais je veux me contraindre, Monſieur.

A l'égard de vos insinuations, quand vous vous expliquerez....

LE COLONEL.

Parbleu, l'explication est toute prête. Vous aimez miss Marchmont. On le sait, & si je n'avois pas été sottement infatué; si votre maintien trompeur, votre prétendue sagesse, votre air hypocrite, ne m'en avoient pas imposé, j'aurois pénétré ce secret découvert à d'autres yeux. Ma fille n'essuieroit pas un affront sanglant... Votre cousin saura tout. Vous me ferez raison de cet outrage; mylord Dorset vous y contraindra, Monsieur; vous en userez en galant homme, je l'espère.

SIDNEY.

Mylord Dorset n'a pas besoin d'être instruit, Monsieur; je puis me conduire en *galant homme* sans son avis. Miss Marchmont est au-dessus de tout soupçon, Monsieur. Pour moi, avec le desir de ne jamais vous rencontrer sans dessein de vous traiter en ami, je puis vous assurer que de ma vie je n'éviterai l'occasion de soutenir mon sentiment, quand je le croirai juste. Je vous salue, Monsieur, & vous laisse à vos réflexions. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COLONEL, *ſeul.*

LE diable emporte le jeune impudent & ſon inſoutenable gravité. Il *me laiſſe à mes réflexions*... Je ne veux pas réfléchir, moi, je veux me venger... Quelle inſolence, quelle témérité ! rejetter la main de ma fille !... Modérons-nous. La colère eſt une paſſion indigne de l'homme... Confuſion, mort & damnation ! refuſer Théodore ! Je l'arrache à ce pauvre Harry, & c'eſt pour un jeune infâme... Mais je veux me calmer... Me rendre ma parole, m'inſulter !... J'en aurai raiſon... Sidney eſt un traître, un perfide, il déchire mon cœur... Je percerai le ſien... Je me laiſſe trop emporter à l'agitation de mes ſens ; ne pas ſe maîtriſer, c'eſt imiter la brute... Eh ! ventrebleu, comment arrêter des mouvemens ſi rapides, ſi naturels ! La rage, la fureur... oui, tout l'enfer eſt dans mon ſein... Que faire ? que dire ? où aller ?... Voyons mylord Dorſet... S'il ne contraint pas ſon couſin à réparer ſes torts, tous deux deviendront les objets de ma haine & de ma vengeance.

SCENE III.

Sir CECIL, miſtriſs HARLEY.

Sir CECIL.

IL ſort bien fâché.

Miſtriſs HARLEY.

Vous l'appaiſerez.

Sir CECIL.

Je n'en doute point. Ça, notre projet eſt bien concerté. Mais réuſſira-t-il ?

Miſtriſs HARLEY.

Ma prudence répond du ſuccès.

Sir CECIL.

J'aimerois autant un autre garant.

Miſtriſs HARLEY.

Impertinent !

Sir CECIL.

Là, là ; ne nous brouillons pas avant de terminer nos affaires. Il s'agit de rendre nos amis heureux ; ma chère miſtriſs Harley, ce motif donne bien de l'importance à notre aſſociation.

Miſtriſs HARLEY.

Mylord Dorſet & lady Betty ſe conviennent trop pour ne pas s'unir.

Sir CECIL.

Sidney eſt une noble créature. Miſs Marchmont, une charmante fille. Ces deux aimables enfans s'adorer, ſe taire, ſe fuir par un mutuel ſentiment de généroſité; dites donc, cela n'eſt-il pas attendriſſant?

Miſtriſs HARLEY.

Comme ces femmes poſées, ſérieuſes, réfléchies, ſont ſuſceptibles de paſſion! Lady Betty, miſs Marchmont, amoureuſes? Plus une femme penſe, plus elle eſt folle, je crois.

Sir CECIL.

Cependant, vous qui ne penſez jamais...

Miſtriſs HARLEY.

Encore?

Sir CECIL.

Ma foi, vous ne devez pas vous fâcher. Je viens de vous donner une preuve très-décidée de mon eſtime pour l'étourderie & la légèreté.

Miſtriſs HARLEY.

La preuve eſt réciproque, mon cher confédéré. Je vous ai fait part des ſentimens de lady Betty. Elle ne me le pardonnera pas.

Sir CECIL.

Et miſs Marchmont va me faire une moue.

Miſtriſs HARLEY.

Actuellement le colonel lit votre lettre, n'eſt-ce pas ?

Sir CECIL.

Oui. Elle le diſpoſera bien. Deux mots finiront l'ouvrage. Sa pétulance n'altère ni ſa droiture, ni la bonté de ſon cœur. Qu'avez-vous dit à mylord Dorſet ?

Miſtriſs HARLEY.

Que lady Betty l'attendoit, pour lui communiquer un ſecret important, dont la découverte mettroit un obſtacle inſurmontable à ſon mariage avec Hortence. Par mon ordre, un des gens de mylord eſt allé dire à lady Betty, que ſon maître la ſupplioit de lui accorder un moment d'entretien.

Sir CECIL.

Si cela n'amène pas une explication entre eux, comment ferons-nous ?

Miſtriſs HARLEY.

Nous parlerons nous-mêmes tout haut, tout

franchement ; nous leur crierons : *Imbécilles, vous vous aimez, mariez-vous.*

Sir CECIL.

Ce ſeroit le plus court.

Miſtriſs HARLEY.

Allez trouver le colonel ; moi je vais guetter les mouvemens de lady Betty.

Sir CECIL.

Tâchez d'entendre ſon entretien avec mylord.

Miſtriſs HARLEY.

C'eſt bien mon deſſein. Vous, ſongez à venir par le petit eſcalier, n'oubliez pas le colonel &....

Sir CECIL.

M'allez-vous répéter ma leçon ? Je n'oublierai rien. Comptez ſur moi.

Miſtriſs HARLEY.

Courez donc. Je vais obſerver lady Betty.

SCENE IV.

Le Théâtre change, & repréſente l'appartement intérieur de lady Betty.

Lady BETTY, *ſeule.*

MYLORD veut me parler encore : auroit-il changé de deſſein ? Ah ! je n'oſe l'eſpérer ! Par quelle injuſtice mon cœur ſe livre-t-il au dépit ? Dois-je me plaindre de mylord ? Puis-je blâmer miſs Marchmont... N'eſt-ce pas moi ſeule... Pourquoi n'ai-je pas été plus ſincère avec mon amie ? Falloit-il rougir d'avouer un ſentiment naturel & raiſonnable... On vient... C'eſt mylord Dorſet... Cachons lui le trouble & la violente agitation de mon ame.

SCENE V.

Lady BETTY, mylord DORSET, Miſtriſs HARLEY, *au fond du théâtre.*

Lord DORSET.

JE viens vous trouver avec empreſſement, Madame, vous demander une explication que la circonſtance rend ſi intéreſſante pour moi.

Lady BETTY.

Une explication... Quoi... Comment... Que voulez-vous dire, Mylord?

Lord DORSET.

Eh! quoi, Mylady, quand vos bontés m'appellent près de vous, quand vous avez un ſecret à me dévoiler, quand vous ne pouvez douter de mon impatience, refuſeriez-vous de me laiſſer connoître...

Lady BETTY.

Connoître, quoi? quel ſecret... Qui vous a dit que j'avois un ſecret à vous révéler?

Lord DORSET.

Miſtriſs Harley vient à l'inſtant de m'apprendre....

Lady BETTY.

Miſtriſs Harley! ah! ciel!

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Ah! me voilà bien dans ſon eſprit.

Lord DORSET.

Pourquoi ce cri, Madame? D'où naît votre

ſurpriſe, cette eſpèce d'effroi ? Doutez-vous que je puiſſe renoncer à miſs Marchmont ? Prêt à lui rendre ſa parole, j'attends ſeulement que votre confiance me mette en droit de retirer la mienne.

Lady Betty.

Quoi, miſtriſs Harley vous a dit... La perfide ! me trahir, m'expoſer à la confuſion d'avouer... Pardonnez... Ma rougeur, mon embarras, ne confirment que trop... Mylord, ils vous apprennent aſſez...

Miſtriſs Harley, *à part.*

Toujours des réticences !

Lord Dorset.

Sur mon honneur, Madame, vos diſcours me confondent ; que reprochez-vous à miſtriſs Harley ? N'eſt-ce pas de votre conſentement, qu'elle m'a promis des lumières...

Lady Betty.

De mon conſentement ? Ah ! grand dieu ! non, Mylord, non. Je n'aurois jamais conſenti à vous laiſſer pénétrer ce myſtère. Je me ſuis repentie de vous l'avoir caché ; oui, j'ai confié mes regrets à l'imprudente miſtriſs Harley ;

mais déterminée à ne pas priver miſs Marchmont du bonheur que vous lui prépariez... J'ai dû vous taire... Je ne ſaurois parler.

Miſtriſs HARLEY.

Tant pis, vraiment.

Lord DORSET.

Me *taire*, Madame ? Devez-vous me rien taire dans cette circonſtance ? *Un obſtacle inſurmontable s'oppoſe à mon mariage avec miſs Marchmont* ; & vous garderiez le ſilence ? Faudra-t-il recourir à l'amitié de miſtriſs Harley ? Ah ! lady Betty, eſt-ce là cette noble franchiſe que j'avois droit d'attendre de vous ?

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Répondra-t-elle !

Lady BETTY.

Eh bien, Mylord.... Pouvez-vous me preſſer ainſi ? me forcer à vous laiſſer voir toute ma foibleſſe ?

Lord DORSET.

Votre foibleſſe, Mylady !

Lady BETTY.

Que cette expreſſion ne vous bleſſe point ;

Mylord. Tout en vous juſtifioit les ſentimens dont je n'oſai vous faire l'aveu. Si, moins prompt à vous offenſer d'un premier refus, vous euſſiez continué des ſoins flatteurs.... Vous me laiſſates dans un tems où j'allois.... Oui, mon cœur cédoit.... J'ai payé bien cher ma timidité, ma reſerve.... Abandonnée..... Avec quelle cruauté vous m'avez priée de vous ſervir auprès de miſs Marchmont... Mais enfin puiſque vous renoncez à elle, oublions le paſſé; qu'un pardon mutuel efface le ſouvenir de vos chagrins & des miens.

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Très-bien, lady Betty.

Lord DORSET.

Charmé, ſurpris, touché..... Ai-je bien entendu? mes ſens me trompent-ils? Ah! grand dieu! quoi, Mylady... Votre cœur... Vous étiez ſenſible..... Vous m'aimeriez..... Malheureux que je ſuis!

Miſtriſs HARLEY, *à part.*

Malheureux! Eſt-il fou!

Lord DORSET.

Ai-je pu penſer à une autre, me lier, m'engager... Mais vous connoiſſez un obſtacle à

mon mariage ; hâtez-vous, Madame, hâtez-vous de me rendre la plus douce eſpérance : ce ſecret promis...

Lady BETTY.

Quel ſecret ?

Lord DORSET.

Celui dont miſtriſs Harley...

Lady BETTY.

Eh ! ne vous l'a-t-elle pas confié ?

Lord DORSET.

Elle m'a ſeulement dit que vous en aviez un à me révéler.

Lady BETTY.

L'imprudente ! où m'a-t-elle conduit ! Non, Mylord, non, je ne connois point d'obſtacle à votre mariage, avec miſs Marchmont, & ſuis bien éloignée d'y en apporter.

Lord DORSET.

Vous ne connoiſſez point d'obſtacle... Je ſuis perdu, anéanti, confondu ! Ah ! Madame, avez-vous pu... Ce matin encore, un tel aveu m'eût comblé de joie, m'eût rendu le plus heureux des hommes. A préſent, il

pénètre mon ame d'une douleur amère. Engagé.... volontairement engagé... Mon dieu, mon dieu, eſt-il poſſible !

Miſtriſs HARLEY, *Cecil paroît au fond du Théâtre, va lui parler.*

Il n'a pas le ſens commun. Où diantre eſt donc Cecil... Ah ! bon, le voici.

Lord DORSET.

Calmons-nous. Pardon, Mylady; le ſerrement de mon cœur... Ah ! quel malheur eſt le mien ! Madame, je vous adore, un éternel regret empoiſonnera le reſte de mes jours; rien ne me conſolera... N'importe. Je remplirai le funeſte devoir que je me ſuis imprudemment impoſé; je n'inſulterai point une fille de qualité, pauvre, ſans appui? je reſpecterai ſon infortune, je ne la ferai point rougir du conſentement... Elle recevra ma foi, elle la recevra, Madame, duſſé-je expirer au pied des autels où je vais lui donner la mienne.

Lady BETTY.

Que je ſuis honteuſe, humiliée... Où me cacher?

SCENE

SCENE VI.

Sir CECIL, les mêmes.

Sir CECIL, *à Miſtriſs Harley.*

CEUX-CI ſont plus difficiles à réduire que les autres. Je ſuis bien content du colonel. Mais avançons. Allons, commencez.

Miſtriſs HARLEY, *à Mylord.*

Continuez, Mylord. J'aime le pathétique. Savez-vous que vous déclamez paſſablement?

Sir CECIL.

Duſſé-je expirer aux pieds des autels... Miſtriſs Harley, cela émeut au moins? *Les autels, ſa foi...* Vrai, j'ai peine à retenir mes larmes.

Lord DORSET.

Quoi! vous nous écoutiez? Sir Cecil, ce procédé...

Sir CECIL.

Eſt odieux, je le ſais.

Lady BETTY.

Miſtriſs Harley, quel ſecret devois-je découvrir à Mylord?

Miſtriſs HARLEY.

Celui que vous avez révélé, ma chère.

Lady BETTY.

Je vous remercierai, Madame...

Miſtriſs HARLEY.

Je m'y attends, Mylady.

Sir CECIL.

Mylord, vous rêvez, vous frottez votre front; vous avez de l'humeur, ce me ſemble? Pourquoi la renfermer? Allons exhalez-vous, cela ſoulage.

Lord DORSET.

Monſieur, ces plaiſanteries déplacées, froides....

Miſtriſs HARLEY.

Allez-vous quereller l'honnête Cecil?

Sir CECIL.

C'eſt un preux chevalier; mais j'avoue la beauté de ſa dame, ainſi le combat eſt inutile.

Lord DORSET.

Je vous ai déja dit, ſir Cecil...

Sir CECIL, *criant de toute ſa force.*

Entrez Meſſieurs & Dames, entrez. C'eſt ici

qu'on voit des amans qui ont de l'eſprit, & point de ſens ; de l'honneur, & point de raiſon ; trop de délicateſſe pour être heureux, aſſez de génie pour extravaguer. Ils ne ſavent ce qu'ils veulent, ce qu'ils diſent, ce qu'ils ſont. Entrez, & venez admirer leur ſageſſe.

SCENE VII & dernière.

Le colonel RIVERS, SIDNEY, miſs RIVERS, ſir HARRY, miſs MARCHMONT, les mêmes.

Le COLONEL, *d'un air riant.*

MYLORD, je vous félicite ; ma ſœur, je vous embraſſe ; votre bonheur me charme ; grace au ciel & à Cecil, tout ce qui m'environne eſt dans la joie.

Lord DORSET.

Eh ! qui donc eſt heureux ici ?

Miſtriſs HARLEY.

Vous-même, imbécille.

Miſs MARCHMONT.

O ! ma chère lady Betty, recevez mes excuſes ; pardonnez à l'innocente cauſe de vos

inquiétudes. En croyant vous obliger, je vous affligeois donc ?

Lady BETTY.

Que dites-vous, ma chère ? Non, vous ne m'affligez point. Acceptez la main de mylord : eh ! bon dieu ! n'ai-je pas toujours ſouhaité votre bonheur ? Prenez cet époux. . .

SIDNEY.

Je m'y oppoſe formellement.

Sir CECIL.

Et moi, de tout mon pouvoir.

Lord DORSET.

Je m'y perds.

Sir CECIL.

Vous vous retrouverez, patience. Venez ici, ma grave pupille ; Hortence, venez donc quand je vous le dis. Je vous ordonne d'aimer Sidney, de l'épouſer. Lady Betty, vous vouliez *ſon bonheur*, le voilà fait. Songez au vôtre.

Miſtriſs HARLEY.

Miſs Rivers, venez ici. Permettez-vous, Colonel ?

Le COLONEL.

Diſpoſez, Madame.

Miſtriſs HARLEY.

Sir Harry, je vous donne Théodore.

Lady BETTY.

Quoi, mon frère...

Le COLONEL.

Oui, ma ſœur, je conſens à cès deux mariages. A préſent, parlons du vôtre. Je vous connus toujours ſenſée, ſage, raiſonnable....

Miſtriſs HARLEY.

Vraiment, l'habitude de vivre avec moi...

Le COLONEL.

Vous ne dites rien, Mylord? Vous oppoſeriez-vous à l'union de votre parent avec miſs Marchmont?

Lord DORSET.

M'y oppoſer, ah! grand dieu! ſi lady Betty l'approuve, ſi miſs Marchmont le permet, je veux lui ſervir de père dans cette heureuſe occaſion. Sidney, recevez de ma main cette charmante compagne, je ne pouvois la céder qu'à vous.

SIDNEY.

Ce don m'enchante.

Lord DORSET.

O jour heureux! lady Betty, ſouffrirez-vous... puis-je eſpérer...

Lady BETTY.

Pour ne plus mériter vos reproches, ni celui de mon propre cœur, voilà ma main; Mylord, elle eſt à vous.

Lord DORSET.

Ah! tous mes vœux ſont remplis; mes amis, mes tendres amis, eſt-il bien vrai, ſommes-nous aſſez fortunés... Chère lady Betty..., ſir Harry, miſs Rivers, je partage votre joie.

Miſs RIVERS.

Nous ne méritons pas notre bonheur, mais la bonté de mon père...

Sir HARRY.

Eſt extrême pour tous deux; mais, je le jure en préſence de nos reſpectables amis, jamais le colonel ne ſe repentira de m'avoir fait grace.

Le COLONEL.

Je le crois, ſir Harry. Le repentir de ma fille, la conduite noble & franche de Cecil, l'honnêteté de Sidney... Enfin, j'ai retiré cette diable de parole qui vous fâchoit tant, ſir Harry? Croyez-le, mon fils, après Sidney, vous êtes le ſeul homme que j'aurois choiſi pour miſs Rivers.

Lord DORSET.

Il reſte un ſoin à prendre, il me regarde. En me permettant de préſenter ſa main à Sidney, miſs Marchmont a bien voulu m'avouer pour ſon père ; je lui demande en grace de me laiſſer étendre ce droit. Il convient...

Sir CECIL.

Non, parbleu ! il ne convient pas. Je vous devine. Point de monopole en généroſité ; ſoyez bon ami, bon parent, je le veux. Vous plaît-il d'enrichir Sidney ? vous en êtes le maître. Mais vous ne donnerez rien à miſs Marchmont, je ne le ſouffrirai pas. Je ſuis ſon tuteur, j'ai des comptes à lui rendre.

Miſs MARCHMONT.

Des comptes à me rendre ! Eh ! je ne poſsède rien dans l'univers ?

Sir CECIL.

Paix, vous ne ſavez pas vos affaires. Allons, Mylord, vos intentions, je m'y conformerai. Point de tricherie, j'égale vos dons ; guinée pour guinée. Je ne vous céderois pas d'une ſeule.

Lord DORSET.

Un noble défi, Cecil, je l'accepte.

Sir CECIL.

Parlez donc.

Lord DORSET.

Je prie Sidney de recevoir douze mille livres ſterlings.

Sir CECIL.

Miſs Marchmont en poſsède autant.

Lady BETTY.

Un ſi beau procédé m'enchante.

Miſtriſs HARLEY.

Je veux embraſſer Cecil.

SIDNEY.

Je ne puis parler.

Miſs MARCHMONT.

Mes pleurs étouffent ma voix. Sir Cecil, comment vous exprimer...

Sir CECIL.

Friponne ! ne m'avez-vous pas dit que vous me regardiez comme un père ? Eh bien, quoi, j'agis en père, voilà tout.

Sir HARRY.

Cher Cecil, ta généroſité me charme.

Miſs RIVERS.

Je ſuis émue, touchée...

Le COLONEL.

Ma foi, Cecil, ton caractère m'abaiſſe à mes propres yeux.

Sir CECIL.

A qui diable en avez-vous donc, vous autres ? Pourquoi ces complimens, cette ſurpriſe, ces exclamations ? Tous les jours nos égaux en naiſſance, en richeſſe, perdent des milliers de guinées, ſe ruinent autour d'un tapis verd, le couvrent d'or, font la fortune de cent marouffles, de mille impudentes ; & perſonne ne s'aviſe de leur reprocher de la généroſité.

Lord DORSET.

On admire la vôtre, on ne vous la reproche pas, mon cher Cecil. Obliger ſes amis, ce n'eſt pas prodiguer les dons de la fortune, c'eſt en jouir.

Miſtriſs HARLEY.

Eh bien, lady Betty, pardonnez-vous à *l'impudente*, à *la perfide* ?

Lady BETTY.

Non, mais je la remercie.

Sir CECIL.

Ma foi, ſans cette tête folle, vos affaires ne ſeroient pas encore terminées.

Miſtriſs HARLEY.

Mon cher collègue, nous remportons un prix flatteur. La joie de nos amis eſt notre ouvrage.

Sir CECIL.

Parbleu, nous avons travaillé pour nous. S'occuper du bonheur des autres, le ſouhaiter, le faire, c'eſt prendre la route la plus sûre pour arriver ſoi-même à la félicité.

FIN.

THE JEALOUS WIFE,

OU

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par GEORGE COLMAN, Ecuyer.

Repréſentée au Théâtre Royal de Drury-Lane, en 1763.

Traduite ſur la troiſième Édition.

ACTEURS:

Monſieur BELTON.
Le major BELTON, ſon frère.
Charles BELTON, ſon neveu.
Monſieur Thomas CLIFFORD.
Sir Henri BASSET.
Mylord JAMES.
Le capitaine ô-CUTTER, un marin Irlandois.
WILLIAM, valet de lady Freelove.
TOM, valet de ſir Henri.

ACTRICES:

Miſtriſs BELTON, femme de monſieur Belton.
Lady FREELOVE.
Miſs Henriette CLIFFORD.
NELLY, femme-de-chambre de miſtriſs Belton.
PEGGY.
BETTY, femme-de-chambre d'Henriette.
JOHN, valet de monſieur Belton.
PARISIEN, valet-de-chambre du même.

THE JEALOUS WIFE,

OU

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un ſalon, chez M. Belton.

SCENE PREMIERE.

M. BELTON, miſtriſs BELTON.

Miſtriſs BELTON, *parlant ſans ſe montrer.*

NE me ſoutenez pas cela, vous ne pouvez m'en impoſer, la vérité m'eſt connue, je ſais tout ; vous êtes un monſtre, votre conduite eſt abominable, & je ne veux pas la ſupporter.

M. Belton, *ſans ſe montrer.*

Mais, ma chère....

Miſtriſs Belton, *venant ſur la ſcène une lettre à la main.*

Non, non, je ne la ſupporterai pas.

M. Belton, *ſuivant ſa femme.*

Ecoutez....

Miſtriſs Belton.

Tous vos diſcours ſont inutiles, ils ne me perſuaderont jamais. C'eſt une de vos infames intrigues; j'en ſuis sûre, je le jurerois.

M. Belton.

Je vous proteſte, mon amour, que....

Miſtriſs Belton.

Votre amour!... Oſez-vous, êtes-vous aſſez hardi... Homme audacieux!... Dites-moi tout-à-l'heure, apprenez-moi dans l'inſtant, les circonſtances de cette odieuſe affaire.

M. Belton.

Comment le puis-je, quand vous refuſez de me laiſſer voir cette lettre?

Miſtriſs Belton.

Ecoutez, monſieur Belton, il m'eſt impoſſible de ſouffrir ce traitement: vous prenez plaiſir à me tourmenter, vous abuſez de ma

tendreſſe, de ma patience, de ma douceur; la ville entière, le royaume ne ſuffit pas à vos amours... N'êtes-vous pas en commerce réglé avec cette horrible miſtriſs Freeman? n'ai-je pas découvert votre intrigue avec lady Wealthy? n'êtes-vous pas amoureux comme un fou de cette ſotte miſs Nainſy?.. La plus laide de mes femmes n'eſt pas même en ſûreté contre vous: je vois de mon miroir les mines que vous lui faites.

M. BELTON.

Eh! bon dieu, Madame! le grand-ſeigneur n'a pas, à beaucoup près, tant de favorites, que vous me donnez de maîtreſſes: vous me ferez perdre l'eſprit! Sur quoi fondez-vous vos ſoupçons, vos reproches? Ai-je des amis qui ne ſoient pas les vôtres? ne les viſitons-nous pas enſemble? reçois-je quelqu'un en particulier? Conſtamment près de vous, toujours ſous vos yeux, mes démarches, mes diſcours, mes penſées même...

Miſtriſs BELTON.

Ces propos ne m'en impoſent point; vous êtes faux, perfide; mille fois je vous en ai convaincu....

M. BELTON.

Jamais.

Miſtriſs BELTON.

N'ai-je pas, en ce moment, ſurpris cette lettre ? ne me prouve-t-elle pas votre inconſtance ? Je le répète, expliquez-moi le fond de cette odieuſe affaire ; je veux pénétrer vos indignes ſecrets ; découvrez-les, ou craignez. . .

M. BELTON.

Vous *expliquer*, vous découvrir, quoi ? Etes-vous raiſonnable dans vos demandes ? Vous vous emparez de ma lettre, vous refuſez de me la montrer, vous ne me dites point ce qu'elle contient, & vous exigez des *explications* !

Miſtriſs BELTON.

Oui, oui, je m'en ſuis *emparée*, & je rends grâce au ciel de la tenir en ma poſſeſſion. Depuis long-tems je ſoupçonnois votre infidélité, cette lettre me fait enfin connoître ma rivale, elle m'apprend ſur qui doit tomber ma vengeance. . . O ! monſtre de perfidie !

M. BELTON.

Je vous en prie, modérez-vous, ſoyez calme un inſtant, ma chère amie ; donnez-moi la lettre, & je vous prouverai mon innocence.

Miſtriſs BELTON.

Votre innocence ? déteſtable fauſſeté, votre *innocence* . . .

innocence... Ne vous flattez pas de m'abuſer; j'ai des preuves de votre trahiſon, de votre ingratitude.

M. BELTON.

Enfer & furies!... La paſſion vous emporte loin de vous-même... Voulez-vous m'écouter?

Miſtriſs BELTON.

Non.

M. BELTON.

Une parole?

Miſtriſs BELTON.

Non; vous êtes le plus bas, le plus artificieux des hommes!

M. BELTON.

Un ſeul mot?

Miſtriſs BELTON.

Non, non, & cent fois non. Je ne veux pas vous écouter.

M. BELTON.

Eh bien, Madame, puiſque vous ne voulez ni parler raiſon, ni l'entendre, je ſors & ne vous reverrai point que votre humeur ne ſoit plus paiſible. Je ſuis votre ſerviteur.

Miſtriſs BELTON.

Allez, époux inſenſible & cruel, allez chercher votre maîtreſſe, courez lui vanter votre

barbarie ; dites-lui que vous avez abandonné votre pauvre femme à ſa douleur... Ah ! je ne puis ſoutenir cette dureté, je ſuccombe à mon infortune... Je me meurs.

(*elle ſe jette ſur un ſiége.*)

M. Belton, *à part.*

Ah ! nous y voilà. Dès que je veux ſortir, elle tombe en foibleſſe. Jamais femme ne joignit à une humeur ſi violente une conſtitution ſi délicate. Elle ſouffre.... Comment faire, comment trouver un moyen de l'appaiſer ? (*haut*) Au nom de notre tendreſſe, ma chère, tranquilliſez-vous, reprenez vos ſens ; vous ſavez combien je vous aime ?

Miſtriſs Belton, *pleurant.*

Non, vous me déteſtez ; votre haine, votre cruauté me priveront infailliblement de la vie.

M. Belton.

Eh ! ne vous tourmentez pas ainſi, ma chère amie ; je vous aime en vérité, je vous aime tendrement. Daignez me croire, c'eſt une méprise qui vous fait penſer...

Miſtriſs Belton.

Hélas ! peut-on être plus malheureuſe ?

M. Belton.

Ceſſez de vous affliger, de répandre des

larmes. Je ne ſuis point coupable, je vous le jure ; allons, ne vous obſtinez plus à me refuſer cette lettre ; montrez-la moi.

Miſtriſs BELTON.

La voilà. L'écriture vous en eſt connue ſans doute ?

M. BELTON.

Elle eſt belle, nette, l'orthographe exacte ; en vérité, ma chère, cela n'annonce pas la lettre d'une jolie femme.

Miſtriſs BELTON.

Raillez, raillez, Monſieur ; ce ton vous ſied à merveille.

M. BELTON.

Pardonnez-moi, ma chère ; je ne penſe point du tout à railler. Mais voyons donc ce que dit cette lettre ſi terrible.

Miſtriſs BELTON.

Oui, voyez, Monſieur, voyez.

M. BELTON, *liſant moitié haut, moitié bas.*

Ma fille enlevée... Vous devez *être inſtruit... Déshonorant... Scandaleux... Satisfaction... Vengeance... Un père offenſé...*

THOMAS CLIFFORD.

Miſtriſs BELTON.

Eh bien, Monſieur, vous voilà découvert ; qu'en avez-vous fait, où l'avez-vous cachée ?

M. BELTON, *ſans l'écouter.*

Seroit-il poſſible... A-t-il oſé... Ah ! ce procédé me bleſſe, il pénètre mon cœur.

Miſtriſs BELTON.

Vous êtes pris, confondu ?

M. BELTON, *ſans l'écouter.*

Oh ! ce malheureux, ce méchant Charles !.. Séduire une jeune perſonne, l'enlever à ſes parens ! Il faut en convenir, la jeuneſſe de ce ſiécle eſt abominable; elle foule aux pieds toutes les loix de l'honneur.

Miſtriſs BELTON.

Charles !... Que dit-il ?... Montrez-moi... Charles !... Impoſſible... C'eſt une ruſe, une infernale ruſe.

M. BELTON, *toujours ſans écouter ſa femme.*

Il a perdu, déshonoré cette imprudente fille.

Miſtriſs BELTON.

Invention, artifice ; vous avez l'eſprit préſent, l'imagination fertile, quand il s'agit d'intrigues.

M. BELTON, *ſans l'écouter.*

Commettre une action ſi baſſe ! Ah ! je ſouhaiterois qu'il n'eût jamais été confié à mes ſoins.

Miſtriſs BELTON.

Fort bien, Monſieur, continuez ; je vois votre deſſein... L'excès de votre aſſurance m'irrite encore plus que votre fauſſeté. Vous eſpérez vous tirer d'embarras par ce prétexte ingénieux, par cette triſteſſe affectée : étonnante confiance ! mais vous ne pouvez m'abuſer : préparée à ſuivre vos détours, en garde contre vos fineſſes...

M. BELTON.

Quoi, vous perſiſtez dans vos ridicules ſoupçons ? De grace, ma chère, n'aigriſſez pas ma peine..... Charles ! ce neveu trop aimé, qu'un frère mourant remit entre mes bras, l'objet de mes attentions, de ma tendreſſe, s'être rendu coupable d'une action ſi noire ! Vous le voyez, mon ame eſt inquiète, agitée... Témoin de ma douleur, pouvez-vous être aſſez foible, ou aſſez inhumaine...

Miſtriſs BELTON.

De mieux en mieux ; ne vous rebutez pas. Conſervez cette fermeté, cette audace..... Vous ne parviendrez point à me perſuader ; non, Monſieur, non : tous vos efforts ſont vains, je ne vous crois point ; je ne ſaurois vous croire. Rendez-moi cette lettre...

M. Belton.

Mais....

Miſtriſs Belton, *arrachant la lettre.*

Rendez-la moi, vous dis-je. Oh ! vous n'en êtes pas où vous penſez. Je ſuis réſolue, déterminée à démêler cette intrigue, à mettre au jour toutes vos trahiſons, toutes vos perfidies; vous vous repentirez de cette affaire, Monſieur; vous vous en repentirez, je vous le jure.

(*elle ſort.*)

SCENE II.

M. BELTON, *ſeul.*

Cette humeur eſt inſupportable, je perds patience. Extravagante femme ! ſes abſurdes ſoupçons interprètent tout contre moi. Trop sûre de mon attachement, de ma foibleſſe, elle ſe plaît à me rendre malheureux; ma douceur, ma complaiſance, ma tendreſſe, ſont devenus les inſtrumens de mon ſupplice... Mais ce jeune inconſidéré, dans quel trouble il jette ſa famille & celle de ſon imprudente maîtreſſe... Ah ! Charles, Charles ! aurois-je pu le penſer ? Le vice s'eſt donc introduit dans ton cœur ?

SCENE III.

Charles BELTON, le major BELTON, M. BELTON.

CHARLES.

BON-JOUR, Monsieur.

Le MAJOR.

Bon-jour, mon frère. Eh bien, qu'est-ce? Toujours à votre ancien régime, n'est-ce pas? De la chambre prochaine je viens de vous entendre... Ma foi, vous avez une femme charmante. L'entretien ne languit point avec elle; point de froideur, au moins: vos matinées me paroissent délicieuses. Mais, comment donc! son *aimable vivacité* vous auroit-elle déplu? Vous avez l'air tout chagrin.

M. BELTON.

Je suis triste, en vérité, mon frère, je le suis, grace à ce jeune gentilhomme. Prenez-y garde, Charles, on vous obligera de rendre un compte exact. L'honneur d'une fille n'est pas une bagatelle.

LE MAJOR.

Comment, de la morale ! Il veut nous rendre tout l'ennui qu'on vient de lui donner.

M. BELTON.

Aux yeux d'un jeune fou, d'un jeune libertin, ces fautes ſemblent légères; entraîné par ſes deſirs, il riſque tout pour les ſatisfaire... Mais ne tremblez-vous pas des ſuites, Charles?

CHARLES.

Vous m'étonnez, Monſieur; je vous ai déplu, je le vois. Mais j'ignore la raiſon...

M. BELTON.

Répondez-moi, Monſieur; où eſt Henriette Clifford?

CHARLES.

Henriette Clifford! Quoi, Monſieur? Expliquez-vous, je vous en prie.

M. BELTON.

N'avez-vous pas abuſé de ſa tendreſſe pour la ſéduire, pour l'enlever à ſes parens?

CHARLES.

La ſéduire, elle? mon aimable Henriette! abuſer de ſa tendreſſe, lui faire la plus légère offenſe, moi! Ah! j'aimerois mieux mourir.

M. BELTON.

Ah ! Charles, je vous croyois des mœurs, un cœur honnête... Ceſſez de diſſimuler. A l'inſtant une lettre de ſon père m'apprend qu'Henriette...

CHARLES, *très-vivement.*

Une lettre de ſon père ! comment... pourquoi... Ah ! Monſieur, montrez-la moi... Des nouvelles de mon Henriette, Major !.. La lettre, Monſieur ; pour l'amour du ciel, la lettre.

M. BELTON.

Si cette chaleur tend à prouver votre innocence...

CHARLES.

Pardon, Monſieur... Je prouverai tout. Il me ſera facile... Mais la lettre... montrez-la moi, de grace, donnez-la moi.

M. BELTON.

Vous *la montrer*, vous *la donner* ? A peine ai-je pu la voir moi-même. Elle eſt entre les mains de miſtriſs Belton.

CHARLES, *courant comme un fou.*

Dans les mains de miſtriſs Belton?... Je vous rejoins à l'inſtant. (*il ſort.*)

SCENE IV.

M. BELTON, le MAJOR.

Le MAJOR.

AQUI diable en a-t-il ? Quel ſujet l'enflâme à ce point ? Sur mon honneur, tous les habitans de cette maiſon ſont compoſés de matières combuſtibles. Apprenez-moi....

M. BELTON.

Vous ſaurez tout, mon frère. J'aime ſon émotion, ſon ardeur ; elles me font eſpérer qu'il n'eſt point coupable. Sa vivacité va peut-être convaincre ma femme de l'extravagance de ſes ſoupçons. Plût au ciel qu'il fût un moyen de l'en guérir, de l'en guérir à jamais.

Le MAJOR.

Mais, apprenez-moi donc, mon *galant* frère, quel crime vous avez commis ce matin ? Auriez-vous oſé regarder une des femmes de Madame ? Le malin eſprit auroit-il fait paſſer ſous vos fenêtres une jeune beauté, au moment où vous preniez l'air ?

M. BELTON.

Comment pouvez-vous badiner de mes

peines, Major ? Ne vous l'ai-je pas dit, une lettre a cauſé....

Le MAJOR.

Une lettre ! oh, oh ! Une lettre ſuſpecte, apparemment ? L'empreinte du cachet, offroit ſans doute aux regards un lacs d'amour, ou deux cœurs traverſés d'une flèche, avec cette ingénieuſe & toujours nouvelle deviſe, *une ſeule nous bleſſe.* Hem...

M. BELTON.

Plaiſanterie déplacée, mon frère ; vous connoiſſez ma façon de vivre. La lettre étoit pour Charles. Mais le perſuader à miſtriſs Belton... Ah ! ſon importune jalouſie ſera mon éternel tourment !

Le MAJOR.

Bon, bon, ces petits démêlés domeſtiques ſont les délices des époux. La jalouſie eſt une preuve certaine d'un violent amour, &...

M. BELTON.

Ah ! ce maudit amour ! lui ſeul nous rend tous deux ſi malheureux. La folle paſſion de ma femme me tient renfermé chez moi comme un priſonnier d'état, m'ôte la liberté de voir mes amis, m'interdit l'uſage du papier, des plumes, des crayons même ! & ma tendreſſe

m'a rendu ſi ſot, que je ne me trouve pas la force de la contredire.

Le Major.

Vous a *rendu ſi ſot*... Ma foi, vous dites bien, mon frère; miſtriſs Belton eſt jolie, elle a du mérite; elle auroit été une bonne, une excellente femme, ſi vous aviez ſu la gouverner.

M. Belton.

La gouverner? eh, comment?

Le Major.

Je le vois, vous avez grand beſoin de mes leçons. Parbleu, je la gouvernerois moi, je vous en réponds.

M. Belton.

Oh, ſans doute! vous êtes un habile homme, en vérité! Eſpérer gouverner une femme, vous? Eh, ſur quoi fondez-vous cette prétention? Libertin, peu délicat, ſans goût dans vos amuſemens, ſans choix dans vos plaiſirs; bornant votre galanterie à payer les faveurs d'une hôteſſe, à ſéduire de jeunes & ignorantes villageoiſes, à tromper d'innocentes griſettes; vous *gouverneriez une femme*, vous? Eſt-ce en garniſon, ou bien au milieu des camps, que vous avez appris à connoître ce ſexe, à diriger ſes

ſentimens, à l'emporter ſur ſes caprices, à maîtriſer ſes paſſions?

Le MAJOR.

Pourquoi non? Les femmes ſe reſſemblent toutes. Filles, mariées, nobles, roturières, depuis la ducheſſe juſqu'à la plus groſſière payſanne, je les ai toujours trouvées les mêmes.

M. BELTON.

Raiſonnement faux, ridicule! vous blâmez ma conduite, ſans en comprendre les motifs. Comment jugeriez-vous des ſenſations d'un mari, vous qui ne futes jamais ſuſceptible de celles dont une ame tendre eſt affectée? Chez vous, l'amour eſt ſeulement un deſir groſſier. Le point-d'honneur, le courage, la témérité, voilà les objets de votre étude & de votre vanité. Mort à tout autre ſentiment, ſans connoiſſance du monde, de ſes mœurs, de ſes uſages, votre façon d'enviſager les femmes ſe réduit à les regarder comme une proie, à courir ſur leurs traces, à les prendre, ſi vous pouvez, à les quitter quand la chaſſe eſt finie, voilà le cercle de vos idées, & je les crois auſſi communes aux militaires, que l'uniforme de leurs régimens.

Le MAJOR.

Le prenez-vous ſur ce ton-là? Eh bien, le

diable vous emporte, mon frère. A l'avenir, n'eſpérez aucun quartier de ma part. Je le répète, je connois le ſexe mieux que vous ; il aime à dominer, mais jamais joli tyran ne prendra d'empire ſur moi ; non, morbleu ! ni femme, ni maîtreſſe, n'aura l'honneur de me ſubjuguer, de me maîtriſer.

M. BELTON.

Vous n'en ſauriez répondre.

Le MAJOR.

Parbleu, ſi. Je ſuis sûr de moi.... Si j'étois à votre place.... Fi, mon frère, fi, votre conduite eſt pitoyable.

M. BELTON.

Vous n'êtes pas en état de la juger, vous dis-je. Le mariage entraîne ſouvent... Miſtriſs Belton eſt extrême, je le ſais ; mais voir ſans ceſſe une malheureuſe femme s'agiter, ſe tourmenter à cet excès.... Une femme aimée, chérie ! cela n'eſt pas ſupportable.... Vous riez, mon frère ; vous ne concevez pas ma peine ; vous ne pouvez penſer comme un tendre mari.

Le MAJOR.

Non ; mais ſi tous les tendres maris penſoient comme moi.... Vous êtes dans l'erreur

à mon ſujet, je puis vous juger, je puis vous guider ; je vous connois, je connois miſtriſs Belton ; elle eſt impétueuſe, prend feu, s'enflâme, la poudre s'allume, le canon part & vous tombez. Pourtant vous ne manquez pas de chaleur dans l'occaſion, mais votre ardeur s'éteint ; la *compaſſion*, l'*amour conjugal* vous refroidiſſent, vous perdez vos forces à l'inſtant où vous devriez preſſer l'attaque & profiter de vos avantages. Foibleſſe, folie. Allez à elle avec courage, tenez ferme, & la victoire eſt à vous.

M. BELTON.

Eh mon dieu, mon frère, ſi vous voyiez ſa douleur, ſes larmes, ſes évanouiſſemens ; voilà ce qui déchire le cœur d'un homme ſenſible. Son emportement, ſa violence, ne me font pas, à beaucoup près, la même impreſſion.

Le MAJOR.

Et c'eſt pour cela qu'elle pleure & s'évanouit ſi ſouvent. Eh ! ſoyez homme, mon frère, ſachez réſiſter. Eſt-elle furieuſe, montrez-vous enragé ; ſi elle pleure, criez ; ſi elle gronde, tempêtez. Veut-elle vous tromper, oppoſez l'art à la ruſe ; tournez ſes propres armes contre elle, vous la réduirez enfin.

M. Belton.

Mais qúe pourrois-je faire ?

Le Major.

Pendant un mois ſeulement, faites tout ce qu'il vous plaira, ſans vous embarraſſer d'elle, ſans vous en inquiéter ; je vous réponds de ſa docilité pour le reſte de votre vie.

M. Belton.

Cela ſe dit aiſément ; mais vous ne conſidérez pas les difficultés.

Le Major.

Vous les ſurmonterez toutes. Uſez hardiment de vos droits ; oſez donner des ordres à vos valets, faites-les exécuter; liſez vos lettres, ne les communiquez point. Liez des parties ſans conſulter Madame, ne les rompez jamais à ſa prière ; voyez vos amis, ſortez quand vous le voudrez, rentrez quand il vous plaira. Ne rendez aucun compte de vos démarches ; banniſſez la *complaiſance*, la *compaſſion*, l'*amour*, & toutes ces ſottiſes qui vous gênent, & vous ſerez tranquille & heureux.

M. Belton.

En vérité, Major, vous avez raiſon, je crois... Plus j'y penſe... Oui, vous avez raiſon. Je veux ſuivre vos conſeils... Aſſurément,

ment, je le veux... Mais mon ame eſt bleſſée du chagrin que je vais lui donner : en me voyant prendre ce parti, elle va tomber en foibleſſe ; ſes triſtes vapeurs vont la ſaiſir.

Le MAJOR.

Des vapeurs ? Ah ! je la guérirai des vapeurs ! perſonne ne s'y entend mieux que moi. Les ſymptômes de celles de ma ſœur ne ſont pas effrayans. Que vous êtes enfant ! Dites-moi, s'eſt-elle jamais évanouie pendant votre abſence ? l'a-t-on trouvée ſans connoiſſance dans ſon cabinet ? Plus vous ferez d'attention à ſes vapeurs, plus elle en aura ; n'y prenez pas garde, elles diſparoîtront.

M. BELTON.

Cela eſt vrai, très-vrai. Sur mon honneur, Major, vous avez raiſon. Je ſuivrai vos avis. Où dînez-vous aujourd'hui ? Pour commencer, je vais demander mon caroſſe & vous accompagner.

Le MAJOR.

Bravo ! ne vous démentez point, tout ira bien.

M. BELTON.

Vous allez voir. (*il appelle*) William ?

WILLIAM, *en entrant.*

Que veut Monſieur ?

M. Belton.

Allez faire mettre mes chevaux, je dîne dehors.

William.

Vos chevaux, Monsieur?

M. Belton, *d'un ton ferme.*

Oui, mes chevaux, Monsieur?

William.

Tout-à-l'heure, Monsieur. (*il va & revient*) Ce sont ses chevaux que Monsieur demande? Et Madame sait apparemment...

M. Belton, *d'un ton absolu.*

Point de raisonnemens. Faites ce que j'ordonne.

William.

J'entends bien. Monsieur ordonne; cependant si Madame...

M. Belton.

Allez vîte.

William.

J'y vais, Monsieur; j'y vais à l'instant. (*il sort*)

M. Belton.

Eh bien, où dînerons-nous?

Le Major.

A Saint-Alban, ailleurs, où vous voudrez. Vous commencez à merveille, soutenez cela.

M. BELTON.

Je le ſoutiendrai ; je veux faire ma volonté, j'y ſuis déterminé.

Le MAJOR.

Courage, plus de foibleſſe.

M. BELTON.

Ne craignez rien, mon cœur eſt d'acier, de diamant.

Le MAJOR.

Fort bien.

M. BELTON.

Je ſuis invulnérable.

Le MAJOR.

Bravo, braviſſimo ! Conſerverez-vous cette fermeté ?

M. BELTON.

Je la conſerverai, je vous le promets.

Le MAJOR.

Je n'en crois rien, vous ne ſauriez.

M. BELTON.

Parbleu, vous verrez. Je ſuis las de jouer le perſonnage d'un ſot. Attendez-moi ; je vais me gliſſer dans mon cabinet, prendre tout doucement mon épée & mon chapeau...

Le MAJOR.

Tout doucement ? quelle honte ! Prenez-les

hardiment, demandez-les bien haut, ſortez courageuſement, à la vue de Madame & de tous vos gens.

M. BELTON.

Oh ! non, non. En cela vous avez tort, mon frère. Laiſſons exhaler ſa colère pendant mon abſence. Après un mépris ſi marqué pour ſon autorité, j'éxercerai la mienne à mon retour bien plus facilement.

Le MAJOR.

Soit. Faites à votre fantaiſie.

M. BELTON.

Oui, laiſſez-moi ménager cette affaire.

Le MAJOR.

Peſte, vous la ménagerez bien ! vous êtes un ſi habile homme ! (*Belton ſort.*)

Le MAJOR, *ſeul.*

Il eſt dangereux, dit-on, de ſe mêler des querelles de deux époux ; je ne ſuis pas déjà trop bien avec miſtriſs Belton, avant huit jours je m'attends à me voir fermer ſa porte.

SCENE V.

Charles BELTON, le major BELTON.

LE MAJOR.

EH bien, Charles, quelle nouvelle?

CHARLES.

Je ſuis abymé, confondu, déſeſpéré! Elle eſt diſparue, mon oncle; Henriette, ma chère Henriette eſt perdue, perdue pour jamais.

LE MAJOR.

Quoi! diſparue avec un amant? Je n'en ſuis pas ſurpris: vous ne voulez pas me croire, vous autres; je vous dis qu'elles ſe reſſemblent toutes.

CHARLES.

Ah! ne le penſez pas. Elle a fui pour éviter d'épouſer cet odieux ſir Henry.

LE MAJOR.

En ce cas, c'eſt une courageuſe fille... Ma foi, Charles, je te félicite; elle eſt à toi. Refuſer un riche imbécille pour mari, c'eſt réſiſter à une furieuſe tentation!

CHARLES.

Ce ſir Henry eſt un homme groſſier, ridicule, indigne d'Henriette ; elle n'y peut jamais penſer.

Le MAJOR.

Penſe-t-on à perſonne quand on vous connoît ? Rejetter un baronnet, avec cinq mille livres ſterlings de rente, pour le charmant monſieur Belton ! A la vérité, le ruſtre qui les poſsède, n'auroit pas une idée dans la tête ſans la chaſſe, les chiens, les chevaux, les courſes & les paris ; mais la fortune tient lieu d'eſprit, de talens & même de vertu. Comment avez vous appris la fuite d'Henriette ?

CHARLES.

Par une lettre que ſon père m'écrit dans ſa fureur ; il m'accuſe d'avoir enlevé ſa fille. Ne ſuis-je pas bien malheureux, mon oncle ? Si, par une extravagante conduite, je n'avois pas offenſé mon Henriette, elle ſeroit venue ſe jeter entre mes bras.

Le MAJOR.

Aſyle fort agréable pour une jeune perſonne, & très-décent ſur-tout.

CHARLES.

Comment ai-je pu m'oublier à ce point !... Jamais Henriette ne me pardonnera, n'eſt-ce

pas, Major? Vous futes témoin de ma folie, de ſa colère, de ſes reproches; combien de regrets de m'avoir donné ſon cœur! elle rougiſſoit de ſon choix... J'ai perdu ſa tendreſſe, ſon eſtime.... Ah! cette idée me tue.... Croyez-vous mon oncle, croyez-vous qu'Henriette me mépriſe?

LE MAJOR.

Ma foi, mon ami, je n'en ſais rien; mais tu fus bien imprudent, bien ridicule, bien inſupportable. En vain je m'efforçai de t'arrêter par mes ſignes, de t'impoſer ſilence; tu voulus te perdre auprès de ſon père: amoureux comme un ſatyre, ivre comme un lord, la tête échauffée, le cœur ouvert, tu découvris au vieux Clifford tes ſentimens, ceux de ſa fille; tu fis ſerment de chaſſer ton rival de la province, de l'inſulter, de le battre, de l'exterminer! En vain je te tirai par la manche, en vain je t'écraſai le pied; rien ne put retenir ton impétuoſité.

CHARLES, *rêvant.*

Seule, ſans ſecours, ſans défenſe, dans quel embarras, dans quel péril elle peut ſe trouver! où la chercher? comment eſpérer de la joindre!

LE MAJOR.

A-t-elle à Londres des parens, ou des amis?

CHARLES.

Des parens... Attendez.... Oui, une de ſes parentes... Ah ! quel bonheur ſi elle eſt à Londres ! c'eſt aſſurément chez lady Freelove, ſa couſine... J'y vole à l'inſtant.

Le MAJOR.

Et la connoiſſez-vous, cette couſine d'Henriette ?

CHARLES.

Fort peu : mais dans une occaſion ſi preſſante, je puis négliger les formalités.

Le MAJOR.

Un moment. Je connois Mylady, moi.

CHARLES.

Vous la connoiſſez ? rien de plus heureux. Daignez m'accompagner, vous me préſenterez ; hâtons-nous, qui vous arrête ? Venez, venez donc.

Le MAJOR.

Patience, écoutez.

CHARLES.

Mais, Monſieur, nous perdons du tems, & mon Henriette...

Le MAJOR.

Oh ! votre Henriette... Je ne ſuis pas amou-

reux, moi; j'ai le ſens commun; je connois cette lady Freelove, & ſi votre maîtreſſe eſt chez elle, c'eſt tant-pis. Elle ſeroit mieux ailleurs.

CHARLES.

Comment, que voulez-vous dire?

Le MAJOR.

Mylady eſt une femme du grand monde, elle voit la *bonne compagnie*; mais je ne lui confierois ni ma maîtreſſe, ni ma femme.

CHARLES.

Quoi, Monſieur, vous penſez...

Le MAJOR.

Eh! oui, Monſieur, je penſe... Ecoutez, Charles, vous êtes jeune, ſans expérience, vous ne connoiſſez pas le monde; croyez-moi, mon ami, peu de femmes s'égarent par un penchant véritable pour notre ſexe; mais beaucoup ſe perdent par les ſoins officieux d'une autre femme; & lady Freelove eſt en état de bien former une novice, je vous en avertis. D'ailleurs elle a des deſſeins ſur ſa nièce; ne vous rappelez-vous pas les propoſitions qu'elle fit à Clifford, de la part de mylord James?

CHARLES.

Elles furent rejetées avec beaucoup de mé-

pris; le bon campagnard ne hait rien autant qu'un lord, il s'en expliqua en termes fort clairs.

LE MAJOR.

Soit. Mais cette antipathie pour les titres, ne ſe tranſmet pas avec le ſang; peut-être ſa fille n'a-t-elle pas la même averſion. A tout haſard, ſi elle eſt au pouvoir de lady Freelove, veillez-la de près, cette femme eſt auſſi malicieuſe & plus adroite qu'un ſinge; prenez-y garde, je vous le dis en ami, Charles, prenez-y garde.

CHARLES.

Parbleu, Monſieur, le moyen de m'épargner de l'inquiétude eſt tout ſimple. Je vais chez lady Freelove; ſi je trouve mon Henriette, je m'en ſaiſis, je l'arrache au danger, je l'enlève de cette odieuſe maiſon, duſſé-je y mettre le feu....

LE MAJOR.

Doucement, jeune homme, doucement. Vous êtes trop vif. Attendez, écoutez, conſultons entre nous...

SCENE VI.

M. BELTON, le MAJOR, CHARLES.

M. BELTON.

ALLONS, la voiture eſt prête, partons. Charles vient-il avec nous?

CHARLES.

Aller avec vous? Eh! mon dieu, qu'y ferois-je? je ſuis ſi troublé, tant de craintes m'agitent à la fois... Mon impatience, la confuſion de mes idées... Que réſoudre, que faire, à quel parti m'arrêter?

(*Il ſe jette ſur un ſiége.*)

SCENE VII.

Miſtriſs BELTON, les mêmes.

Miſtriſs BELTON, *parlant ſans ſe montrer.*

DEMANDER ſon caroſſe! Dîner dehors! cela me paroît nouveau. Où eſt votre maître?

M. BELTON.

Ah! voilà le diable, mon frère; entendez-vous ma femme?

Miſtriſs BELTON.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, monſieur Belton? Vous ne dînez pas chez vous aujourd'hui, m'a-t-on dit?

M. BELTON, *d'un ton aſſez aſſuré.*

Ne vous inquiétez pas, ma chère; j'ai une petite affaire à régler avec le major, & nous dînerons enſemble à Saint-Alban.

Miſtriſs BELTON.

Ne pouvez-vous régler vos affaires ici? Mais ce ſont des affaires de galanterie, ſans doute, & ma préſence vous gêneroit. (*au Major*) Je reconnois votre ouvrage, Monſieur.

Le MAJOR.

Eh! mon dieu, ma ſœur, que vous importe s'il dîne chez lui ou dehors?

Miſtriſs BELTON.

Cela m'importe beaucoup, Monſieur, & je ne prétends pas...

Le MAJOR.

Croyez-moi, ma ſœur, laiſſez-le aller, vous le trouverez de meilleure compagnie à ſon retour. Etre toujours enſemble, rien de plus fatiguant, de plus ennuyeux? on prend de l'humeur, on ſe boude, on ſe querelle... Si vous conſentiez à vous ſéparer de tems en tems, vous vous reverriez avec bien plus de plaiſir.

Miſtriſs BELTON.

Mêlez-vous de vos affaires, Monſieur; je n'ai pas beſoin de vos conſeils. Permettez-moi de vous le dire, il vous convient très-peu de vouloir me priver...

M. BELTON.

Ne vous fâchez pas contre le Major, ma chère; ce n'eſt pas ſa faute ſi je deſire de prendre l'air. Je reviendrai de bonne heure, je vous le promets.

Miſtriſs BELTON.

Vous *reviendrez de bonne heure?* Eh! pourquoi ſortir? où eſt la néceſſité de ſortir? Mais, je devine... Ordinairement quand vous avez deſſein de me tromper, vous choiſiſſez mieux vos prétextes.... Oſer me dire que vous allez à Saint-Alban! c'eſt agir ouvertement, ne garder aucunes meſures.

M. BELTON.

Vous êtes étonnante! Je vous jure que je vais....

Miſtriſs BELTON.

Chercher la dame de la lettre.

M. BELTON.

Eh bien! je ne ſortirai pas; ſerez-vous convaincue, ſatisfaite? Je ne vous quitterai pas, ma chère.

Le MAJOR, *bas à Belton.*

Vous ne ſortirez pas? quelle honte! Allons, montrez-vous un homme; ne cedez pas à ſon caprice.

M. BELTON, *bas au Major.*

Elle a été ſi tourmentée ce matin par ſa jalouſie.... En vérité, je dois avoir cette petite complaiſance pour elle.

Le MAJOR, *toujours bas.*

Fi, mon frère, fi; ſortez tout-à-l'heure, ou vous êtes aſſujetti pour jamais.

M. BELTON, *au Major.*

Vous voyez bien que cela n'eſt pas poſſible. (*à ſa femme*) Je dînerai avec vous, mon amour.

Miſtriſs BELTON.

J'allois vous en prier, mon cher; aller à Saint-Alban, quelle folie!

M. BELTON.

Une autre fois, Major, comptez ſur moi.

Le MAJOR, *bas à ſon frère.*

Un cœur d'*acier*, de *diamant*, un *cœur invulnérable.*

Miſtriſs BELTON, *s'en allant.*

Venez-vous, monſieur Belton?

M. BELTON.

Me voilà, je vous ſuis, ma chère. Adieu, Major.

SCENE VIII.

Le MAJOR, CHARLES.

Le MAJOR, *riant.*

LA belle réſolution ! voilà ce qui s'appelle un mari philoſophe : grand exemple pour vous, Charles ! Mais que diable faites-vous là, vous dormez, je crois ? Riez donc un peu de la ſoumiſſion de votre oncle.

CHARLES.

Ah ! Monſieur, je n'ai pas à préſent la moindre diſpoſition à rire.

Le MAJOR.

Moi, mon ami, je ris de tout mon cœur ; Belton & vous, égayez beaucoup mes réflexions. Si tu veux dîner avec moi, viens à quatre heures à Saint-Alban, j'y ſerai ; nous boirons à la ſanté d'Henriette, & nous penſerons à tes affaires.

CHARLES.

Je ne vous promets pas de m'y rendre, mon oncle ; je vais courir au haſard, aller par toute la ville chercher mon Henriette... Mon cœur me dit... Oui, je ſuivrai ſes mou-

vemens, j'irai d'abord chez lady Freelove; ſi je n'y trouve pas miſs Clifford, le ciel ſait où je dirigerai ma courſe.

LE MAJOR.

Ecoutez, Charles, ſi vous la trouvez, vous en ſerez peut-être embarraſſé, amenez-la chez moi; j'ai un appartement écarté, joli.

CHARLES.

Eh! je vous en prie, Monſieur, ne badinez pas.

LE MAJOR.

Eh bien, très-ſérieuſement, mon ami, ma maiſon eſt à votre ſervice.

CHARLES.

Je vous rends grace, je pars.

LE MAJOR.

Oui, conduis-la chez moi. Demain au point du jour, vous, votre maîtreſſe, ſa femme-de-chambre & l'aumônier du régiment, vous prendrez la poſte & la route d'Ecoſſe. A votre retour, vous demanderez compte à monſieur Clifford de la fortune de ſa fille devenue votre femme. Rien n'eſt plus facile, plus commode, plus honnête; voilà comme on fait l'amour à préſent, & comment on s'allie aux meilleures familles du royaume.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

Le Théâtre repréſente une chambre, dans une hôtellerie.

SCENE PREMIERE.

Sir HENRY, TOM.

Sir HENRY.

TROIS cens guinées pour la jument, & ſix guinées à celui qui la fait avoir, n'eſt-il pas vrai, Tom?

TOM.

Oui, Monſeigneur. (*)

Sir HENRY.

Etes-vous sûr qu'il n'y ait aucun mêlange, aucune tache dans ſon ſang?

TOM.

C'eſt bien la meilleure bête, Monſeigneur!

(*) L'anglois dit *Votre honneur*, c'eſt plus que *Monſieur*, c'eſt moins que *Monſeigneur*.

elle ne touche pas la terre, elle vole... Comme je dis à Monſeigneur, voici ſa généalogie.

Sir HENRY.

Eſt-elle bien atteſtée?

TOM.

Atteſtée, ſignée par mylord Spur, par mylord Startals, & par le maquignon le plus riche du royaume.

Sir HENRY, *lit.*

Voyons. « Jenny, ſurnommée la Légère, fut » engendrée de la ſuperbe Grand-galop, par » le cheval bai-brun de ſir Aaron Driver, » appelé Noire-crinière; lequel Noire-crinière » eut pour mère Blanche-étoile, engendrée de » la jument barbe de mylord Edge, par ſon » frère Tom Jones; ſa grand'mère fut la du- » cheſſe Irlandoiſe, ſœur de la fameuſe Pro- » ſerpine; ſon grand-père, le célèbre Trajan, » du chevalier Sportly; ſa biſayeule, Peggy » Newmarket; ſa triſayeule, Block-Moll; ſon » ayeul, le renommé Régulus de ſir Ralph » Whips; & ſon triſayeul, le vigoureux prince » Anamaboo.

» *Signé* SPUR, STARTALS, *&c.*

TOM.

Et plus bas la marque du maquignon. Vous

le voyez, Monſeigneur, ſes ancêtres étoient des chevaux ſans prix. Un poulain de cette jument & de votre cupidon, vaincra le monde entier.

Sir HENRY.

Eh bien, nous y penſerons. Mais, morbleu, Tom, j'ai peur d'avoir fourbu mon pauvre petit hongre, avec cette maudite chaſſe, auſſi inutile que fatiguante.

TOM.

Il eſt diablement eſſouflé, Monſeigneur; au bout de tout cela, je crains bien que madame Henriette ne nous ait donné le change; sûrement elle aura pris un chemin de traverſe, au lieu de venir tout droit à Londres.

Sir HENRY.

Non, non, nous ſommes ſur ſa trace, nous avons chaſſé le nez au vent: mais écoutez, Tom, viſitez toutes les écuries de la ville, tâchez de me trouver un petit cheval de route, pour moi, & un cheval de ſuite, fort, puiſſant, capable de porter un valet & mon portemanteau.

TOM.

Les chevaux de ſir Roger ſont à vendre; j'irai les voir. Il faut à Monſeigneur un cheval un peu plus fort que Snip?

Sir HENRY.

Y penſez-vous ? Snip porteroit deux fois mon poids... Pauvre Snip ! s'il peut ſe tirer d'affaire, je ne le donnerois pas pour cent guinées. Allez à l'écurie, faites-lui prendre du vin, examinez ſes pieds, ſes jambes, ſes yeux... Mais, où eſt donc monſieur Clifford ?

TOM.

Je l'ai laiſſé déjeûnant avec un bon pâté, & s'informant de madame Henriette aux gens de la maiſon. Je vais lui dire que vous le demandez.

Sir HENRY.

Allez. Mais écoutez, Tom, je vous recommande mon cher Snip, ayez-en bien ſoin.

TOM.

Pardi, Monſeigneur, je lui ferai comme à vous-même.

Sir HENRY.

Allez vîte. Je deſcendrai tout-à-l'heure à l'écurie.

SCENE II.

Sir HENRY, *seul.*

VOYONS encore cette généalogie... (*il lit*) *Engendrée de la superbe Grand-galop, par Noire-crinière; lequel eut pour mère Blanche-étoile...* Morbleu ! faut-il que ce maudit accident soit arrivé dans la semaine de Newmarket : je perdrai sûrement ma gageure avec mylord Choakjade. Je l'aurois gagnée en courant moi-même; n'avoir pas seulement l'espoir de me dédommager, en pariant contre moi... Je suis un malheureux chien ! j'ai fourbu mon cheval, je perdrai cent guinées, & je ne retrouverai point ma maîtresse... Cette miss Henriette est bien le plus rétif, le plus ombrageux petit animal... Mais si je puis une fois lui saisir la bride, sur ma parole, je la lui tiendrai haute ; elle aura beau se câbrer, détacher des ruades, je serai ferme sur les étriers... Sa fortune, jointe à la mienne, va me mettre en état d'avoir le plus beau harras & le plus noble chenil de toute la province... Mais voici sa vieille rosse de père, plus essoufflé, plus poussif....

SCENE III.

M. CLIFFORD, ſir HENRY.

M. CLIFFORD.

EH bien, ſir Henry, avez-vous appris de ſes nouvelles?

Sir HENRY.

Oui, Tom s'engage à vous la faire avoir pour trois cens guinées.

M. CLIFFORD.

Pour trois cens guinées ! que voulez-vous dire ? Où eſt-elle ? quel chemin a-t-elle pris ?

Sir HENRY.

Elle a d'abord été à Epſom ; d'Epſom, à Lincoln ; de Lincoln, à Nottingham, & de Nottingham, à Yorck, où elle eſt actuellement.

M. CLIFFORD.

Impoſſible ! A-t-elle eu le tems de faire la moitié de cette route ? de qui diable me parlez-vous ?

Sir HENRY.

Parbleu, de la jument que vous vouliez acheter l'autre jour.

M. CLIFFORD.

L'enfer vous confonde, vous & la jument! j'ai bien autre choſe en tête.

Sir HENRY.

Vous en raffoliez, vous la ſouhaitiez paſſionnément, & ma foi, vous aviez raiſon; c'eſt la plus belle bête! ſa figure eſt ſans défaut, ſon ſang pur, ſans la moindre tache....

M. CLIFFORD.

Malédiction ſur ſon ſang, ſur le vôtre!.... Henriette, ma provoquante Henriette!... Où eſt-elle? où peut-elle être?... Quoi! vous n'en avez rien appris, rien du tout?

Sir HENRY.

Ma foi, non. La ruſée petite bête nous a finement dévoyés. Je viens d'ordonner à Tom de s'en informer là-bas aux valets d'écurie.

M. CLIFFORD.

S'informer de ma fille à des valets d'écurie! Etes-vous enragé, poſſédé? ne pouvez-vous la chercher vous-même? parcourir la ville, les fauxbourgs, les campagnes? Ce jeune audacieux, cet impertinent Belton ſait bien où elle eſt, je vous en réponds.... Eſt-il un ſort plus maudit que le mien! avoir une fille, l'aimer à la folie... Je me ſuis tourmenté, j'ai travaillé,

ſongé, rêvé, pour aſſurer le bonheur de la mienne ; je m'en ſuis occupé toute ma vie, & l'ingrate coquine aime mieux aller au diable, à ſa fantaiſie, que d'être heureuſe en ſuivant ma volonté !... Mais elle t'aura, je l'ai mis dans ma tête, elle t'aura en dépit d'elle ; je ferai ſa félicité, oui, je la ferai, quand je devrois briſer ſon cœur.... Méchante petite bohémienne ! me quitter, s'enfuir, abandonner, affliger ſon pauvre père ! un père dont elle eſt adorée !... Je ne veux jamais la revoir, je ne veux jamais en entendre parler.... Sir Henry, comment ferons-nous pour avoir de ſes nouvelles, pour la retrouver.... Morbleu, répondez donc, ne pouvez-vous me parler, me conſoler, me dire... Enfer & furies ! quelle ſtupide indifférence ! Ne vous ſouciez-vous plus de ma fille ?

Sir HENRY.

Le diable vous emporte, monſieur Clifford ; vous me feriez enrager avec vos diſcours. N'avez-vous pas bonne grace de m'accuſer d'indifférence ? Cette damnée chaſſe que nous venons de ſuivre, me coûtera cent guinées ; pour ſauver la vie à ma famille entière, je ne me ſerois pas éloigné de Newmarket cette ſemaine, & vous venez me reprocher.... Tenez, je parie ſix contre un, que votre Henriette....

M. CLIFFORD.

Et moi, je parie que non. N'oſez pas attaquer mon Henriette, elle vaut cent fois mieux que vous ; vous ne la méritez pas, vous n'approchez pas d'elle.... La plus aimable, la plus douce, la plus belle, la plus charmante fille!... La petite maſque me fera mourir, elle briſera mon cœur ; coquine, me quitter ! O ! dieu, dieu !... Je t'en prie, ſir Henry, mon cher, mon honnête ami ; cherche, courre, ne te laſſe point, découvre où elle s'eſt envolée.

Sir HENRY, *à part.*

Oui, je tuerai tous mes chevaux, attendez-vous-y ? (*haut*) Si vous mettiez un avertiſſement dans les papiers publics ; il faudra déſigner ſa couleur, ſes marques, ſon âge, ſa hauteur ; j'ai retrouvé la plus jolie jument du monde, par ce moyen.

M. CLIFFORD.

Damnation ! déſigner ma fille, la mettre dans les papiers, promettre une récompenſe à qui la ramenera, la traiter comme un chien égaré, ou dérobé !... Il a retrouvé ſa jument, dit-il ? Cet homme a le diable dans la tête, il ne penſe qu'à des courſes, à des chevaux, à des levriers... Mort & enfer ! je voudrois que vous fuſſiez au fond de la nouvelle-Angleterre.

Sir HENRY.

Et moi, je voudrois que votre fille fût en fourrière ; on ſauroit où la prendre au moins, & cela nous épargneroit bien de l'inquiétude & bien de la peine.

M. CLIFFORD.

Où porter mes pas ? de quel côté tourner ? à qui m'adreſſer ? Aller chez ce jeune infâme ? peine inutile ; ſon intérêt l'engage à me la cacher ; me la découvrira-t-il ? . . . Si elle ne me donne pas de ſes nouvelles aujourd'hui, je l'abandonne pour jamais . . . Un accident fâcheux peut lui être arrivé ; elle eſt ſans ſecours, ſans protection . . . O ! méchante, méchante Henriette ! Mais je m'afflige comme un ſot, comme un imbécille ; pendant que l'impudente eſt avec ſon cher étourdi . . . Elle me fera perdre l'eſprit ; je voudrois être mort, je voudrois qu'elle fût morte . . . Je veux brûler la cervelle à ce ſcélérat Belton, à ma fille, à moi-même.

SCENE IV.

Sir HENRY, M. CLIFFORD, TOM.

Sir HENRY.

EH vîte, Tom, des nouvelles du pauvre Snip; comment ſe porte-t-il?

TOM.

Un peu mieux, Monſeigneur; depuis qu'il a pris du vin, il reſpire aſſez facilement; mais, Lady, votre chienne d'arrêt, a les pattes terriblement écorchées.

Sir CLIFFORD.

Mille diables enlevent Snip & Lady; coquin, as-tu des nouvelles d'Henriette?

TOM.

A propos, je viens tout exprès conter à mon maître, & à vous, Monſieur, que John, le garçon d'écurie, dit comme ça, qu'une dame, juſte & à point tout comme madame Henriette, étoit arrivée ici, l'autre jour, dans une chaiſe; & puis qu'une autre belle dame eſt venue la chercher dans un caroſſe tout doré.

M. CLIFFORD.

Et cette belle dame, étoit-elle ſeule dans ſa chaiſe?

TOM.

John dit comme ça, qu'il y avoit une femme-de-chambre avec elle.

M. CLIFFORD.

Et dans quel quartier les a-t-on menées?

TOM.

Sur votre reſpect, Monſieur, John dit, comme ça, que le cocher eut ordre d'aller à la place de Groveſnor.

Sir HENRY, *ſautant.*

La bête eſt à nous, courons beau-père, faiſons-la débûcher.

M. CLIFFORD.

Je l'avois dit, elle eſt avec ſon jeune impudent. Ce Belton aura, ſans doute, engagé ſa tante à la venir prendre ici; elle eſt chez miſtriſs Belton, ou chez lady Freelove; l'une & l'autre demeurent à la place de Groveſnor. Sir Henry, courez, allez parler à lady Freelove; je vais rendre viſite à l'autre begueule... Nous la retrouverons, nous la retrouverons. Oh! je lui apprendrai à voyager ſans ma permiſſion...

Elle t'épouſera ce ſoir ; oui, ce ſoir, ou. . .
Viens, mon ami ; viens, hâtons-nous.

Sir HENRY.

Taïaut, taïaut, taïaut ; appuyons, ſonnons fort ; taïaut, taïaut ! (*ils ſortent.*)

SCENE V.

Le Théâtre change, & repréſente l'appartement de miſtriſs Belton.

Miſtriſs BELTON, *ſeule, ſe promenant d'un air agité.*

PLUS j'y penſe, plus je ſuis convaincue que cette lettre étoit pour lui. Je vois clair. Ils ſe ſont tous ligués contre moi. Mon mari m'eſt infidèle, ſon frère l'encourage à m'offenſer ; Charles avoue la lettre, il ſe prête à leurs complots... Me croyent-ils inſenſée, ſtupide ? Oh ! je leur apprendrai... Monſieur Belton va venir me trouver, ſon caractère eſt franc, ſon cœur s'ouvre aiſément ; s'il croit mes ſoupçons diſſipés, ma colère évanouie, il ſe trahira lui-même par ſes diſcours. Il faut paroître gaie, ranquille ; ne montrer ni crainte, ni défiance, & tirer adroitement ſon ſecret... Il vient... Sa vue

excite en moi... Ah ! qu'il eſt difficile de diſſimuler, de réprimer les mouvemens d'une juſte indignation ! que ne puis-je donner un libre cours... Mais contraignons-nous, cachons la vive émotion de mon cœur.

SCENE VI.

M. BELTON, Miſtriſs BELTON.

Miſtriſs BELTON, *d'un ton doux.*

AH ! vous voilà, mon cher ? il n'eſt point d'inſtant dans le jour où je ne ſois ſenſible au plaiſir de vous voir. Il me tardoit d'être ſeule avec vous, pour vous parler de cette ridicule affaire de ce matin.

M. BELTON, *d'un air froid & ſérieux.*

En vérité, ma chère, je dois vous dire...

Miſtriſs BELTON, *affectant de rire.*

Ne prenez donc pas un air ſi grave. Allons, tout eſt éclairci, tout eſt fini ; Charles vous a juſtifié ; je ſuis déſabuſée, tranquille, contente.

M. BELTON, *avec joie.*

Eſt-il vrai, ma chère ? ah ! que vous me rendez heureux ! Conſervez cette paiſible diſpoſition,

rejettez à l'avenir d'injuſtes, de cruels ſoupçons, & rien ne troublera notre félicité.

Miſtriſs BELTON.

Réellement je commence à le croire ; je ferai mes efforts pour les bannir, ces triſtes ſoupçons. Je ne m'en defends pas, je ſuis quelquefois bien ſotte. Ce matin, par exemple... Je ne puis m'empêcher d'en rire, m'alarmer ſi vivement ! donner à cette lettre une interprétation ſi fauſſe .. Mais j'ai reconnu mon erreur... J'étois bien ridicule, n'eſt-ce pas ?

M. BELTON.

N'en parlons plus, ma tendre amie ; oublions cette folie. Votre gaité, cette humeur charmante où je vous vois, ſuffit pour tout réparer.

Miſtriſs BELTON.

Je ſuis ſouvent trop emportée, je ne puis calmer la violence... Je vous aime, monſieur Belton, je vous aime ſi paſſionnément.... Il m'eſt bien difficile Mais... vous avez raiſon, n'enparlons plus ; n'en parlons jamais. Où eſt Charles ?

M. BELTON.

Hélas ! le pauvre Charles va, vient, court, s'agite, cherche par-tout cette jeune perſonne dont il eſt amoureux.

Miſtriſs BELTON, *d'un air indifférent.*

Où penſez-vous qu'elle puiſſe être?

M. BELTON.

Sûrement, chez quelques-uns de ſes parens.

Miſtriſs BELTON.

Elle a des parens à Londres? Eh, ſavez-vous où ils logent, ſes parens?

M. BELTON.

Lady Freelove, ſa couſine, loge dans notre voiſinage.

Miſtriſs BELTON, *le fixant d'un air attentif.*

Lady Freelove? ah, ah, fort bien. Charles eſt-il allé chez elle? En apprendra-t-il des nouvelles chez cette dame?

M. BELTON.

Je n'en ſais rien; mais je l'eſpère, le deſire de tout mon cœur.

Miſtriſs BELTON, *avec émotion.*

Vous *l'eſpérez*, vous le *deſirez de tout votre cœur*, monſieur Belton!

M. BELTON.

Oui, je le deſire; eh! pourquoi ne le deſirerois-je pas?

Miſtriſs

Miſtriſs BELTON, *ſe remettant.*

Ce deſir eſt très-naturel ; je le ſouhaite auſſi, je vous l'aſſure. Ma joie égaleroit la vôtre, ſi je voyois Charles ſe marier avantageuſement. Vous n'en doutez pas, mon bon ami ?

M. BELTON.

Non, ma chère, aſſurément ; il ne peut mieux s'allier. Miſs Clifford eſt une jeune perſonne, remplie d'agrémens, de mérite...

Miſtriſs BELTON, *d'un air inquiet.*

Vous la connoiſſez donc beaucoup ?

M. BELTON.

Mon dieu, oui. L'été dernier, je la vis ſouvent à la campagne, chez ſon père & chez le major ; leurs terres ſe touchent.

Miſtriſs BELTON, *d'une voix altérée.*

Très-ſouvent, vous l'avez vue très-ſouvent ?

M. BELTON.

Preſque tous les jours ; Charles avoit ſoin d'arranger les parties, & les rendoit très-fréquentes.

Miſtriſs BELTON, *toute troublée.*

En vérité !... Mais.... Je voulois dire.... Mais je.... Je diſois.... Oui, je diſois....

M. BELTON.

Vous diſiez, ma chère?

Miſtriſs BELTON, *s'efforçant de ſe remettre.*

Je diſois.... Je voulois demander.... Eſt-elle belle?

M. BELTON.

Prodigieuſement belle.

Miſtriſs BELTON, *avec dépit.*

Prodigieuſement belle? Et paſſe-t-elle pour avoir de l'eſprit?

M. BELTON.

C'eſt la plus ſpirituelle, la plus modeſte, la plus charmante fille que j'aie vue ou entendue. Si vous la connoiſſiez, vous l'aimeriez à la folie.

Miſtriſs BELTON.

A la folie! croyez-vous?

M. BELTON.

Je n'en doute pas. En vérité, ma chère, on eſt heureux près d'elle. Le pauvre Charles en fut d'abord épris, & chaque jour augmenta ſa paſſion pour elle. Je n'en ſuis point ſurpris, elle poſſéde des qualités ſi diſtinguées, des vertus ſi douces, ſi ſociables; elle a tant de graces, de talens; elle eſt ſi complaiſante, ſi enjouée,

ſi bonne, ſi généreuſe ! tout le monde l'admire, la chérit, l'adore.

Miſtriſs BELTON, *avec beaucoup d'altération & de dépit.*

Eh ! bon dieu, vous voilà dans de grands raviſſemens !

M. BELTON.

Des raviſſemens ? point du tout. Je vous peins ſeulement les agrémens de ſa figure, les charmes de ſon caractère : j'ai cru vous donner de la joie, en vous apprenant combien le choix de Charles doit naturellement le rendre heureux, parfaitement heureux.

Miſtriſs BELTON, *ſe contraignant.*

Oh ! Charles.... Oui, comme vous dites, Charles ſera parfaitement heureux.

M. BELTON.

N'êtes-vous pas flattée de le penſer ?

Miſtriſs BELTON, *s'efforçant de prendre un ton doux.*

Oh ! très-flattée... Ce pauvre Charles ! combien je m'intéreſſe à ce qui le touche ! Cette fuite doit lui cauſer beaucoup d'inquiétude... Je penſe, monſieur Belton... Oui, vraiment, il ſeroit très-bien à vous de l'aider dans cette affaire.

M. BELTON.

Le croyez vous, mon ange ? cette bonté pour Charles m'enchante. Oui, vous avez raiſon, nous devons l'aider, lui prêter nos ſecours... Voyons... Comment nous y prendre? par quel moyen... Il me vient une heureuſe idée; il nous ſera facile de ſervir mon neveu.

Miſtriſs BELTON.

Comment? Je ſuis diſpoſée à tout faire pour vous obliger, mon cher.

M. BELTON.

Rien n'eſt plùs tendre. Oh ! ma très-chère amie, ſi vous conſerviez ce calme, cette humeur douce ; ſi vous n'altériez jamais ce naturel aimable, nous ſerions les plus heureux époux!..

Miſtriſs BELTON.

Mais parlez-donc, quelle eſt cette idée?

M. BELTON.

Elle eſt très-ſimple, & vous l'approuverez, j'en ſuis ſûr. Si Charles a le bonheur de retrouver ſa maîtreſſe...

Miſtriſs BELTON, *ironiquement.*

Oh ! il la retrouvera.

M. BELTON.

Alors, ma chère, avec votre permiſſion, il pourra...

Miſtriſs BELTON.

Il pourra, quoi ?

M. BELTON.

La conduire ici ?

Miſtriſs BELTON, *d'un ton très-animé.*

Comment ! ici ?

M. BELTON.

Oui, la mettre ſous votre protection ; en arrivant, ſon père la trouvera dans un aſyle décent ; il verra la droiture & l'honnêteté des intentions de Charles ; mon neveu ſera tranquille, &...

Miſtriſs BELTON, *ſaiſie d'étonnement.*

Je ſuis pétrifiée. Cette ſécurité, cette hardieſſe, ſurpaſſent mon attente ; j'en crois à peine mes ſens. Quoi ! me propoſer... Vit-on jamais une telle aſſurance ?... La prendre ſous ma protection, moi ! Vous oſeriez, dans ma maiſon, ſous mes yeux....

M. BELTON, *interdit.*

Mais je croyois.... J'imaginois....

Miſtriſs BELTON.

Eſpérer.... Vouloir me faire jouer cet indigne perſonnage ! chez moi, dans ma propre

maiſon ; amener... N'eſt-il point d'autres endroits... Eſt-ce à votre femme à ſervir vos infâmes deſſeins ?

M. BELTON.

Eh ! bon dieu, que voulez-vous dire ? quelle étrange idée ! je demeure ſurpris...

Miſtriſs BELTON, *très-en colère.*

Oui, ſurpris, confus & même confondu. Votre impudente confiance vous trahit, vous découvre.... Me ſuppoſez-vous imbécille ? privée de la faculté de voir, d'entendre, de penſer, de ſentir. La lettre de ce matin, Monſieur....

M. BELTON.

La lettre, Madame....

Miſtriſs BELTON, *furieuſe.*

S'adreſſoit à vous, à vous-même, Monſieur. Tout eſt expliqué, tout eſt éclairci ; je n'ai plus le moindre doute, & je vous rends grace des lumières que vous venez de me donner. J'en ſaurai faire uſage, monſieur Belton ; tout l'univers ſaura comment je ſuis traitée, quelle eſt la récompenſe de ma tendreſſe, de ma fidélité, de ma vertu; perfide, j'expoſerai votre baſſeſſe à tous les yeux, & je n'épargnerai rien pour me venger du plus faux, du plus traître, du plus vil de tous les hommes. (*elle ſort.*)

SCENE VII.

M. BELTON, *ſeul.*

UNE furie la poſſède ! Comment une jalouſie ſi mal fondée peut-elle renaître ? Que veut-elle dire ? qui vient d'exciter ſa colère ? Des lumières ! Je lui ai donné des lumières, moi ! Je n'y comprends rien.

Nelly traverſe le théâtre.

Où allez-vous, Nelly ?

NELLY, *parlant ſans s'arrêter.*

Je vais avertir le portier. Madame ne veut voir perſonne aujourd'hui.

M. BELTON, *ſeul.*

Malheureuſe femme ! elle va s'occuper de ſes ſoupçons, les nourrir, s'efforcer de réaliſer ſes triſtes chimères . . . Où courez-vous, John ?

JOHN, *traverſant la ſcène ſans s'arrêter.*

Faire mettre les chevaux ; Madame veut ſortir tout-à-l'heure, Monſieur.

M. BELTON, *ſeul.*

Quel eſt ſon deſſein ? je la plains. Ses peines

ſont l'ouvrage de ſa fantaiſie ; mais elle les ſent, elle ſouffre. Mon malheur eſt trop vrai, le ſien redouble. Tourmenté par ſon humeur, affligé de ſes chagrins... Mon cœur eſt déchiré. Cette compagne chérie, dont la ſociété devoit me rendre ſi heureux, trouble mon repos, empoiſonne tous les inſtans de ma vie, me fait haïr mon exiſtence.... Ah ! cet état n'eſt plus ſupportable. A tout prix ; il faut trouver le moyen d'en ſortir. (*il ſort.*)

SCENE VIII.

Le Théâtre change, & repréſente l'appartement de Lady Freelove.

Lady FREELOVE, WILLIAM.

Lady FREELOVE, *tenant un billet, & liſant tout haut.*

SI vous le permettez, je prendrai la liberté de paroître chez vous, dans l'effroyable négligé d'un écuyer très-fatigué, ſortant du manège. Attend-t-on la réponſe ?

WILLIAM.

Oui, Mylady ; un des gens de mylord James eſt en bas.

Lady FREELOVE.

Qu'on faſſe mes complimens à Mylord, je ſerai fort aiſe de le voir. Où eſt miſs Clifford?

WILLIAM.

Dans ſon appartement.

Lady FREELOVE.

Que fait-elle?

WILLIAM.

Elle écrit, je crois.

Lady FREELOVE, *à part.*

La ridicule créature! elle écrit ſûrement à cet étourdi, à ce Belton. (*haut*) Allez, William, allez lui dire que je voudrois lui parler.

(*William ſort.*)

Lady FREELOVE, *ſeule.*

Il eſt très-difficile de conduire une petite provinciale, ſimple, ſans expérience, ſans connoiſſance du monde & de ſes uſages. Comme toutes les jeunes perſonnes de ſon âge, Henriette s'eſt follement entêtée, a pris une paſſion romaneſque; c'eſt ſon premier amour... *Premier amour!* charmante expreſſion, dont le ſens eſt, tout uniment, que le premier homme dont l'hommage nous apprend le pouvoir de nos attraits, nous donne, à nos propres yeux,

un air de conſéquence, flatte notre orgueil & développe dans notre cœur les mouvemens de la vanité. La pauvre Henriette n'en ſait pas tant, elle ſuppoſe ſon amour éternel, ſa conſtance à toute épreuve; à l'entendre, elle ſacrifieroit tout, pour ſe conſerver à ſon amant; elle reviendra de cette erreur, je l'eſpère; décidément, Belton ne l'épouſera point. Une alliance avec mylord James, peut ajouter à l'éclat, à la dignité de notre maiſon; ce projet eſt raiſonnable, il me plaît; ſi Mylord me ſeconde, je lui donnerai des moyens... Mais voici Henriette.

SCENE IX.

Lady FREELOVE, miſs HENRIETTE CLIFFORD.

Lady FREELOVE.

EH bien, toujours triſte, boudeuſe, mauſſade? Eh! je vous prie, ma jolie petite fugitive, efforcez-vous d'être moins ſombre; cette continuelle mélancolie me donne des vapeurs.

Miſs HENRIETTE.

Daignez me pardonner, Madame; m'eſt-il

poſſible d'être gaie, dans la ſituation où je ſuis? Je connois la tendreſſe de mon père, la violence de ſon humeur; ma démarche indiſcrète, peut lui faire perdre la raiſon. Pourquoi l'ai-je quitté? Ah! je m'en repens; oui, je voudrois être près de lui, duſſé-je ſubir le ſort dont ſon obſtination me menaçoit.

Lady FREELOVE, *d'un ton ironique.*

Oh! vous avez été une méchante, une hardie petite fille, il faut l'avouer. Mais ne vous inquiétez plus de votre papa; ma lettre a dû lui apprendre que ſa brebis égarée eſt près de moi, à l'abri de tout danger, diſpoſée à lui obéir, s'il veut la débarraſſer de cet odieux ſir Henry. Tranquilliſez-vous donc, ma jolie parente; à propos de quoi vous affliger ainſi? Ah! bon dieu, que cette éducation de province eſt pitoyable! Comment vous élève-t-on? Quelle timidité, quelle enfance! Dans le cas où vous étiez, l'habitante de Londres, la plus ſimple, la plus innocente, auroit ſauté par la fenêtre, ſe ſeroit jettée dans les bras d'un amant, &, ſans ſonger à ſon père, auroit quitté le royaume en vingt-quatre heures.

HENRIETTE.

Hélas! je crains d'en avoir déjà trop fait. Je

frémis, en ſongeant aux ſuites que peut avoir mon imprudence.

Lady FREELOVE.

Ce propos eſt d'une pruderie... Rien de plus gauche que cette façon de penſer.

HENRIETTE.

Mais, Madame, ma tendreſſe pour mon père, mon reſpect, ma reconnoiſſance, le devoir....

Lady FREELOVE.

Ah! ſeigneur, vous m'allez donner le ſpleen! où prenez-vous ces vieux mots hors d'uſage? Vous êtes une fille rare, Henriette : ſi réſervée, ſi craintive, ſi reſpectueuſe, ſi raiſonnable, & pourtant amoureuſe... Pourquoi rougir? L'amour eſt un ſentiment naturel ; je ne vous blâme point d'aimer, mais je m'étonne de votre goût, de votre choix : fi, ma chère, un ſimple gentilhomme, ſans dignités, ſans titres; quand vous êtes maîtreſſe d'épouſer un homme de la première diſtinction.

HENRIETTE.

Je vous dirai librement ma penſée, Madame ; je crois qu'un homme *de la première diſtinction* me rendroit fort malheureuſe. L'égalité dans les époux convient mieux...

Lady FREELOVE.

Voilà bien l'idée la plus plate, le préjugé le plus gothique, *l'égalité !* avant le déluge on pouvoit penſer ainſi ; mais à préſent...

HENRIETTE.

Je ne deſire point d'être mariée, Madame.

Lady FREELOVE.

Tout de bon, ma petite ! Eh bien, vos yeux tiennent un autre langage... Sérieuſement, vous avez de très-beaux yeux, Henriette. Demandez à ce pauvre lord James, comment il les trouve ?

HENRIETTE.

Lord James, Madame !

Lady FREELOVE.

Oui, lord James, ma chère, vous vous êtes bien apperçue de l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur ſon cœur. Mais vous êtes méchante ; ne pas daigner l'honorer d'un regard obligeant, d'un ſouris gracieux ! rien n'eſt plus mal à vous : il faut encourager cet amant, vous le devez, Henriette, vous le devez, entendez-vous ?

HENRIETTE.

En vérité, Madame, je n'en ferai rien. De

tous les hommes du monde, mylord James eſt celui qui me déplaît le plus.

Lady Freelove.

Eh ! d'où vient donc, Miſs ? Mylord eſt jeune, poli, bien fait, ſpirituel ; toutes les femmes lui accordent leur ſuffrage, elles le trouvent charmant.

Henriette.

Le nommez-vous *poli*, Madame ? En ce cas, ce qu'on appelle politeſſe dans le grand monde, ſubſiſte donc ſans décence, ſans honnêteté ? Par ſa figure, mylord James plairoit, peut-être, ſi ce foible avantage n'excitoit en lui la plus inſupportable vanité. A l'égard de l'eſprit, il en a préciſément aſſez, pour compoſer un fat accompli ; qualité très-commune à tous ceux que le caprice & la mode ont rendu célèbres.

Lady Freelove.

Comment ? de la morale, & même de la ſatyre... Mais cela eſt délicieux ? ce ton ne vous va point, ma petite ; ennuyeux à tout âge, il eſt ridicule au vôtre. Je vous vois très-prévenue ; cependant vous devez reconnoître le mérite de mylord James, avouer la ſupériorité de ſon air, de ſes diſcours...

HENRIETTE.

Oui, ſi la plus inſolente familiarité rend un homme ſupérieur. A juger de ſes intentions par ſa conduite, on diroit, en le voyant près de moi, que s'il me demande une faveur, ce n'eſt pas celle d'obtenir ma main.

Lady FREELOVE.

Remarque provinciale, pure enfance. Une jolie femme doit s'attendre à ces innocentes libertés, & peut les pardonner comme l'effet naturel des deſirs que ſa beauté fait naître.

HENRIETTE.

Si une jolie femme peut les pardonner, Madame, une femme honnête ne doit jamais les permettre.

Lady FREELOVE.

De grands principes vraiment, de merveilleuſes maximes; un peu ſurannées à la capitale. Oh! vous changerez, ma chère, on vous inſtruira, vous penſerez...

WILLIAM *entre, & dit.*

Mylord James. (*il ſort.*

Lady FREELOVE.

J'ai grande envie de lui répéter notre entretien; le voulez-vous, Henriette?

SCENE X.

Lady FREELOVE, mylord JAMES, miſs CLIFFORD.

Lady FREELOVE.

BON-JOUR, Mylord.

Lord JAMES, *en habit à monter à cheval.*

Je me jette à vos pieds, Mylady ; pardon, mille fois pardon. Oſer paroître à vos yeux dans cet équipage... Mais je ſors du manège... Miſs Clifford, je ſuis le plus humble de vos eſclaves. Vous me voyez enchanté, comblé de vous trouver enſemble, Meſdames ; d'honneur, en honneur, miſs Henriette, vous êtes charmante ! Je commence à concevoir de grandes eſpérances... Nous la formerons, Mylady, nous la formerons... Sincèrement, je ne puis trop louer vos ſoins pour votre belle pupille... Douée de toutes les graces, de tous les avantages de la nature, elle avoit beſoin de votre art pour les déployer, pour les mettre dans leur jour. Sous une maîtreſſe ſi ſavante, ſes progrès ſeront rapides ; elle va devenir

devenir l'ornement de nos cercles, l'ame, les délices de la bonne compagnie.

HENRIETTE.

Un ſi magnifique éloge vous paroît mériter ma reconnoiſſance, Mylord ; mais voudriez-vous bien m'éclaircir un point qui m'arrête? *La bonne compagnie* s'éloigne-t-elle ſi fort de la nature, qu'on ſoit obligé d'y renoncer pour ſe rendre digne d'en faire partie?

Lord JAMES.

Préciſément, Madame. La bonne compagnie, les gens du bon ton, ces êtres charmans, dont Mylady & moi vous offrons l'image, n'ont rien de commun avec le vulgaire. Parmi nous, rien n'eſt plus ignoble que mille choſes dont on fait cas aux champs & même à la ville. Par exemple, avoir une ſanté robuſte, fi ! ſe ſervir de ſes jambes, marcher ſans ſe fatiguer, ah ! l'horreur ! regarder avec ſes yeux, voir ſans lorgnette, parler comme tout le monde, rien n'eſt plus miſérable. Ces odieuſes perfections de la nature ſont utiles au peuple, aux bourgeois ; elles ſont des marques diſtinctives pour ces petites eſpèces, nous les leur abandonnons. Il faut pourtant l'avouer, cette groſſière nature travaille quelquefois miraculeuſement bien. En vous formant, elle a

fait un ouvrage très-délicat, très-aimable, très-ſuſceptible d'être aiſément fini. Prenez nos airs, notre ton, vous ſerez divine ; mais moi, Madame, moi, tel que vous me voyez, je ne dois parbleu rien à la nature ; mais je vous dis, rien du tout.

HENRIETTE.

En effet, Mylord, il me ſemble que vous lui avez peu d'obligation.

Lord JAMES.

Ah ! vous convenez donc que mes agrémens m'appartiennent, ſont mon propre ouvrage ? Voilà bien le compliment le plus ſpirituel, la louange la plus fine. . . Je le répète, Mylady, nous formerons cette charmante enfant ; ſur mon honneur, nous en ferons un ange.

Lady FREELOVE.

Aſſurément, Mylord, vous ferez de cette fille aimable, une femme accomplie.

Lord JAMES.

Mais, oui, pourvu qu'elle ſe prête à mes vues, à mes ſoins.

HENRIETTE.

Jamais, Mylord, jamais. Je manque de diſpoſitions. Mon goût diffère du vôtre. Rien ne peut me perſuader de m'écarter de la nature.

Lady FREELOVE.

En ce moment, Henriette, vous en êtes à mille lieues. Dites-moi, je vous prie, quelle femme dédaigneroit d'avoir un rang, de briller à la cour?... Le croiriez-vous, Mylord? Depuis huit jours elle eſt à Londres, eh bien, je n'ai pu l'engager encore à m'accompagner à une aſſemblée, au concert, à l'opéra....

Lord JAMES.

Mais, fi, fi donc, Madame; comment prendrez-vous nos mœurs, nos uſages, ſi vous vous enterrez, ſi vous refuſez obſtinément de vous mêler parmi des êtres raiſonnables, faits pour vous guider, vous inſtruire... Parbleu, ſoyez docile, vivez dans nos cercles, ils vous dégoûteront bien vîte des ſots & lourds habitans de nos triſtes provinces... A propos, de ces monſtres, j'ai appris ce matin des nouvelles de votre famille, miſs Clifford.

HENRIETTE, *avec émotion.*

De ma famille, Mylord? de mon père, peut-être?

Lord JAMES.

Oui, Madame, il eſt actuellement à Londres, on vous cherche; ſir Henry, votre agréable berger, vous fait demander à tous les maquignons, à tous les marchands de chiens; en honneur,

votre ſignalement court chez les plus fameux écuyers. Un de mes poſtillons l'a reçu au manège, où un certain Tom, autrefois à mon ſervice, à préſent à celui de ſir Henry, eſt venu, par ſon ordre, dans l'eſpoir de vous y trouver, ſans doute. Rien n'eſt plus vrai. Moi-même, j'ai parlé à Tom.

Lady FREELOVE.

Votre père eſt-il fou, de vouloir vous unir à ce groſſier ſir Henry?

HENRIETTE.

Avez-vous dit à cet homme où j'étois?

Lord JAMES.

Non vraiment, Madame; je veux laiſſer monſieur Clifford & ſir Henry ſe promener un peu par la ville, & donner l'eſſor à leur profonde capacité.

HENRIETTE.

Et ſavez-vous où mon père eſt logé?

Lord JAMES.

A Holborn, Madame, dans la première auberge qui s'eſt trouvée ſur ſon chemin.

HENRIETTE.

Ah! lady Freelove, écrivez-lui, je vous en conjure Demandez à le voir, à lui parler, donnez-lui votre heure, qu'il vienne; mais,

pour l'amour du ciel, qu'il n'amène pas avec lui cet odieux ſir Henry ; je le déteſte. Hélas ! je crains la première vivacité de mon père ; ſi vous n'avez la bonté d'appaiſer ſa colère, jamais je n'oſerai paroître à ſes yeux.

Lord JAMES, *à part.*

Elle déteſte ſir Henry ! mes affaires vont bien.

Lady FREELOVE.

Tranquilliſez-vous, Henriette, je vais envoyer à l'inſtant...

WILLIAM, *entre & dit tout bas à Mylady.*

Sir Henry Baſſet veut parler à Mylady, pour l'entretenir d'une affaire importante.

Lady FREELOVE, *bas à William.*

Renvoyez-le, je n'y ſuis pas, allez vîte. On ne l'a pas laiſſé entrer ?

WILLIAM.

Pardonnez-moi, Madame.

Lady FREELOVE, *toujours bas.*

Cela eſt affreux ! comment s'en débarraſſer ? Faites-le paſſer dans mon cabinet, qu'il attende, j'irai quand je pourrai. (*William ſort.*)

Lord JAMES.

Ce n'eſt pas une viſite, j'eſpère ; fait comme me voilà, je me ſauverois très-vîte.

Lady FREELOVE.

Oh ! c'eſt une viſite la plus déſagréable, la moins prévue.... Vous n'en partagerez pas l'ennui. C'eſt cette vieille prude lady Formal, & l'inſupportable miſtriſs Pratte. (*à part*) Je ne veux pas effrayer Henriette ; la crainte de voir ce ſir Henry, la feroit évanouir.

Lord JAMES.

Eh ! bon dieu, vous voyez ces deux ridicules créatures ?

Lady FREELOVE.

En vérité, je ne ſais qu'en faire. A propos de quoi ces deux mauſſades bégueules s'aviſent-elles de venir me déranger. Je vais les recevoir dans mon cabinet, m'en débarraſſer s'il eſt poſſible. Henriette, tenez compagnie à Mylord, je vous rejoins à l'inſtant ; j'écrirai à votre père dès que ces femmes m'auront laiſſée.... Mylord, excuſez. (*elle ſort.*)

SCENE XI.

Lord JAMES, HENRIETTE.

Lord JAMES, *pendant qu'Henriette se promène en rêvant.*

AH! ne vous gênez-pas, entre amis doit-on se contraindre? (*à part*) Seul avec elle! l'heureux moment, si j'osois... Pourquoi non? Ce vieux fou de Clifford n'a-t-il pas eu l'impudence de me la refuser? Si je le contraignois à me la donner?... Les vieux principes de ses sots campagnards... Oui, la moindre faveur dérobée... Elle est si simple, si innocente; d'un rien elle composera la plus terrible histoire; le mariage pourra seul... Parbleu, tentons l'aventure... On m'accusera de hardiesse, de témérité... Tant mieux: un téméraire, un insolent! eh! c'est un dieu pour les femmes! (*haut*) Je suis charmé, miss Clifford, de l'arrivée de ces deux importunes. Lady Freelove est adorable, de me procurer ce délicieux tête-à-tête.

HENRIETTE.

Ne lui en fachez pas gré, Mylord, car

assurément vous me trouverez *mauvaise compagnie.*

Lord JAMES.

Je me flatte du contraire. Profitons de cette favorable occasion, pour établir entre nous une douce familiarité.

HENRIETTE.

Je ne vous entends pas, Mylord.

Lord JAMES.

Non? Si je m'explique plus clairement, vous vous fâcherez peut-être? (*il la regarde fixement*) Que je sois déshonoré, si vous n'êtes la plus belle des femmes!

HENRIETTE.

Si Mylord n'a pas autre chose à me dire, il me permettra de le quitter.

Lord JAMES, *l'arrêtant comme elle veut sortir.*

De me quitter! puissé-je être anéanti, si j'y consens. L'instant, vos attraits, ma passion, mon ardeur, tout conspire...

HENRIETTE, *effrayée.*

O ciel! comment osez-vous.... Malheureux... Cessez cette indigne violence, ou craignez...

Lord JAMES, *la tenant toujours.*

Impoſſible, Madame; en toute autre occaſion je pourrois vous obéir; mais pardonnez ſi...

HENRIETTE.

Impudent! l'excès de ta témérité... A l'aide! au ſecours! au ſecours!

Lord JAMES.

Vos cris ſont inutiles, on ne peut vous entendre...

HENRIETTE, *en pleurs.*

Au nom du ciel, Mylord... Je vous conjure... Je vous ſupplie... Infâme!

Lord JAMES.

J'entends du bruit... Le diable emporte... Les inſtans ſont précieux.... (*voulant embraſſer Henriette*) Charmante fille, ſouffrez....

HENRIETTE.

Puiſſances céleſtes, défendez-moi... A l'aide! au ſecours! au ſecours!

SCENE XII.

Charles BELTON, ſir Henry BASSET, lady FREELOVE, lord JAMES, HENRIETTE.

CHARLES, *accourant.*

QU'ENTENDS-JE! la voix de ma chère Henriette.... Ah! que vois-je? (*mettant l'épée à la main*) Défends-toi, ſcélérat.

Lord JAMES.

Inſolent, oſes-tu....

Sir HENRY.

Ah! ah, Mylady, vous ne mentez pas mal! Henriette n'étoit pas ici, diſiez-vous?

Lady FREELOVE.

Bon dieu! des épées tirées chez moi.... Qu'on les ſépare.... Manquer de reſpect à une femme telle que moi?... (*Henriette s'enfuit.*)

Lord JAMES, *à Charles.*

Nous nous retrouverons, Monſieur, je vous connois.

CHARLES.

Et je vous connois auſſi, Mylord; nous nous reverrons quand vous voudrez, & le plutôt ſera le mieux.

Sir HENRY.

Si je comprends rien à tout ceci....

Lady FREELOVE, *à Charles.*

Que ſignifient vos menaces & votre impertinence, Monſieur? de quel droit entrez-vous ici? Dans quelle maiſon vous croyez-vous?

CHARLES, *bruſquement.*

Faites cette queſtion à mylord James, Madame, ſa conduite peut diſſiper vos doutes.

Lady FREELOVE.

L'inſolence de ce propos.... Qui vous amène ici? qui êtes-vous?

CHARLES.

Un homme toujours prêt à défendre l'innocence opprimée, un homme qui vengera l'injure faite à la jeune dame que je viens de ſauver des vils attentats de Mylord, de votre ami, Madame.

Lady FREELOVE.

L'amant d'Henriette, ſans doute?

CHARLES.

Oui, ſon amant, Mylady; mais bien moins entreprenant que Mylord.

Sir HENRY, *criant de toute ſa force.*

Le diable vous emporte tous! pendant que vous vous complimentez, l'oiſeau s'eſt envolé. Où eſt Henriette? On la trouve, on la reperd; à préſent, cherche.

Lady FREELOVE.

Vous allez la revoir, ſir Henry. William?

WILLIAM, *entre & dit.*

Que veut Mylady?

Lady FREELOVE.

Dites à miſs Clifford...

WILLIAM.

Elle eſt ſortie, Madame.

Lady FREELOVE.

Sortie ! où eſt-elle allée ?

WILLIAM.

Je n'en ſais rien, Madame. Elle eſt deſcendue par l'eſcalier dérobé, a traverſé la cour, toute en pleurs, paroiſſant bien triſte, bien effrayée ; elle a pris une chaiſe à la porte, &...

CHARLES.

Mon aimable Henriette a quitté cette odieuſe maiſon ! J'en rends grace au ciel. Vous ne vous plaindrez plus de ma pétulance, Mylady ; j'eſpère ne vous revoir de ma vie : pour vous, Mylord, vous aurez de mes nouvelles. A préſent, je cours ſur les pas d'Henriette. (*il ſort.*)

Sir HENRY.

Morbleu, ventrebleu, n'ai-je pas bien du guignon ? ſans ce diable de contretems, je prenois le lièvre au gîte.

Lady FREELOVE.

Ne vous inquiétez pas, ſuivez-moi tous deux. Nous allons retrouver Henriette ; elle ne connoît perſonne à Londres, c'eſt chez ſon

père, qu'il faut à préſent la chercher; venez, ſir Henry, venez, Mylord.

Lord JAMES, *à part.*

J'ai bien mal réuſſi.

Sir HENRY, *à part.*

Le diable emporte tous les lords. De quoi celui-ci s'eſt-il aviſé d'effaroucher le gibier!

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÈME.

La ſcène continue chez lady Freelove.

SCENE PREMIERE.

Lord JAMES, lady FREELOVE.

Lord JAMES.

DOUCEMENT, Mylady, doucement; modérez cette colère; je ne ſuis pas ſi coupable : quand on a des vues honnêtes, des intentions légitimes...

Lady FREELOVE.

En vérité, Mylord, en vérité, ce procédé ne peut s'excuſer. Montrer ſi peu d'égards, ſi peu de reſpect pour moi; oſer dans ma maiſon, ſous mes yeux.... Je ne vous aurois jamais ſoupçonné d'un ſemblable emportement. A quoi m'expoſez-vous? Combien de mauvais propos, de plates hiſtoires va-t-on débiter dans le monde?...

Lord JAMES.

Parbleu, que vous importe? Tenez-vous à

l'opinion des ſots? Cela ſeroit d'une enfance... Allons, Mylady, ceſſez d'avoir de l'humeur. Je vous demande ſincèrement pardon : mais je croyois bien faire. Je veux être déshonoré, ſi je n'ai penſé cette méthode la plus ſûre.

Lady FREELOVE.

Fi, Mylord, ne rougiſſez-vous pas? Recourir à cet odieux moyen... Plus j'y réfléchis, plus je me ſens indignée contre vous.

Lord JAMES.

Eh ! depuis quand avez-vous donc la fantaiſie d'être inexorable ? De grace, oubliez cette petite indiſcrétion, à l'avenir je ne m'écarterai pas un inſtant de vos avis, je vous le promets.

Lady FREELOVE.

J'en fais ſerment, ſi vous ne les ſuivez pas avec exactitude, je ceſſe de m'intéreſſer pour vous. Comment ! dans le tems où j'emploie mon adreſſe à cacher Henriette aux regards de ſir Henry...

Lord JAMES.

Le diable emporte ſir Henry, & le jeune impudent qui eſt venu fondre ſur moi ſi mal-à-propos. Ils ſont cauſe de la fuite d'Henriette.

Lady

Lady FREELOVE.

Accuſez plutôt votre propre indiſcrétion ; pourquoi lui apprendre l'arrivée de ſon père, l'inſtruire de ſa demeure ? Sans connoiſſance à Londres, ſi vous n'aviez pas été un étourdi, elle n'auroit encore d'aſyle que dans ma maiſon.

Lord JAMES.

Ma foi, cette petite fille eſt auſſi trop farouche, trop ridicule... Mettre tout le monde en alarmes, crier comme un aigle, faire un bruit, un vacarme... Demandez-moi pourquoi ? une façon de penſer roturière, des idées fauſſes, de ſots préjugés, une vertu romaneſque ; où diable a-t elle pris tout cela ? Eſt-il poſſible que cette jolie prude ſoit de votre ſang ? J'ai peine à me le perſuader ; ſur mon honneur, elle ne vous reſſemble en rien.

Lady FREELOVE.

Finiſſez vos réflexions. Le temps eſt précieux. Vous voulez vous aſſurer la main d'Henriette ? Comment vous y prendrez-vous ?

Lord JAMES.

Que je ſois abîmé ſi je le ſais. J'avois pris des meſures, elles ont été déconcertées, vous ne les approuvez pas ; je ſuis à bout, moi ; mon imagination ne s'étend pas plus loin.

Lady FREELOVE.

Vous êtes un extravagant. Voulez-vous me laiſſer agir ?

Lord JAMES.

De tout mon cœur. Diſpoſez, je ſerai ſoumis.

Lady FREELOVE.

Il eſt un ſeul moyen de réparer votre honneur & le mien. Il faut aller chez mon parent. Vous avez de l'eſprit, de l'éloquence, employez-les à diminuer votre faute aux yeux de monſieur Clifford. Renouvelez-lui vos propoſitions, redoublez vos inſtances, offrez de vous ſoumettre à toutes les conditions qu'il voudra vous impoſer ; enfin, obtenez ſon conſentement pour épouſer ſa fille.

Lord JAMES.

Je le veux bien. Mais ſi le vieil imbécille perſévère dans ſon obſtination, s'il me préfère ce ruſtre, cet abominable Henry, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'employer l'art ? Car malgré ſes défauts, cette aimable innocente m'inſpire des deſirs ardens. A tout prix, je veux m'aſſurer ſa poſſeſſion.

Lady FREELOVE.

Soit. Vos vues ſont légitimes ; Henriette n'eſt plus ſous ma protection, je ne réponds

point des évènemens. Mais vous avez deux rivaux très-dangereux. L'un eſt chéri de ma nièce, l'autre de ſon père ; comment les écarter ?

Lord JAMES.

A l'égard du jeune ſpadaſſin, je veux le ſervir à ſon gré. Demain, il recevra de ma part un billet, & je compte, avant midi, le laiſſer ſur le pré, hors d'état de me nuire. Pour cette brute de père & ſon ſtupide baronnet, il me ſera facile de m'en débarraſſer.

WILLIAM *entre & dit.*

Le capitaine ô-Cutter, Madame.

Lady FREELOVE.

O l'aſſommante créature ! décidément, je n'y ſuis point.

Lord JAMES.

Le capitaine ô-Cutter ? N'eſt-ce pas cet irlandois, qu'à votre recommandation j'ai placé dans la marine ?

Lady FREELOVE.

Lui-même.

Lord JAMES.

Ah ! parbleu, Mylady, ne le faites pas renvoyer. Je l'aime à la folie ! c'eſt un ours, un vrai monſtre marin... Il me vient une idée,

cet homme peut m'être utile. William, laiſſez-le entrer. (*William ſort.*)

Lady FREELOVE.

Voir cette bête ! c'eſt pour en mourir. Quel eſt votre deſſein ?

Lord JAMES.

Je le crois merveilleux.... Mais voici le capitaine.

SCENE II.

Lady FREELOVE, lord JAMES, le capitaine O-CUTTER.

Lady FREELOVE, *à part.*

QUELLE figure ! eſt-il rien de ſi odieux ! (*haut*) Eh ! bonjour, Capitaine, je ſuis enchantée de vous voir.

Le CAPITAINE.

Bien de l'honneur, Mylady, beaucoup d'honneur. J'avois mis à la voile pour venir vous rendre grace... Mais que vois-je ? Parbleu le vent m'eſt favorable, il a conduit ici mon noble protecteur... Mylord ſe porte bien, j'eſpère ?

Lord JAMES.

Fort bien, Capitaine. Mais, avez-vous été bleſſé? vous portez ſur l'œil la plus énorme mouche.

Le CAPITAINE.

Oh! ce n'eſt rien, Mylord; de petits émolumens de mon nouvel emploi, voilà tout.

Lady FREELOVE.

Comment & où cet accident vous eſt-il arrivé?

Le CAPITAINE.

Hors de mon élément, dans un combat ſur terre; j'apperçus, il y a deux jours, trois grands coquins, forts & vigoureux, je fais un ſignal, mes gens m'entendent, nous donnons la chaſſe à ces trois drôles, en vain ils fuient toutes les voiles au vent; atteints, accrochés, ils font feu de leur groſſe artillerie, ſe défendent comme des corſaires; je ſuis bleſſé, mais la victoire eſt à moi, & notre priſe eſt actuellement en sûreté ſous les écoutilles. Savez-vous bien, Mylord, que ce chien de métier d'enrôler des matelots, eſt plus dangereux que lucratif?

Lord JAMES.

Je n'en doute pas, Capitaine; mais dans peu j'eſpère vous procurer un plus noble em-

ploi, vous élever au commandement d'un vaiſſeau; en attendant, je vous demande une faveur.

Le Capitaine.

Une faveur, Mylord! je vous l'accorde.

Lord James.

Avant de ſavoir...

Le Capitaine.

Avant, après, qu'importe? Pour vous obliger, Mylord, je ferois le tour du monde.

Lord James.

Ce que j'exige ne vous mènera pas ſi loin. Il s'agit ſeulement de vous tranſporter à Holborn, dans une auberge, & de vous emparer de deux marauds qui ont oſé m'offenſer.

Lady Freelove, *bas à Mylord.*

Y penſez-vous? comment! quel eſt votre deſſein?

Lord James, *à Mylady.*

Ne vous inquiétez pas, c'eſt une plaiſanterie, je vous dirai tout.

Le Capitaine.

Rien n'eſt plus facile. Ces gens ſans doute n'ont point de domicile, point de droit de bourgeoiſie, ni charges, ni emplois?

Lord JAMES.

Non. Ce ſont des vagabonds.

Le CAPITAINE.

Au moins, Mylord, vous m'en répondez? car ces maudits habitans de Londres ont un ſi grand amour pour leur liberté, leurs franchiſes, leurs droits, que c'eſt le diable d'avoir affaire à eux.

Lord JAMES.

Ne craignez rien. Venez demain matin chez moi, nous irons enſemble à Holborn, je vous ferai connoître mes deux mauvais ſujets, vous les prendrez ſans frais & ſans riſques.

Lady FREELOVE, *bas à Mylord.*

Mais ceci me paroît... Je ne vous devine point.

Lord JAMES, *à Mylady.*

Fiez-vous à moi. Voudrois-je.... Soyez tranquille. Ce n'eſt pas tout, Capitaine. J'attends de vous un autre ſervice. Un gentilhomme m'a inſulté.

Le CAPITAINE.

Coupez-lui la gorge.

Lord JAMES.

C'eſt mon deſſein : voulez-vous lui porter un billet de ma part.

Le CAPITAINE.

Avec joie, Mylord. Non-ſeulement je porterai le billet, mais je ſerai votre ſecond; vous tuerez votre homme, moi le mien, & tout ſera fini.

Lord JAMES.

Bien dit, Capitaine. Commençons par le billet, après nous penſerons à mes drôles d'Holborn.

Le CAPITAINE.

Comptez ſur moi, Mylord; demain de grand matin j'irai prendre vos ordres. Mylady, je vous ſalue.

Lady FREELOVE.

Bonjour, Capitaine; mes complimens à ma bonne amie miſtriſs ô-Cutter. Combien a-t-elle d'enfans?

Le CAPITAINE.

Bientôt quinze, Mylady.

Lady FREELOVE.

Miſéricorde!

Le CAPITAINE.

Cela vous étonne, Mylady? Oh! vous ne connoiſſez pas le capitaine ô-Cutter. Il emploie la moitié de ſa vie à détruire les ennemis de ſa

nation, le reſte à lui fournir de braves défenſeurs ; votre ſerviteur, Mylady. A demain, Mylord. (*il ſort.*)

SCENE III.

Lord JAMES, lady FREELOVE.

Lady FREELOVE.

JE n'y conçois rien, Mylord : aſſurément, vous ne prétendez pas faire partir mon parent & ſir Henry pour les grandes-Indes ?

Lord JAMES.

Eh ! mon dieu, non ; je veux ſeulement leur donner un peu de connoiſſance de la merveilleuſe compoſition d'un vaiſſeau, en les mettant à portée d'en examiner la beauté pendant un jour ou deux.

Lady FREELOVE.

Cette entrepriſe eſt hardie... Puis-je conſentir... Quel avantage en tirerez-vous ?

Lord JAMES.

Celui de les empêcher d'emmener bruſquement Henriette, de s'oppoſer à mes projets ; cette petite abſence où je les condamne, me

laiſſera le tems... c'eſt un coup de maître, vous dis-je.

WILLIAM.

Miſtriſs Belton eſt en bas dans ſon caroſſe; elle demande ſi elle peut voir Mylady?

Lady FREELOVE.

Les importuns m'aſſiègent. Je ne puis ſouffrir cette femme ; que me veut-elle?

Lord JAMES.

N'eſt-ce pas cette jalouſe, ſi ridicule?

Lady FREELOVE.

Elle-même. Vous m'y faites ſonger... Je veux la voir. J'imagine... Oui, ſa manie peut nous ſervir... je vais la recevoir, lui parler... Allez, William, allez ; qu'on la laiſſe entrer.

(*William ſort.*)

Lord JAMES.

Je ne vois pas comment...

Lady FREELOVE.

Cette viſite a sûrement Henriette pour objet. Elle vient peut-être me faire des excuſes du procédé de ſon neveu, me parler en ſa faveur ; laiſſez-moi ménager cet eſprit ombrageux ; il eſt facile d'éveiller ſes ſoupçons, un rien alarme ſa jalouſie ; après notre entretien,

elle ne ſera pas tentée, je vous le jure, de s'allier avec votre maîtreſſe. Je l'entends... ſauvez-vous par l'eſcalier dérobé... mais elle vient, ſaluez-la très-profondément, & partez.

Lord JAMES.

J'obéis. (*Il ſalue miſtriſs Belton, & ſort.*)

SCENE IV.

Lady FREELOVE, miſtriſs BELTON.

Lady FREELOVE.

MADAME....

Miſtriſs BELTON.

Pardon, Mylady; ayant à peine l'honneur d'être connue de vous, ma viſite vous ſurprend, & vous importune, peut-être?

Lady FREELOVE.

Ah! bon dieu, ne le penſez pas, Madame; on eſt toujours flatté de voir miſtriſs Belton. William, donnez un fauteuil à Madame.

Miſtriſs BELTON.

Madame... (*elles s'aſſeyent, William ſort.*)

Lady Freelove.

Qui me procure l'honneur de votre viſite Madame ?

Miſtriſs Belton.

Un ſujet aſſez déſagréable, Madame, une affaire de famille. Une lettre de monſieur Clifford, rendue ce matin à mon mari, nous a cauſé la plus grande ſurpriſe.

Lady Freelove.

Une lettre! & de monſieur Clifford, Madame?

Miſtriſs Belton.

Oui, Madame, occaſionnée par la fuite de ſa fille. Comme elle a l'honneur de vous appartenir, Mylady, j'ai pris la liberté de m'adreſſer à vous....

Lady Freelove.

Il eſt vrai, Madame, miſs Clifford eſt ma parente. Mais après ſa démarche, après ce qu'elle a fait aujourd'hui, en vérité, j'ai honte d'avouer....

Miſtriſs Belton.

Quoi ! ſa conduite ſeroit-elle aſſez blâmable...

Lady Freelove.

Je vous en fais juge : malgré ſon indiſcrétion, l'indécence de cette fuite, j'eſpérois encore étouffer, par ma prudence, une affaire ſi

déshonorante pour ma famille. La jeune étourdie ne m'en a pas laiſſé les moyens, Madame; depuis deux heures elle s'eſt furtivement dérobée de chez moi.

Miſtriſs BELTON, *troublée.*

Ah ciel! & vous ignorez la retraite qu'elle s'eſt choiſie?

Lady FREELOVE.

Abſolument.

Miſtriſs BELTON.

Et vous n'imaginez pas même...

Lady FREELOVE.

Mais, non. Mes idées ſur cela ſont très-vagues... En vérité, cette fille eſt étrange; ſi peu circonſpecte, à ſon âge! avoir tant de goût pour les aventures! ſe montrer ſi décidée, ſi intriguante... je ne la connoiſſois pas. Je ſuis fâchée de le dire, mais je crois dangereux, très-dangereux de la tenir près de ſoi.

Miſtriſs BELTON.

Eſt-il poſſible?

Lady FREELOVE.

Si vous ſaviez, Madame... Si je vous confiois... Mais je dois me taire, ménager l'honneur de ma famille, & le repos d'une autre, peut-être.

Miſtriſs BELTON.

Vous m'étonnez, Madame ! auriez-vous découvert entre elle & monſieur Belton...

Lady FREELOVE.

De quel Belton parlez-vous, Madame?

Miſtriſs BELTON.

Duquel?... Mon dieu... de monſieur Belton, Madame.

Lady FREELOVE.

Eſt-ce de votre mari?

Miſtriſs BELTON, *la regardant d'un air inquiet.*

Mon mari?... non... aſſurément, Madame. Il la connoît, il la connoît beaucoup... pourtant je ne puis accuſer mon mari... Eſt-il vraiſemblable... Je parle de ſon neveu, Mylady ; la conduite de votre parente à l'égard de Charles, a-t-elle droit de vous alarmer?

Lady FREELOVE.

Pendant ſon ſéjour ici, ſa conduite étoit ſi myſtérieuſe ; je n'ai pu la pénétrer. Des meſſages continuels, des lettres, des réponſes ; de quelle part? je l'ignore. Sans doute, vous ſavez que monſieur Belton eſt venu chez moi?

Miſtriſs BELTON, *effrayée.*

Quoi ! mon mari, Madame...

Lady FREELOVE, *affectant de l'embarras.*

Votre mari... Madame... non assuré-ment... pouvez-vous soupçonner... Je n'ai rien dit, je crois... Je parle de son neveu; n'est-ce pas Charles que vous le nommez?

Mistriss BELTON, *voulant paroître assurée.*

Oui... oui... son neveu... Charles... En effet, Madame, il me l'avoit dit, je le sais; il se proposoit de vous rendre ses respects.

Lady FREELOVE.

Ses respects, Madame? Une intention si polie ne l'attiroit point ici, je vous le jure; sa visite étoit un dessein formé de m'insulter. Mylord James, qui sortoit quand vous êtes entrée, avoit des vues sur Henriette; une si brillante alliance devoit la flatter; mais témoin de l'audace de monsieur Belton, de ses airs insolens, présent à des propos... fi, jamais Mylord ne pourra songer à elle.

Mistriss BELTON.

Je suis honteuse, Madame, qu'un de mes parens ait pu s'oublier chez vous, vous manquer à ce point; mais la passion emporte un amant....

Lady FREELOVE.

Un amant, Madame? hum... J'ai peine à

me perſuader... Vous le croyez aimé d'Henriette ?

Miſtriſs BELTON.

Mais...

Lady FREELOVE.

La jeune perſonne a sûrement de la tendreſſe, même un attachement très-vif ; mais je ſuis fort trompée, ſi Charles en eſt l'objet. Je le croirois plutôt ſon ami, ſon confident... Bon dieu, Madame, vous pâliſſez... qu'avez-vous ? vous trouveriez-vous mal ?

Miſtriſs BELTON, *d'un ton foible.*

Rien, Madame, rien. Je ſuis ſeulement bleſſée d'apprendre que Charles... être ſon confident, jouer un perſonnage ſi bas... oſer vous manquer de reſpect... mais, je ne ſuis pas bien... une migraine affreuſe.... Pardon, Madame, ſi je vous ai dérangée.

Lady FREELOVE.

Votre état m'inquiète, je vous vois très-affectée... il ne m'eſt rien échappé, je crois.... Je me reprocherois... tranquilliſez-vous, Madame, ne portez pas vos idées trop loin ; je ne ſaurois penſer... Les hommes, il eſt vrai, s'accordent d'étranges libertés. Malgré cela, je ſuis perſuadée, convaincue... Ah ! mon dieu, ſi par mon imprudence, je vous avois cauſé le moindre chagrin, j'en ſerois inconſolable.

Miſtriſs BELTON.

Du chagrin, Madame ? Je n'en ai point, je ſuis ſans craintes, ſans ſoupçons.... Vous n'avez rien découvert où je puiſſe être intéreſſée, n'eſt-ce pas ?

Lady FREELOVE.

Eh non ! non vraiment ; quand je ſerois parfaitement inſtruite, conviendroit-il.... aurois-je l'inhumanité, la barbarie de déchirer le cœur d'une tendre & malheureuſe épouſe ?... Je ne ſais rien.... rien du tout. Calmez-vous. Pourriez-vous n'être pas aimée, uniquement aimée ?... Malgré cette certitude, uſez de votre prudence, ſoyez attentive, & ſur-tout gardez-vous bien d'accorder un aſyle.... Vous m'entendez ?...

Miſtriſs BELTON.

Je vous ſuis bien obligée, Mylady, je ſuivrai vos conſeils.... Je ſens vos égards, vos ménagemens, vous craignez de m'apprendre... Je vous entends... Hélas ! vous êtes perſuadée...

Lady FREELOVE.

De rien, vous dis-je ; mais quelle folie ! qu'eſt-ce que c'eſt.... idée ridicule ! je ne me pardonnerois pas.... Moi, porter le trouble

dans votre maiſon !... Vous m'intéreſſez, Madame, j'ai vécu pluſieurs années avec un mari, je devine vos peines, je les partage. Un cœur ſenſible, une ame délicate... que vous êtes à plaindre ! mais calmez-vous. Je ne ſais pas la moindre choſe, je vous le jure.

Miſtriſs BELTON.

Ah, Madame ! mais je vous laiſſe, c'eſt aſſez vous importuner.

Lady FREELOVE.

Je vous retiendrois, ſi je ne vous voyois très-abattue.. Ne vous alarmez pas. Ne cauſez point votre malheur par de vaines chimères.

Miſtriſs BELTON, *laiſſant couler quelques larmes.*

Moi, nourrir des chimères ? Je ſerois trop heureuſe.... mais je ſuis tranquille, paiſible, votre bonté... ma reconnoiſſance.... Je voudrois vous exprimer... j'ai le cœur ſi ſerré.... Adieu, Madame, adieu. (*à part*) Ah ! le traître ! ah ! le monſtre ! eſt-il une plus noire perfidie ! (*elle ſort.*)

SCENE V.

Lord JAMES, *rentre.*

Lady FREELOVE, *éclatant de rire.*

AH ! la ſotte créature ! elle étouffe. La colère, la jalouſie, la rage la dévorent. Le joli tapage qu'elle va faire ! le ciel ait pitié de ſon pauvre mari.... Quoi, Mylord, vous n'êtes point ſorti?

Lord JAMES.

La curioſité m'a retenu, j'ai tout entendu. Ah ! l'extravagante femme !

Lady FREELOVE.

Il ne m'a pas été difficile de la faire tomber dans le piége.

Lord JAMES.

Vous êtes divine, incomparable ! j'admire votre eſprit, votre fineſſe ; cette bombe jettée dans l'ouvrage de l'ennemi....

Lady FREELOVE.

Fera le plus grand effet.... Mais pardon, Mylord, j'ai vingt viſites à rendre, je vous laiſſe. Demain vous m'inſtruirez du ſuccès de votre expédition ſecrette ; elle n'eſt pas trop

de mon goût ; il s'agit d'un de mes parens, je vous recommande au moins des égards....

Lord JAMES.

J'en aurai, ſoyez-en sûre. Mon ami le capitaine ô-Cutter eſt un homme d'ordre, tout ſe paſſera décemment.

Lady FREELOVE.

Adieu donc, à demain ; je vais m'habiller.

SCENE VI.

Le Théâtre change, & repréſente l'appartement de M. Belton.

HENRIETTE CLIFFORD, JOHN.

HENRIETTE.

ELLE n'y eſt pas ? Je voudrois bien pourtant.... Eſt-il sûr que miſtriſs Belton ne ſoit pas chez elle ?

JOHN.

Oui, Madame, elle eſt ſortie ; un inſtant plutôt, vous l'euſſiez trouvée.

HENRIETTE.

Il m'eſt important de la voir. Ne me permettrez-vous pas de l'attendre ?

JOHN.

Il n'eſt pas apparent qu'elle vous reçoive, Madame ; avant de ſortir, elle avoit fait donner ordre de ne laiſſer entrer perſonne.

HENRIETTE.

Mais, ſi vous lui dites qu'une affaire preſſante....

JOHN.

Je n'oſerois lui déſobéir, Madame.

HENRIETTE.

Ce contre-tems eſt bien malheureux. Comment faire ? Puis-je parler à monſieur Belton ?

JOHN.

Oui, Madame : ſouhaitez-vous que je l'avertiſſe ?

HENRIETTE.

Je vous en prie.

JOHN.

Le nom de Madame ?

HENRIETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire. Dites lui ſeulement qu'une dame de ſa connoiſſance a beſoin de l'entretenir un inſtant.

JOHN.

J'y vais. (*Il ſort.*)

HENRIETTE, *ſeule.*

Où me vois-je réduite? Que va-t-on penſer de cette démarche? n'eſt-ce pas une nouvelle imprudence? Du moins ſi je pouvois m'adreſſer à miſtriſs Belton, lui parler d'abord : mais où aller, où trouver un aſyle? Retourner chez lady Freelove, ah! j'aimerois mieux mourir. Sans l'arrivée de Charles, ſans ſon généreux ſecours... Une obligation ſi grande ranime toute ma tendreſſe... Mais chercher une retraite dans la maiſon où lui-même habite, implorer la protection de ſes parens... Ma délicateſſe eſt bleſſée... O mon père! dans combien de périls votre cruelle perſévérance jette votre infortunée fille!

SCENE VII.

M. BELTON, HENRIETTE CLIFFORD.

M. BELTON.

OU eſt cette dame?.. O ciel! miſs Clifford! (*à part*) Ah! pouvoit-il dans la circonſtance où je me trouve, pouvoit il m'arriver rien de plus fâcheux? (*haut*) Vous ici, Madame, vous! eſt-il poſſible?

HENRIETTE.

Votre ſurpriſe eſt naturelle, Monſieur ; mais quand vous connoîtrez les motifs de ma conduite, peut-être vous paroîtra-t-elle moins blâmable.

M. BELTON.

Vous n'avez pas beſoin d'en faire l'apologie, Madame, diſpenſez-vous... (*à part*) Si le diable ramène ma femme, je ſuis perdu !

HENRIETTE.

Vous connoiſſez l'attachement de votre neveu, Monſieur, vous ſavez qu'il m'aime...

M. BELTON.

Oui, Madame : vous n'avez point à vous plaindre de lui, je l'eſpère au moins. Si je croyois que Charles vous eût offenſée, je ne voudrois le voir de ma vie.

HENRIETTE.

Ah ! Monſieur, je ſuis bien loin de l'accuſer ; mais....

M. BELTON, *ſe retournant d'un air inquiet.*

Mais, mais quoi, Madame ? Achevez, parlez vîte, je vous en conjure. (*à part*) Voilà bien le plus maudit évènement... grand dieu, ſi elle rentroit !

HENRIETTE.

Vous paroiſſez inquiet, Monſieur, qu'avez-vous?

M. BELTON.

Rien. Rien du tout. Continuez, je vous prie.

HENRIETTE.

Que puis-je vous dire, Monſieur? par une ſuite de circonſtances extraordinaires, je me trouve, en ce moment, dans la plus triſte ſituation. Sans protecteur, ſans aſyle, ſi vous me refuſez votre ſecours...

M. BELTON.

Vous le refuſer, Madame? Ah! j'emploierai tous mes ſoins à vous ſervir. Inſtruit de votre fuite par une lettre de monſieur Clifford, le reſte m'eſt inconnu. Hâtez-vous de m'en informer.

HENRIETTE.

Hélas! forcée d'abandonner la maiſon de mon père, pour éviter d'être à un homme abhorré, je croyois trouver en lady Freelove, une parente, une amie, une médiatrice.... mais... comment vous exprimer... aujourd'hui même, dans ſa maiſon, un malheureux, un infâme... je rougis... ſans votre neveu, Monſieur, ſans ſon ſecours... j'éprouvois le ſort

le plus.... je frémis d'y penſer. J'ai fui ce lieu déteſté... j'ai laiſſé votre généreux parent engagé dans un combat avec ce mépriſable lord, dont l'audace... je tremble...

M. BELTON.

Raſſurez-vous, Madame, Charles a paru ici depuis qu'il vous a vue chez lady Freelove; il vous cherche... mais revenons à vous, qu'exigez-vous de moi?

HENRIETTE.

Daignez engager miſtriſs Belton à m'accorder l'aſyle que je viens lui demander. Pendant mon ſéjour auprès d'elle, voyez mon père, parlez-lui, faites ma paix. Il m'aime tendrement. Obtenez de lui qu'il renonce à me rendre la victime de ſa prévention, pour cet odieux ſir Henri. S'il y conſent, j'irai volontairement me remettre en ſon pouvoir, implorer à ſes pieds le pardon de ma faute, le conſoler des peines que je lui ai cauſées, peines dont la ſeule idée me pénètre de regret & de douleur.

M. BELTON, *à part.*

Ma ſituation eſt-elle aſſez embarraſſante? Puis-je refuſer à cette aimable fille... Mais, ma femme! ma femme!.... (*haut*) Engager

miſtriſs Belton à vous donner un aſyle, cela eſt tout ſimple, Madame.... Je tiendrois à grand honneur.... Une réflexion m'arrête. Charles loge ici, on ſait qu'il vous adore; libre de vous voir tout le jour... Je parle pour le monde; il eſt ſi malin, ſi injuſte.... votre réputation....

HENRIETTE.

J'ai craint de l'expoſer, Monſieur; je me diſois à l'inſtant... Mais les deſſeins de votre neveu ſont honorables, & la préſence de miſtriſs Belton....

M. BELTON, *à part.*

Ah! ſi elle ſavoit.... Je ſouffre une peine inſupportable. N'oſer, ne pouvoir aſſurer.... faut-il que j'éloigne de chez moi.... (*haut*) Ne ſeroit ce point irriter votre père, Madame, vous rendre irréconciliables... Voyez ſi votre intérêt ne s'oppoſe point....

HENRIETTE.

Quoi, vous héſitez, Monſieur? vous ſemblez craindre.... Ah! malheureuſe! que deviendrai-je? Pourquoi, pourquoi quittois je la maiſon de mon père!

SCENE VIII.

Miſtriſs BELTON, M. BELTON, HENRIETTE.

Miſtriſs BELTON, *au fond du Théâtre.*

QUE vois-je ! une femme avec mon mari.... N'en doutons point, c'eſt mon indigne rivale ! S'il eſt poſſible, contraignons-nous, & tâchons de les entendre.

M. BELTON.

Ne vous affligez pas, Madame ; au nom du ciel, ne vous affligez pas. Me croyez-vous capable de vous abandonner ? Comptez ſur mes ſoins, ſur mes ſecours ; je vais vous procurer une retraite ignorée, auſſi sûre, plus décente, plus convenable à votre ſituation.

Miſtriſs BELTON, *à part.*

L'infâme !

HENRIETTE.

Quoi, j'ai vainement eſpéré....

M. BELTON.

Chère miſs, croyez-le, je fais tout pour le mieux.

Miſtriſs BELTON.

Chère miſs ! le traître !

M. BELTON, *à part.*

N'entends-je point... Mon dieu, je crains toujours. (*haut*) Hâtons-nous, Madame, le tems preſſe. Je vais vous ouvrir mon ame, juſtifier un refus qui bleſſe votre cœur & déchire le mien. J'ai honte de l'avouer... Mais... Mais je ne ſuis pas le maître dans ma propre maiſon. Ma femme eſt d'une humeur... d'une humeur ſingulière : elle eſt ſoupçonneuſe, jalouſe, & porte ce caprice à un ſi terrible excès....

Miſtriſs BELTON, *à part.*

Bon dieu ! donnez-moi de la patience.

HENRIETTE.

Ma conduite, Monſieur, me mettroit à l'abri....

M. BELTON.

Vous ne connoiſſez pas miſtriſs Belton : en vain vous vous obſerveriez ; vos regards, vos diſcours, votre ſilence même.... Eh ! mon dieu, tout élève ſes ſoupçons !

HENRIETTE.

En l'aſſurant que votre neveu....

M. BELTON.

Inutile assurance. La lettre de monsieur Clifford a porté la rage dans son cœur. J'ai dit qu'elle s'adressoit à Charles, je l'ai juré, il lui a tenu le même langage, nous n'avons pu la persuader. Ecoutez mon projet; je vais vous conduire dans une demeure écartée, ignorée de ma femme, de mon neveu, du monde entier; si par malheur, mistris Belton la découvroit, peut-être seroit-il plus facile alors de lui persuader. . .

Mistris BELTON, *à part.*

J'étouffe!

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, vous m'effrayez; je suis perdue, perdue à jamais.

M. BELTON.

Ne dites pas cela, ma chère miss Clifford; gardez-vous de le penser. Je vous estime, je vous aime, votre sort m'intéresse vivement. Loin de vous abandonner dans votre solitude, je m'échapperai pour vous visiter, vous consoler, vous instruire des démarches. . .

Mistris BELTON, *paroissant.*

Ah! c'en est trop! la visiter, la consoler...
Joli projet, Monsieur!

M. BELTON.

Ma femme ! je ſuis mort.

Miſtriſs BELTON.

Et vous, Madame, ne rougiſſez-vous pas...

HENRIETTE.

Je ne puis concevoir, Madame....

Miſtriſs BELTON.

N'eſpérez pas m'en impoſer par cet air de candeur ; j'ai tout entendu, Madame. Votre hardieſſe m'étonne ; ſi jeune, avoir tant d'audace, oſer me fixer, ſoutenir ma préſence !

M. BELTON.

Prenez garde à qui vous parlez, Madame ; miſs Clifford eſt une fille de condition, c'eſt elle dont mon neveu....

Miſtriſs BELTON.

Votre neveu ! eh oui, je ſais l'hiſtoire, j'étois derrière vous quand vous prépariez ce menſonge.

M. BELTON.

Ecoutez. Ce matin...

Miſtriſs BELTON.

Je le ſais.

M. BELTON.

Charles, par le plus grand bonheur....

Miſtriſs BELTON.

Je le ſais, vous dis-je.

M. BELTON, *vivement.*

Me laiſſerez-vous parler, Madame? miſs Clifford eſt venue dans la ſeule intention de vous voir, de vous engager....

Miſtriſs BELTON.

Et pour me voir, elle choiſit préciſément le moment de mon abſence; je vous ſuis très-obligée, Madame, il ſuffit. J'ai reçu votre viſite.

HENRIETTE.

En vérité, Madame, votre accueil, vos propos, ſont ſi nouveaux pour moi....

M. BELTON, *à ſa femme.*

Vous abuſerez-vous toujours? Vous ignorez...

Miſtriſs BELTON.

Rien, Monſieur, je ſais tout; Madame s'eſt enfuie de chez ſon père, elle vient d'abandonner bruſquement lady Freelove, ſa parente, de quitter ſa maiſon; j'eſpère qu'elle va me faire la faveur de s'éloigner de la mienne.

HENRIETTE, *toute en larmes.*

Ah ! grand dieu, peut-on être plus insultée, plus humiliée !

M. BELTON, *à sa femme.*

Je me lasse à la fin. Madame, vous ne savez ce que vous dites, ce que vous faites; cette dame restera, je vous l'assure.

Mistriss BELTON.

Pas une minute, Monsieur.

M. BELTON, *en colère.*

Une minute, une heure, un jour, un mois, une année.... tant qu'il lui plaira.

Mistriss BELTON.

Comment, vous avez l'insolence....

HENRIETTE.

Laissez-moi sortir, Monsieur, laissez-moi sortir; je vous en conjure.

M. BELTON, *la retenant.*

Non, Madame; vous avez besoin d'asyle; je ne permettrai pas que vous en cherchiez ailleurs. Elle restera, mistriss Belton; elle restera, je vous le jure.

SCENE

SCENE IX.

M. CLIFFORD, M. BELTON, miſtriſs BELTON, miſs HENRIETTE.

M. CLIFFORD, *parlant avant d'entrer.*

LE diable vous emporte, marauds.... Des valets me retenir!.. J'entrerai, vous dis-je? Elle eſt ici.... On ne me la cachera pas.

HENRIETTE.

Qu'entends-je! la voix de mon père... Je me meurs. (*elle s'évanouit.*)

M. BELTON, *l'embraſſant pour la ſoutenir.*

O! ciel, elle perd connoiſſance; ſonnez, miſtriſs Belton, appelez, venez la ſecourir.

Miſtriſs BELTON.

L'embraſſer en ma préſence!...

M. CLIFFORD, *entrant bruſquement.*

Ceſſez de m'arrêter, faquins, ou morbleu... Où eſt-elle? où eſt mon Henriette? Que vois-je! elle ſe trouve mal, je crois... O! mon enfant, mon cher enfant.... Que lui ont-ils donc fait?

M. BELTON.

Votre arrivée, le ſon de votre voix... Un peu de frayeur... Ce n'eſt rien, Monſieur; elle revient.

HENRIETTE.

O ! Monſieur, ô ! mon père !

M. CLIFFORD.

Ah ! ma chère fille, ma fille bien-aimée; ma bonne, mon aimable Henriette ! comment as-tu pu te réſoudre à quitter un père qui t'aime ſi tendrement ? Monſieur Belton, je ne me trompois pas. J'étois bien ſûr de la trouver chez vous.

Miſtriſs BELTON.

Cela s'entend. Fi, Monſieur... Il eſt honteux à vous de mériter les reproches de cet honnête gentilhomme, d'avoir engagé ſa fille dans une démarche...

M. CLIFFORD.

Oui, ventrebleu, cela eſt honteux. Deviez-vous l'encourager à cette fuite ?

Miſtriſs BELTON.

Séduire une fille, affliger un père, trahir une femme... Ces procédés ſont horribles, monſieur Belton.

M. BELTON.

Tous deux vous vous trompez. J'ignorois...

M. CLIFFORD.

Monſieur, vous me ferez raiſon de cette inſulte.

HENRIETTE.

Je vous jure, mon père...

M. CLIFFORD.

Taiſez-vous, inſolente; il vous convient bien de jurer.

M. BELTON.

Monſieur, c'eſt une mépriſe...

M. CLIFFORD.

Une mépriſe? Sang & furies! ne voilà-t-il pas ma fille chez vous?

M. BELTON.

Il eſt vrai; mais...

Miſtriſs BELTON.

N'aviez-vous pas deſſein de la cacher à tous les yeux?

M. CLIFFORD.

Cette maudite intrigue ne dure-t-elle pas depuis long-tems en dépit de moi?

M. BELTON.

Jamais, je ne me ſuis mêlé...

Miſtriſs BELTON.

Impudente fauſſeté ! ne prétendez-vous pas la faire reſter ici malgré moi ?

M. CLIFFORD.

N'avez-vous pas envoyé au-devant d'elle ?

M. BELTON, *en colère.*

Non.

Miſtriſs BELTON.

N'avez-vous pas eſſayé ce matin de m'en impoſer ſur la lettre...

M. BELTON, *très-en colère.*

Non, non.

M. CLIFFORD.

J'en crois mes yeux.

Miſtriſs BELTON.

Moi, mes yeux, mes oreilles.

M. BELTON.

Malédiction !.. voulez-vous m'écouter. Tous deux inſupportables, tous deux extravagans... plût au ciel que vous fuſſiez unis !

M. CLIFFORD.

Je prendrai mon tems pour vous parler, Monſieur.

M. BELTON.

Eh ! ventrebleu, Monſieur, vous venez de parler pour toute votre vie.

Miſtriſs BELTON.

Cette dame eſt à préſent entre les mains de ſon père, je ſuis contente de la voir hors des vôtres, monſieur Belton ; vous payerez cher... Mais je n'en puis plus, quelqu'un, mes femmes... (*Nelly paroît*) Conduiſez-moi dans ma chambre. (*Elle ſort en s'appuyant ſur Nelly.*)

M. BELTON.

Un ennemi de moins.. A préſent, M. Clifford, voulez-vous m'entendre ? votre emportement, la prévention de ma femme...

SCENE X.

M. BELTON, M. CLIFFORD, HENRIETTE, Charles BELTON.

CHARLES, *agité, ſans voir perſonne.*

MES peines ſont inutiles, mes recherches vaines, je ne puis découvrir.... (*appercevant Henriette*) Que vois-je... Seroit-il poſſible.... C'eſt elle ; ô bonheur ! ma chère, mon aimable

Henriette !.. Je vous retrouve enfin. Ah ! de ma vie je ne veux me ſéparer de vous. (*Il la prend dans ſes bras ſans voir ſon père.*)

M. Clifford, (*courant à ſa fille.*)

Comment morbleu ! moi préſent.... jeune impudent, oſes-tu bien....

Charles.

Son père, ô ciel !

M. Clifford.

Suis-moi dans l'inſtant, fille inſenſée, ſuis-moi, ou crains....

Charles.

Monſieur, daignez m'entendre.

M. Clifford.

Pas un mot.

Charles.

Au nom de tout ce qui vous eſt cher, ne me privez pas de votre charmante fille.

M. Clifford.

Vous ne la verrez plus. Demain, dès ce ſoir, elle épouſera ſir Henry.

Charles.

Jamais, jamais, tant que je reſpirerai. Henriette eſt à moi, par ſon choix ; elle m'aime, je l'adore, aucune puiſſance....

M. CLIFFORD.

Corbleu, ſangbleu ! ne ſuis-je pas ſon père ? N'eſt-elle pas ma fille ? Qui oſera me diſputer mes droits ?

CHARLES, *furieux.*

Moi. J'en ai d'auſſi ſacrés.

M. CLIFFORD.

Mort & damnation ! toi, toi....

CHARLES, *hors de lui-même.*

Cruel, barbare ! vous me réduiſez au déſeſpoir.... tremblez.... Non, vous ne m'enleverez point... vous n'exécuterez pas vos funeſtes deſſeins, je ne permettrai pas qu'Henriette...

M. CLIFFORD.

Tu ne permettras pas ? Moi, je veux....

CHARLES, *mettant l'épée à la main, & ſe plaçant entre ſa fille & lui.*

Vous ne me la ravirez pas, vous ne me l'arracherez point.

M. BELTON, *le ſaiſiſſant.*

Charles, y penſez-vous ?

HENRIETTE, *ſe mettant devant ſon père.*

Arrête, malheureux ! grand dieu, dans quel

délire... Va, ce dernier trait m'apprend à te connoître. Il déchire mon cœur, mais il me rend à moi-même. Après ce criminel emportement, indigne de ma tendreſſe, de mon eſtime... O mon père, je vous ſuis, & j'attends de votre ſeule indulgence, le pardon de mes fautes & de mon erreur. (*Elle ſort avec ſon père.*)

CHARLES, *ſe débattant dans les bras de M. Belton.*

Henriette, vous nous perdez, l'inhumain va vous contraindre... (*à ſon oncle*) Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi...

M. BELTON.

Arrêtez, Charles, c'eſt votre propre fureur qui vous perd. Venez & tâchez de rendre le calme à vos ſens égarés.

CHARLES.

Elle eſt partie, tout eſt fini pour moi, je ne la verrai plus, je ne la verrai jamais, je ſuis déſeſpéré.

Fin du troiſième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Toujours chez M. Belton.

SCENE PREMIERE.

Le major BELTON, miſtriſs BELTON.

Le MAJOR.

QUE diable vous dirois-je, ma ſœur? Vous ſavez la vérité, vous refuſez de la croire, que peut-on vous dire? Ai-je affaire de toutes ces ſottiſes-là? Hier, il s'eſt paſſé chez vous une ſcène fâcheuſe, vous vous êtes emportée, vous avez querellé votre mari, vous voilà brouillée avec lui? Rien d'étrange à cela. C'eſt l'ordinaire; que m'importe à moi? étois-je ici, m'en ſuis-je mêlé, eſt-ce ma faute enfin?

Miſtriſs BELTON.

Oui, Monſieur, c'eſt votre faute; vous vous plaiſez à faire naître les querelles, à les fomenter. Vous êtes la cauſe de tous mes chagrins; c'eſt chez vous, dans votre terre, que la connoiſſance de monſieur Belton & de ma

rivale a commencé ; à préſent vous conduiſez cette intrigue ici...

Le MAJOR.

L'idée eſt obligeante ! Fort bien, Madame, fort bien. Votre mari vous donne de l'humeur, & vous venez la paſſer ſur moi.

Miſtriſs BELTON.

Il eſt honteux à vous de le ſoutenir dans ſon indigne conduite, de lui conſeiller de me traiter durement : avant vos pernicieux avis, jamais il n'en avoit uſé ſi mal avec moi.

Le MAJOR.

Il en uſe mal avec vous, & c'eſt moi?...

Miſtriſs BELTON.

Oui, vous-même, Monſieur.

Le MAJOR.

Parbleu, je m'en félicite de tout mon cœur.

Miſtriſs BELTON.

En vérité ?

Le MAJOR.

Oui, en vérité. En ce cas vous devez m'être obligée. Allons, ma ſœur, n'eſt-il pas tems de réfléchir, de vous corriger? Mon frère eſt déjà l'objet de la raillerie de ſes parens, de ſes

amis ; ſi cette ridicule affaire ſe répand, nous deviendrons tous la fable de la ville.

Miſtriſs BELTON.

Oui, ſi vous continuez à nous donner en ſpectacle, à plaiſanter de mes chagrins ; les démêlés domeſtiques ſe renferment ordinairement dans l'intérieur des familles ; mais ici, non-ſeulement on les excite, mais on s'amuſe à les raconter, à les rendre publics.

Le MAJOR.

Eh ! qui, Madame ?

Miſtriſs BELTON.

Vous, Monſieur, vous êtes mon plus grand ennemi. Vous êtes celui de tout mon ſexe, au moins de la plus honnête partie. Avez-vous des ſentimens ? concevez-vous le bonheur que procure la paix entre deux époux ? avez-vous la moindre idée de la tendreſſe, de l'attachement d'une femme ? Non, vous n'avez pas même de l'humanité. Comment comprendriez-vous l'amour délicat d'une ſenſible épouſe ?

Le MAJOR.

Les peines, les tourmens qu'il cauſe, vous voulez dire ? Eh bien, vous avez raiſon ; je ne ſuis point dans le cas de les connoître. Cependant j'ai le cœur capable de *tendreſſe*,

d'*attachement*, pour me ſervir de vos expreſſions ; mais avant de m'*attacher*, Madame, je voudrois trouver une femme douce, ſenſible, reconnoiſſante, qui pût m'aimer à ſon tour.

Miſtriſs Belton.

Cruelle inſinuation !... Mais je défie votre noire malice. Monſieur Belton ne peut douter de ma ſincère affection.

Le Major.

Eh ! mon dieu, je n'en doute pas non plus. Mais, ma foi, Madame, votre tendreſſe a tous les effets de la haine. Sans ceſſe contrarié, tourmenté, querellé, gêné, mon malheureux frère ne ſemble exiſter que pour exercer votre mauvaiſe humeur.

Miſtriſs Belton.

Mais je vous prie, Monſieur....

Le Major, *continuant ſans l'écouter.*

Votre violence, vos emportemens lui rendent ſa maiſon inſupportable, empoiſonnent ſes repas, détruiſent ſon repos....

Miſtriſs Belton.

Mais, encore une fois, Monſieur, je vous prie....

Le Major, *ſans l'écouter.*

Un rien élève vos ſoupçons, allume votre

colère, vous prenez feu, l'incendie ſe communique à tout ce qui vous environne.... Ah! que mon frère eſt heureux, d'avoir une épouſe ſi tendre!

Miſtriſs BELTON.

Il n'eſt point de patience à l'épreuve d'une telle inſolence. Oſez-vous prétendre que je vous ſervirai de jouet, Monſieur? Mon mari peut me traiter comme il lui plaît; mais je ne ſouffrirai pas qu'un vil libertin m'inſulte chez moi, me raviſſe l'amour de mon époux, le rende infidèle... C'eſt vous qui êtes l'incendiaire, qui mettez le feu dans ma maiſon. Je vous la défends; ſortez-en tout-à-l'heure, & gardez-vous d'y reparoître. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

LE MAJOR, *ſeul.*

JE le ſavois bien, que Madame me mettroit à la porte.... Le diable..... Elle revient, je crois..... Non. Elle va trouver mon frère; le pauvre homme! hum, s'il avoit ſeulement la moitié de mon courage, l'impertinente bégueule paſſeroit mal ſon tems... Ah! te voilà, Charles?

SCENE III.

Charles BELTON, le major BELTON.

LE MAJOR.

EH bien, mon ami, comment vont tes affaires?

CHARLES.

Mal, très-mal, mon oncle. Savez-vous ce qui s'eſt paſſé hier?

LE MAJOR.

Oui, mon ami, je le ſais. Suivant ton uſage ordinaire, tu t'es comporté comme un extravagant. C'étoit, dit-on, un bruit, une confuſion!... Ta maîtreſſe pleuroit, ſon père heurloit, mon frère renioit, perſonne ne s'entendoit... J'aurois, ma foi, donné dix guinées pour aſſiſter à ce ſpectacle.

CHARLES.

Et moi, j'en aurois donné mille pour être ailleurs. Tranſporté de retrouver Henriette, frémiſſant du danger de la perdre, entendre ſon père la menacer... Je ne me connoiſſois plus, je n'étois plus à moi-même... Elle eſt irritée,

très-irritée contre moi ; monſieur Clifford eſt furieux... Que devenir, que faire ?

LE MAJOR.

Calme-toi, tout cela ſe raccommodera ; la première fois que tu verras Henriette...

CHARLES.

Ah ! la reverrai-je ? J'ignore où ſon père l'a conduite, je n'ai pas ſongé à le faire ſuivre, j'étois comme un fou. Peut-être l'a-t-il déjà contrainte à épouſer cet imbécille baronnet.

LE MAJOR.

Elle aura refuſé ce monſtre, ne crains rien.

CHARLES.

Vous ne connoiſſez pas la violence de M. Clifford, la timidité, la douceur d'Henriette.

LE MAJOR.

Elle eſt douce ? tant mieux, elle en ſera plus obſtinée ; raſſure-toi.

CHARLES.

Mais ſa colère....

LE MAJOR.

Tu l'appaiſeras.

CHARLES.

Eh comment ? ſi je n'eſpère plus de la voir ?

UN VALET *entre & dit à Charles.*

Le capitaine ô-Cutter demande à parler à Monſieur.

CHARLES.

Je ne veux voir perſonne, je n'y ſuis pas, allez.

LE VALET.

Il a, dit-il, une affaire importante à vous communiquer.

CHARLES.

Son nom eſt, dites-vous....

LE VALET.

Le capitaine ô-Cutter.

CHARLES.

Jamais je n'entendis parler de cet homme: connoiſſez-vous cela, Major?

LE MAJOR.

Non; il veut vous parler en particulier, je vous laiſſe.

CHARLES.

Ai-je des ſecrets pour vous, mon oncle! Je ſuis fort tenté de le renvoyer... Mais, s'il venoit de la part de ma chère Henriette... Le renvoyer, à quoi penſois-je? Vîte, faites entrer. (*Le Valet ſort.*)

SCENE

SCENE IV.

Le major BELTON, Charles BELTON le capitaine O-CUTTER.

LE CAPITAINE.

VOTRE humble ſerviteur, Meſſieurs : qui de vous deux ſe nomme Charles Belton ?

CHARLES.

C'eſt moi, Monſieur ; que ſouhaitez-vous.

LE CAPITAINE.

Simplement vous communiquer... Mais, comme l'affaire doit être ſecrette, le diable m'emporte ſi je parle avant de voir le tillac débarraſſé.

CHARLES.

Ce gentilhomme eſt mon parent, mon ami, Monſieur. Tout ce qui m'intéreſſe peut lui être confié.

LE CAPITAINE.

Eſt-il votre ami ? J'en ſuis parbleu charmé : ah ! vous avez un ami ? la rencontre eſt heureuſe. Ça, Monſieur, il s'agit de décider un différend entre vous & mylord James ; comme

je faiſois route de ce côté, il m'a prié de vous apporter cette lettre.

LE MAJOR.

Comment, Monſieur, un cartel?

LE CAPITAINE.

Oui, morbleu, un cartel. Mylord m'a fait l'honneur de me choiſir pour ſecond; ſi le cœur vous en dit, vous accompagnerez ce gentilhomme.

CHARLES, *à part.*

Cet homme s'eſt trompé de lettre, profitons de ſa mépriſe; je vois par les premiers mots.... Achevons de lire. On doit être ſans ſcrupule avec des gens de cette eſpèce.

LE CAPITAINE, *au Major.*

Eh bien! marcherez-vous de conſerve avec votre ami, Monſieur? hem!

LE MAJOR.

Très-volontiers. Plus on eſt de fous, plus on rit. Aimez-vous à vous battre, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Ventrebleu, Monſieur, ſi j'aime à me battre? C'eſt un de mes paſſe-tems, c'eſt mon plaiſir le plus vif.

Le MAJOR.

Et par quel hasard vous intéressez-vous dans cette querelle ? En savez-vous le fond ?

Le CAPITAINE.

Non, le diable m'emporte ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

Le MAJOR.

Comment ! se battre sans savoir pourquoi ?

Le CAPITAINE.

Quand le signal est donné, on combat, qu'importe le sujet ?

Le MAJOR.

Ainsi, Monsieur, un duel vous paroît un amusement ?

Le CAPITAINE.

Ma foi, vous avez raison. Sur mer, sur terre, à propos de quelque chose, à propos de rien, tout cela m'est égal. En Irlande, je me suis battu pour la politique, où je n'entends rien ; pour une pièce de théâtre, que je n'avois pas vue ; pour le parlement, dont je ne me soucie guère ; pour Sally, pour Betty, que sais-je ! Mais en Angleterre, je n'ai pas tiré l'épée ; sans cette favorable occasion, je restois à rien faire.

CHARLES, *à part.*

Voilà bien la plus heureuse découverte !

(*haut*) Capitaine, ayez la bonté de faire mes complimens à Mylord. J'aurai l'honneur de me trouver au rendez-vous.

Le Capitaine.

Fort bien. Et ce Monſieur, viendra t-il?

Le Major.

N'en doutez pas, Capitaine ; nous répéterons, vous & moi, nos exercices. Nous pouſſerons de tierce, de quarte...

Charles, *à part.*

J'oubliois... Tâchons de tirer adroitement... (*haut*) L'heure indiquée eſt, je crois...

Le Capitaine.

Six heures. Vous dites juſte.

Charles.

Et le lieu du rendez-vous, derrière les murs de... de...

Le Capitaine.

Non, à Hyde-parc, près du rond. J'ai moi-même choiſi cet endroit, de peur des importuns.

Charles.

Ah ! oui, vous avez raiſon. A Hyde-parc donc. Aſſurez Mylord de mon exactitude.

Le CAPITAINE.

Et le diable emporte qui ſe fera attendre: Ce ne ſera pas moi toujours. Le capitaine ô-Cutter vous apprendra.... vous lui ferez raiſon.... Tête-bleu!... Votre ſerviteur, Meſſieurs.

SCENE V.

Le MAJOR, CHARLES.

CHARLES, *vivement.*

FÉLICITEZ-MOI, mon oncle, félicitez-moi.

Le MAJOR.

De quoi, mon ami? De courir le riſque d'être tué, ou de t'expatrier? Je ne fais pas grand cas de cette bonne fortune-là.

CHARLES, *d'un air gai.*

Félicitez-moi, vous dis-je; Henriette, ma chère Henriette, eſt retrouvée; je ſais où elle eſt.

Le MAJOR.

Retrouvée! comment?

CHARLES.

Cet aimable, ce cher brouillon de capitaine

s'eſt mépris ; il m'a donné une lettre adreſſée à lady Freelove : oh ! je l'aimerai toute ma vie pour cette étourderie.

Le Major.

Adreſſée à lady Freelove ?

Charles.

Oui. La lettre eſt de mylord James. Il informe ſa digne aſſociée, que mon Henriette eſt avec ſon père à Holborn ; il s'excuſe de n'avoir point vu Mylady ce matin ; ſes deſſeins ſur miſs Clifford ont pris tous ſes momens.... Ses deſſeins ! je les ignore, voilà le mal ; mais, parbleu, Mylord me mettra dans ſa confidence. Si je puis le rencontrer aujourd'hui, nous terminerons enſemble, ſans que ſon capitaine irlandois s'en mêle. Adieu, mon oncle.

Le Major.

Où courez-vous ?

Charles.

Chercher à m'approcher d'Henriette, tout tenter pour la voir, pour l'appaiſer, pour la garantir des entrepriſes de mylord James.

Le Major.

Attendez, je n'ai pas la meilleure opinion de l'honnêteté de ce lord ; il faut ſe précautionner....

CHARLES.

Ne craignez rien. J'agirai prudemment. Je laiſſerai mon caroſſe à vingt pas, perſonne ne me verra...

Le MAJOR.

Je ne me fie point à vous, écoutez...

CHARLES.

Je ne puis m'arrêter. Voilà le haſard le plus heureux, le plus favorable augure ! Je ne me ſerois jamais imaginé qu'un cartel pût cauſer tant de joie. Adieu, mon oncle, à tantôt.

SCENE VI.

Le MAJOR, *ſeul.*

ATTENDS, écoute, arrête, Charles ; un mot.... Il eſt parti. Le voilà bien corrigé!.. Quelle chaleur, quelle tête ! dans cette maudite maiſon, je ſuis, ma foi, le ſeul qui ait le ſens-commun. Charles eſt fou, miſtriſs Belton enragée, mon frère... oh diable ! c'eſt un grave & ſententieux imbécille celui-là, rempli de maximes philoſophiques. *Le calme eſt*, dit il, *le bonheur de l'ame ; une vie paiſible eſt le plus grand des biens ; la patience eſt la vertu des*

forts... Assurément il en a de la patience, & pourtant il est bien le plus malheureux chien!.. Malédiction sur sa tendre moitié! j'enrage; il faut absolument qu'il me doive la fin de son esclavage, je veux l'engager à se révolter. Je veux le porter à une rebellion ouverte contre sa souveraine; l'insolente me chasse, qu'ai-je à ménager? Oh! parbleu, mistris Belton, laissez-moi faire; je vais, à mon tour, m'emparer de votre mari, l'animer, l'aiguillonner; je veux qu'il jure, crie, tempête, & jette la maison par les fenêtres.

SCENE VII.

Le Théâtre représente une chambre de l'hôtellerie où M. Clifford est logé.

Henriette CLIFFORD, *seule.*

O ciel! que vais-je devenir? mon père, sourd à mes prières, à mes cris, se montre inexorable. Il m'ordonne, il me contraint, il me force d'être à sir Henry, à l'objet de mon dédain, de mon aversion.... Peine sensible; & pourtant un chagrin plus amer encore... Ah! Charles, Charles! ton imprudence, ton em-

portement... Quoi, rien ne peut donc arrêter la fougue de cette ame impétueuſe... Mon père eût cédé peut-être à tes vœux, aux miens...
Ah ! je dois l'oublier, renoncer à lui ; y renoncer, l'oublier ? Hélas ! un penchant inſurmontable s'oppoſe à ma raiſon. Mon deſtin eſt d'aimer Charles, de haïr ſir Henry, d'être malheureuſe à jamais. Le voilà ce ridicule baronnet, mon père veut que je l'entretienne ; ah ! bon dieu ! comment ſoutenir ſa préſence ?

SCENE VIII.

Miſs HENRIETTE, ſir HENRY.

Sir HENRY.

BONJOUR, Miſs, votre ſerviteur.... Vous ne me regardez pas, vous ne répondez point ; vous êtes honteuſe, je gage ; vous nous avez donné aſſez de mal, le pauvre Snip ſait bien qu'en dire. O ! ça, écoutez-moi, je ne fais pas de longs diſcours ; je vais droit mon chemin, ſans jamais me détourner. Voici le fait. Je vous veux pour ma femme ; il faut me dire, je vous veux pour mari. Ce que je vous propoſe eſt ſimple ; voyez-moi, examinez-moi ; point de faux-pas à craindre avec Henry, j'ai le pied

ſûr, je ſuis jeune, de bonne race, franc du collier....

HENRIETTE.

Parlez anglois, Monſieur, ſi vous voulez que je vous réponde.

Sir HENRY.

Parler anglois ? Et ! que fais-je donc ? Je vous demande ſi vous m'aimerez pour votre mari, cela n'eſt-il pas bon anglois ? Je n'entends rien à vos circonlocutions françoiſes, moi. Votre père jure que vous ſerez ma femme, & je vous demande encore une fois ſi vous m'aimerez pour votre mari ?

HENRIETTE.

Que lui dire ? Comment s'y prendre avec un eſprit ſi borné.... Eſſayons ſi la raiſon, la douceur, ont quelque pouvoir ſur cette ame groſſière.... Sir Henry, vos deſſeins m'honorent ; mais croyez-moi, vous méritez une femme plus parfaite, plus diſpoſée à reconnoître....

Sir HENRY.

Plus parfaite ! non, ma foi, Miſs, vous ne m'en ferez point accroire, je m'y connois ; en un mot, je ſuis content de mon marché.

HENRIETTE.

Permettez, Monſieur, que je m'explique.

Dans notre poſition, la ſincérité doit l'emporter ſur une vaine politeſſe. J'oſe donc vous le dire. Jamais je ne ſerai votre femme. Si vous vous intéreſſez à mon bonheur, ſi mon repos vous eſt cher, renoncez à vos prétentions, engagez mon père à me laiſſer libre, ceſſez de preſſer une union mal aſſortie; par ce généreux procédé vous m'obligerez ſans rien ſacrifier, car je ſuis abſolument déterminée à vous refuſer, fût-ce au péril de ma vie.

Sir HENRY.

A me refuſer, à ne poinr vouloir de moi, n'eſt-ce pas? Parbleu, Madame, vous êtes difficile. Mais, mais comment donc, que ſignifie tout cela? Votre père prétend, je prétends auſſi; nous prétendons... Enfin....

HENRIETTE.

De grace, ſir Henry, ne vous obſtinez point... Il m'eſt impoſſible.... tout-à-fait impoſſible.... Jamais on ne pourra me contraindre....

Sir HENRY.

Vous verrez, Miſs, ſi l'on ne vous contraindra pas. Eh ſi, commencer une partie & retirer les enjeux, c'eſt agir comme un enfant. Jouez, ou payez. Miſs, c'eſt la règle.

HENRIETTE.

Laiſſez-vous perſuader, Monſieur, ne perſévérez pas dans une vaine pourſuite. Je ſuis décidée, poſitivement décidée à vous refuſer ma main.

Sir HENRY.

Oui-da? Mais votre père eſt décidé à me la donner, je ſuis décidé à l'accepter; c'eſt deux contre un, nous devons l'emporter.

HENRIETTE.

Eh! je vous en conjure.

Sir HENRY.

Prière inutile.

HENRIETTE.

Conſidérez....

Sir HENRY.

Je ne vous écoute pas.

HENRIETTE.

Mais la généroſité....

Sir HENRY.

Chanſon.

HENRIETTE.

L'honneur....

Sir HENRY.

Sottiſe.

HENRIETTE.

Vous ordonnent....

Sir HENRY.

Le diable m'emporte ſi j'obéis. Tout eſt rangé, conclu; vous devez être ma femme, vous la ſerez; je n'en démordrai pas. Là.

HENRIETTE.

Votre femme! je me donnerois plutôt à l'homme le plus abject, au dernier des eſclaves; je préfère la mort... Vous me mettez au déſeſpoir... Craignez... (*elle ſe promène avec agitation, marche vîte & s'évente.*)

Sir HENRY, *la regardant marcher.*

Une charmante encolure, ma foi; le plus joli trot!...

HENRIETTE, *ſans s'arréter.*

Malheureux, je vous honorois trop, en vous ſuppoſant ſuſceptible d'un ſentiment d'humanité.

Sir HENRY, *allant à elle & prenant ſa main.*

Là, là, ne prenez pas le mors aux dents.

HENRIETTE, *s'efforçant de retirer ſa main.*

Comment oſez-vous... Laiſſez ma main, laiſſez-la dans l'inſtant.

Sir HENRY.

Doucement, doucement, ne vous câbrez pas. Penſez-vous m'effrayer ? Ah ! parbleu, nous en avons bien vu d'autres ! je vous laiſſe ronger votre frein. Je cours informer monſieur Clifford de votre ſoumiſſion. Oh ! nous vous rendrons docile, je vous en réponds ; ſi la bride ne ſuffit pas, nous emploierons la gourmette. Tel que vous me voyez, j'en ai dompté de plus rétives. Oui, oui, tout-à-l'heure... Laiſſez-moi faire. (*Il ſort.*)

HENRIETTE, *ſeule.*

Va, miſérable, tu es au-deſſous de ma colère. Ai-je pu me flatter d'émouvoir cette ame inſenſible ? Il ne me reſte donc plus d'eſpérance ? Ah ! par combien de peines mon triſte cœur eſt déchiré ! la cruelle perſévérance de mon père fait mon ſupplice, ma déſobéiſſance l'irrite & l'afflige, ſes chagrins augmentent mes douleurs ; que n'eſt-il en mon pouvoir de céder, de ſuivre ſes ordres.... Ah ! plutôt la mort que ſir Henry ! Mon père vient, faiſons un dernier effort pour le fléchir.

SCENE IX.

M. CLIFFORD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

QUELLE colère éclate dans ſes yeux ! Ah, mon père, daignez m'entendre...

M. CLIFFORD.

Paix ; ne dites pas un ſeul mot. Voulez-vous l'épouſer ?... Comment, morbleu, ne ſauriez-vous parler ? Répondez-moi. Voulez-vous l'épouſer ?

HENRIETTE.

Ah ! Monſieur, excepté cet ordre inhumain, il n'eſt rien...

M. CLIFFORD.

Taiſez-vous, n'achevez pas. Fille perverſe !.. Sang & furies ! vous l'épouſerez.

HENRIETTE.

Au nom de tout ce qui peut vous attendrir, Monſieur...

M. CLIFFORD.

Vous l'épouſerez, inſolente ! vous l'épouſerez

dès ce ſoir. Comment avez-vous oſé l'inſulter, après m'avoir promis de le bien traiter ?

HENRIETTE.

Je vous ai tenu parole, Monſieur ; mais ſon impertinente conduite . . .

M. CLIFFORD, *dans une grande paſſion.*

Son impertinente conduite ? Confuſion ! il ne périra que de ma main. Etre impertinent avec mon Henriette . . . où eſt-il l'infâme ? Je veux lui brûler la cervelle ! . . . Mais c'eſt un menſonge, un impudent menſonge, il n'eſt pas aſſez hardi . . . Voulez-vous l'épouſer ? Répondez à cela ; voulez-vous l'épouſer ? . . Eh bien ! êtes-vous muette . . . Damnation ! vous l'épouſerez.

HENRIETTE.

Si vous aviez de la tendreſſe pour moi, Monſieur . . .

M. CLIFFORD.

Si j'ai de la tendreſſe pour toi ? pour mon Henriette ! Ah ! ma chère fille, ton pauvre père t'adore ; ſi je ne t'aimois à la folie, voudrois-je te forcer... N'eſt-ce pas ton bonheur que je cherche.... Mais je connois la cauſe de ta déſobéiſſance ; ce jeune emporté, cet inſolent Belton... il m'a inſulté, menacé... je le hais, je le déteſte... pour me faire enrager, tu l'aimes,

l'aimes, tu en es folle, tu n'en veux point d'autre... Maudite contradiction !

HENRIETTE.

Délivrez-moi de ſir Henry ; & ſi je diſpoſe de ma main ſans votre conſentement, privez-moi du nom de votre fille.

M. CLIFFORD.

Si tu n'acceptes ſir Henry, je t'en prive à l'inſtant, je te renonce, je te déshérite, je te maudis.

HENRIETTE.

Mais ſi mon cœur l'abhorre!... Monſieur, mon père, vous ne ſavez pas combien il m'eſt affreux de vous conteſter vos droits, de ne pas vous obéir ; je ne ſaurois épouſer ſir Henry, mais je puis mourir pour vous plaire....

M. CLIFFORD.

Mourir ! mourir pour me plaire ! diabolique, infernale méchanceté ! Je deſirerois ta mort, moi !... Vous briſerez mon cœur, Henriette, vous le briſerez infailliblement ; n'eſt-ce pas pour vous rendre heureuſe que je m'obſtine ? Sir Henry n'eſt-il pas le plus riche baronnet de la province ? N'eſt-on pas heureuſe quand on eſt riche ? Toutes les filles du comté le deſirent.... Vous êtes opiniâtre, entêtée,

vous prenez plaiſir à me tourmenter, à me fâcher,.... mais je ne vous céderai pas. Entendez-vous, Henriette, ventrebleu, morte ou vive, vous l'épouſerez. Quelles raiſons avez-vous à m'oppoſer ? hem ?

HENRIETTE.

J'en ai mille, Monſieur....

M. CLIFFORD.

Paix, paix. Je vous défends de prononcer un mot. Vous ſerez ſa femme, ce ſoir il ſera votre mari. Je vais à l'inſtant chercher une licence, m'aſſurer d'un miniſtre. Damnation ! oſez-vous diſputer contre moi ? Ne ſuis-je pas votre père ? N'ai-je pas droit.... corbleu ! tu m'obéiras, je t'en réponds. Tu l'épouſeras, oui, oui, oui, tu l'épouſeras. (*il ſort en fureur.*)

HENRIETTE, *ſeule, allant après lui.*

Eh ! Monſieur, eh ! mon père... Il ne m'entend plus, il ne veut pas m'entendre. *Vous êtes ma fille, vous devez m'obéir.* Cruels parens ; je ne conteſte pas vos droits ; mais devez-vous abuſer de votre autorité ? Impoſez au moins des loix raiſonnables à des êtres libres & éclairés ; ſoyez juſtes, humains, n'exigez pas des ſacrifices impoſſibles à faire.... Charles!... hélas ! une licence.... un miniſtre....

O toi qui poſſédois mon cœur, toi que j'adorois, devois-tu menacer mon père?... Vain regret, inutiles plaintes.... pour jamais ſéparés... Bon dieu ! que vois-je?

SCENE X.

Charles BELTON, HENRIETTE.

CHARLES.

NE vous alarmez point, ma chère Henriette; ah ! ne craignez rien d'un amant ſoumis & repentant. Depuis deux heures j'erre autour de cette maiſon, j'attends l'inſtant de m'approcher de vous. Sir Henry, votre père, ſont ſortis. Je ſaiſis cette heureuſe occaſion de venir expier ma faute, implorer à vos pieds un pardon....

HENRIETTE.

Vous prenez, Monſieur, une peine très-inutile. Ni je n'attendois, ni je ne ſouhaitois votre viſite.

CHARLES.

O ma charmante amie ! vos paroles, vos regards, glacent mon ame. Depuis hier, ſavez-vous à quel tourment.... Ah ! ne vous éloignez pas de moi, ne rejettez pas les prières

de votre malheureux amant. J'ai tort, je me hais, j'ai dû vous irriter ; mais pardonnez un mouvement indiſcret... l'excès de ma paſſion, la crainte de vous perdre..... Mon déſeſpoir m'ôtoit à moi-même.

HENRIETTE.

Eh ! comment pardonner un emportement ſi criminel ? Oſer diſputer une fille à ſon père, porter l'égarement, la fureur.... Grand dieu, de quel effroi ce ſouvenir me pénètre ! Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi pour jamais. Vous avez menacé les jours de mon père, je ne dois plus vous regarder ſans horreur.

CHARLES.

Moi, je vous ferois horreur ? Ah ! vous m'accablez... J'ai mérité vos reproches, ils ſont juſtes ; mais mon repentir, ma douleur..... Henriette, je vous adore ! je ne reſpire que pour vous aimer..... Ah ! rendez-moi votre cœur, mes eſpérances... Tous les inſtans de ma vie ſeront employés à vous faire oublier mes offenſes. Jamais, jamais vous ne me reverrez coupable....

HENRIETTE.

Eh ! comment oſez-vous en répondre ? Vos paſſions ont trop d'empire ſur vous ; voyez où leur excès a pu vous conduire ? Ah ! Charles,

celui qui ne ſait pas en modérer l'ardeur, s'il eſt encore vertueux, riſque à chaque inſtant de ceſſer de l'être.

CHARLES.

Le deſir de vous plaire, de me rendre digne de vous, ſera déſormais un frein à ces paſſions trop vives. Mon amour ſeul m'a fait commettre des fautes. Rendez-le heureux, mon aimable Henriette ; alors maîtreſſe de mon ame, vous calmerez ſes mouvemens impétueux, ſans ceſſe excités par la crainte de n'être point à vous. O ! ma douce, ma généreuſe amie, pardonnez-moi. Betty vient de me dire que votre père eſt allé chercher une licence.... Juſte ciel ! vous donneriez-vous à ſir Henry ? conſentiriez-vous à m'abandonner ? Non, vous n'y conſentez pas ? Evitez une affreuſe violence, je viens vous en délivrer. Saiſiſſons cet inſtant, ma voiture eſt à dix pas, venez, ma chère, venez....

HENRIETTE.

Non. J'attendrai l'évènement. Je ne fuirai point. O Charles ! ſi j'écoutois mon penchant.. Ils ne peuvent me forcer d'épouſer ſir Henry,.. Hélas ! ſans votre dernière imprudence, peut-être.... Mais, comment nous flatter !.. Mon père, avant de ſortir, me reprochoit une malheureuſe tendreſſe.... N'avoit-il pas raiſon ?

Ah ! pourquoi, pourquoi la violence de votre caractère....

CHARLES.

J'en rougis, j'ai honte de moi-même. Ne me reprochez plus mes égaremens ; ſoumis le reſte de mes jours à vos conſeils, je ne penſerai, je n'agirai.... Mais le tems s'écoule, votre père peut revenir.... Ah ! conſentez à me ſuivre, mon oncle vous prépare un aſyle sûr.... Hâtons-nous, je frémis des dangers que vous courez ici.

HENRIETTE.

Non, je veux reſter. Abandonner encore mon père ? Fuir avec l'objet de ſa haine, ce ſeroit juſtifier ſa rigueur & flétrir ma réputation.

CHARLES.

Inſenſé ! qu'ai-je fait, Enviſagez donc, ma chère Henriette, toute l'horreur de votre ſituation ; ſi vous dédaignez de me ſauver la vie par une complaiſance que je vous demande à genoux, que votre propre intérêt vous engage à me faire grace, à quitter ce lieu. Vous ne connoiſſez pas tous vos dangers ; mylord James a formé des deſſeins contre vous, je le ſais, j'en ſuis sûr. Souffrez que je vous défende contre ſa violence.

HENRIETTE.

C'eſt auprès de mon père, c'eſt ſous ſes yeux, où je puis être à l'abri des complots de ce mépriſable lord.

CHARLES.

Quoi ! rien ne peut-il vous perſuader ?

HENRIETTE.

Non, ma réſolution eſt priſe.

CHARLES.

Vous me déſolez, Henriette : conſidérez. . .

HENRIETTE.

Tout eſt conſidéré. Votre imprudence a mis un obſtacle invincible à vos vœux, je ne puis ni ne dois me confier à vos ſoins.

CHARLES.

Ah ! malheureux ! malheureux Charles ! Ah mon dieu ! ſi cruelle, vous, vous, ma chère, ma bien-aimée Henriette.... Quoi ! la crainte d'être à ſir Henry....

SCENE XI.

BETTY, *accourant toute effrayée*, les mêmes.

BETTY.

BONTÉ du ciel ! Madame. . . Ah mon dieu ! l'évènement le plus incroyable. . .

HENRIETTE.

Quoi donc ?

BETTY.

Une troupe de ces coquins qui enrôlent de force des matelots, viennent d'enlever mon maître & ſir Henry. L'un jure en vain qu'il eſt chevalier baronnet, l'autre écuyer & ſeigneur de paroiſſe, les miſérables ne veulent pas les entendre.

HENRIETTE.

Sir Henry, mon père ! cela eſt impoſſible, Betty.

CHARLES.

Ah ! voilà ſon complot découvert.

BETTY.

Rien n'eſt plus vrai, Madame, le maître de la maiſon, vos valets, les ſiens, courent après

eux, c'eſt un bruit, une rumeur, la populace ſuit... Bon dieu ! que ferons-nous. Si on alloit nous prendre auſſi.

HENRIETTE.

Si je penſois, Monſieur, que pour vous aſſurer cet entretien, vous euſſiez oſé...

CHARLES.

Vous, Madame, vous, me ſoupçonner d'une pareille infamie.... Henriette, vous ne le croyez pas ?

HENRIETTE.

Non. Vous êtes un homme d'honneur, pardonnez... Mais qui peut donc être l'auteur...

CHARLES.

Mylord James aura ſans doute imaginé cette indigne ruſe. Une lettre qu'il n'avoit pas deſſein de m'adreſſer.... Mais j'entends du bruit... on vient... c'eſt lui. Ne craignez rien, je ſaurai lui en impoſer. O ma chère, je vous défendrai de ſes viles entrepriſes !

SCENE XII.

Lord JAMES, Charles BELTON, HENRIETTE.

Lord JAMES, *accourant d'un air ſatisfait.*

ENFIN ma jolie, ma délicieuſe Henriette, je puis... Ah ! que vois-je ? Encore ce diable d'homme. Parbleu, Monſieur, puiſqu'il vous plaît d'être par-tout, terminons ſans plus tarder. (*Il met l'épée à la main*) Mais vous êtes ſans armes, à la bonne heure. Cédez-moi cette dame, cédez-la, vous dis-je, ou ſur mon honneur, je ne vous ménagerai pas. (*Il va ſur lui.*)

CHARLES, *tirant un piſtolet.*

Doucement, Mylord, doucement. Eloignez-vous. J'ai des armes. Si vous faites un pas, j'aurai l'honneur de vous mettre deux balles dans la tête.

Lord JAMES.

Comment, ventrebleu, un piſtolet!

CHARLES.

Au très-humble ſervice de Mylord. Le piſtolet, comme l'épée, eſt une arme à notre

uſage, je ſais me ſervir de l'une & de l'autre. Si celui-ci manque, le pareil eſt dans ma poche.

HENRIETTE.

Dieu tout-puiſſant!

Lord JAMES.

Mais, mais....

CHARLES.

Ne vous effrayez pas, Madame; Mylord a pris la peine d'écarter vos amis, vos parens, dans l'intention apparemment de remplacer leurs ſoins, de vous donner les ſiens. Avez-vous deſſein de profiter de ſa bonté, voulez-vous vous mettre ſous ſa protection?

HENRIETTE.

Ah! cruel Charles, vous le voyez trop, je ne puis plus m'en défendre, la néceſſité m'oblige à vous ſuivre.

CHARLES, *donnant la main à Henriette, & préſentant ſon piſtolet à Mylord.*

Mylord voudra bien s'éloigner un peu de la porte.

Lord JAMES.

Confuſion! Monſieur, Monſieur!

CHARLES.

Pardon, Mylord, je n'ai pas le loiſir de

cauſer à préſent.... Un peu plus de côté, je vous prie.... Vous ſavez ma demeure; ſi vous êtes inquiet de miſs Clifford, vous aurez de ſes nouvelles chez moi.... Reculez donc un peu, Mylord.... Encore.... Fort bien, là, à merveille. Je ſuis le plus humble de vos ſerviteurs. (*Il ſort avec Henriette.*)

Lord JAMES, *ſeul.*

Ne viens-je pas de jouer un joli perſonnage? Malédiction ſur mes ſtratagêmes; j'ai donc imaginé, concerté, exécuté le deſſein le plus profond, le plus politique, ſeulement pour ſervir cet impertinent!.. Me voir préférer une eſpèce que perſonne ne connoît, un gentilhomme de campagne; ſacrifier à cela un lord diſtingué par ſa figure, ſa fortune, ſon eſprit, mille qualités brillantes!... Le diable emporte l'amour, les intrigues, & toutes les plates provinciales des trois royaumes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre repréſente l'appartement de lady Freelove.

SCENE PREMIERE.

Lady FREELOVE, lord JAMES.

Lady FREELOVE.

OUI, vous dis-je, le ſpirituel capitaine a porté la lettre que vous m'avez écrite au jeune Belton, & m'a remis à moi, le cartel deſtiné pour votre rival.

Lord JAMES.

Maudit ſoit le ſtupide animal ! comment a-t-il pu faire une pareille balourdiſe ? Me voilà bien avancé. Morbleu, je ſuis furieux ! après avoir pris de ſi juſtes meſures, au moment où je m'attends à recueillir le fruit de mes ſoins, un ſot renverſe toutes mes eſpérances.

Lady FREELOVE.

Seroit-il impoſſible de tirer avantage de cet accident ?

Lord JAMES.

Eh ! comment, Mylady, comment...

Lady FREELOVE.

Vous pouvez délivrer les priſonniers, faire valoir ce ſervice à monſieur Clifford... Attendez donc... Oui, à merveille ! il faut lui perſuader que Charles lui a joué ce tour pour ſe rendre maître de ſa fille.

Lord JAMES.

Ah ! vous avez raiſon. Charles ayant enlevé miſs Clifford à l'inſtant même... L'invention eſt admirable ! je cours les retirer des mains du capitaine ô-Cutter, & défendre à cet imbécille de ſe mêler jamais de mes affaires. Mais après qu'ils ſeront libres, comment leur prouver que mon rival...

Lady FREELOVE.

Conduiſez-les chez miſtriſs Belton. En trouvant ſa fille avec Charles, d'où s'éleveroient les doutes de mon vieux parent ?

Lord JAMES.

Mais cette mépriſe du capitaine, ma lettre...

Lady FREELOVE.

Vous la nierez hardiment, avec intrépidité.

Vous accuſerez Charles d'avoir contrefait votre écriture. Eh ! dites-moi, je vous prie, qui peut diſcerner l'impoſture de la vérité, quand deux hommes ſoutiennent ce qu'ils avancent avec une égale fermeté.

Lord JAMES.

Je ne rougis pas aiſément; mais ſoutenir en face, à des gens inſtruits, prêts à me confondre ſur tous les faits, que je n'ai aucune part...

Lady FREELOVE.

C'eſt une néceſſité. Après avoir délivré Clifford, ſi vous l'abandonnez à ſa propre conduite, il ira chercher ſa fille chez Belton. On lui dira la vérité, vous ſerez accuſé, jugé, condamné ; Belton triomphera, vous perdrez Henriette, ſans rétablir votre réputation. Allons donc, du courage, Mylord. Votre préſence en impoſera. Accompagnez Clifford chez Belton, il le faut, l'honneur l'exige ; il n'y a point à balancer.

Lord JAMES.

Un motif ſi puiſſant me détermine. Mais puis-je compter ſur vous? Avec un tel corps de réſerve, j'oſerai commencer l'attaque.

Lady FREELOVE.

Soyez ſûr de moi. J'irai vous ſoutenir. Comment, ſe laiſſer abattre, humilier, ter-

raſſer, par de pareilles eſpèces? Des perſonnes de notre rang . . Fi, cela ſeroit honteux.

Lord James.

On ne penſe point avec plus de dignité, vous êtes incomparable ! Je cours exécuter vos ordres, délivrer mes priſonniers, combattre, remporter la victoire & mériter vos louanges. Adieu. Au moins vous viendrez chez miſtriſs Belton, n'y manquez pas.

Lady Freelove.

Eh ! non. Allez vîte, & ſongez à prendre un ton convenable avec ces gens-là.

Lord James.

Oh ! s'il ne s'agit que d'être très-haut, très-ſupérieur, notre affaire ira bien. (*Il ſort.*)

Lady Freelove, *ſeule.*

Cet homme eſt foible, puſillanime; il manque d'une noble aſſurance. S'il alloit s'embarraſſer, héſiter, ſe couper, mé compromettre . . . Je prendrai toutes mes précautions. J'irai chez miſtriſs Belton. Je me préſenterai hardiment. Si mylord a l'avantage, je lui conſerverai ma protection; j'avouerai notre intelligence. Appuyer ſes deſſeins, preſſer ſon union avec Henriette, ce ſera me montrer une ardente amie, une bonne parente. Si mylord eſt découvert, haï, mépriſé; je l'abandonne, je

je me récrie contre ſes projets ; je blâme ſa conduite, déteſte ſon caractère ; puis j'embraſſe le vieux Clifford, le plat baronnet, l'impertinent Charles, ma ſotte petite couſine, & maudis avec eux mylord James & ſes noires perfidies. (*elle ſort.*)

SCENE II.

Le Théâtre change, & repréſente une pièce de l'appartement de miſtriſs Belton.

Miſtriſs BELTON, *ſeule ;* NELLY *ſurvient.*

JE ne puis réſiſter à ce tourment affreux. Le chagrin, l'inquiétude, l'impatience me dévorent. Monſieur Belton, me traiter avec ce mépris ! ſortir ſans moi, ſans me prévenir, ſans me conſulter. Où eſt-il ? que fait-il ? dans quels lieux ? avec qui ?.. L'inſolent Major lui inſpire cette audace... Depuis deux heures n'être pas rentré !... Eh bien, Nelly ?

NELLY.

Eh bien, Madame, Monſieur n'eſt point encore de retour.

Miſtriſs BELTON.

Pas encore de retour?.... Ah ! mon dieu... Mais cù eſt-il allé ? dites donc ?

NELLY.

Je ne le ſais pas, Madame.

Miſtriſs BELTON.

Vous ne ſavez jamais rien. Pourquoi ne ſavez-vous pas?.. Ignoriez-vous que mon mari ſortiroit aujourd'hui ? prétendez-vous me perſuader que vous l'ignoriez ?

NELLY.

Je veux mourir à l'inſtant, ſi je m'en ſuis ſeulement doutée. Je jure à Madame, je lui proteſte....

Miſtriſs BELTON.

Finiſſez vos impertinences.

NELLY, *pleurant.*

Il eſt bien dur de s'entendre accuſer quand on eſt innocente. Monſieur Pariſien n'eſt pas mort, dieu merci ; il peut dire à Madame....

Miſtriſs BELTON.

Quoi, que peut-il me dire ?

NELLY.

Il affirmera que je ne ſais rien, Madame.

Miſtriſs BELTON.

La ſotte. Faites venir Pariſien.

NELLY.

Oui, Madame. (*elle sort.*)

Mistriss BELTON.

Tout conspire contre mon repos. Ne parviendrai-je point à découvrir, à savoir enfin... Parisien, où est votre maître?

Nelly rentre avec Parisien.

PARISIEN, *d'un ton grave.*

Il est sorti, Madame.

Mistriss BELTON.

L'animal! Je vous demande où il est allé?

PARISIEN.

Où il est allé?

Mistriss BELTON.

Oui.

PARISIEN.

Je n'en sais rien, Madame.

Mistriss BELTON.

Je n'en sais rien, je ne sais pas; voilà leur réponse à tous. Jamais on ne fut plus mal servie; je suis environnée de sots, d'imbécilles... Ne devez-vous pas toujours savoir où est votre maître? vous êtes un valet bien attaché, fort attentif... D'où vient ne pas venir m'avertir que votre maître sortoit?

PARISIEN.

Qu'il sorte, qu'il ne sorte point, cela ne

me regarde pas. Je ſuis ſon valet-de-chambre, je l'habille, c'eſt mon devoir, je le remplis exactement. Quand je n'ai plus rien à faire auprès de ſa perſonne, il peut aller, venir, reſter, je ne m'en embarraſſe pas le moins du monde; il me laiſſe libre; pourquoi le gêne-rois-je?

Miſtriſs BELTON.

L'impertinente gravité de ce faquin eſt inſoutenable. Allez-vous-en.

PARISIEN.

Très-volontiers, Madame.

Miſtriſs BELTON.

Eh bien, Nelly, à quoi vous amuſez-vous? pourquoi ne pas faire monter John, Thomas, Abraham, le portier? faut-il vous répéter cent fois la même choſe?

NELLY.

Madame ne me l'a pas encore dit. (*elle ſort.*)

Miſtriſs BELTON.

Pas encore dit? Cette créature eſt d'une impudence... Mon dieu, que deviendrai-je? Je ſuis dans une agitation...

Nelly rentre avec John.

JOHN.

Que veut Madame?

Miſtriſs BELTON.

Pourquoi n'avez-vous pas ſuivi votre maître?

JOHN.

C'eſt qu'il eſt ſorti dans le caroſſe de monſieur le Major, Madame.

Miſtriſs BELTON.

Où ſont-ils allés?

JOHN.

J'imagine qu'ils ſont allés chez M. le Major, Madame.

Miſtriſs BELTON.

Il *imagine!* Quoi, vous n'en êtes pas sûr?

JOHN.

Non, Madame; je le penſe, mais je n'en ſuis pas certain.

Miſtriſs BELTON.

Pas certain? Ils diſent tous la même bêtiſe. Ils ne ſavent jamais ce qu'on leur demande; des pareſſeux, des ignorans, des brutes... Oh! oui, je renouvellerai toute ma maiſon... Sortez... Attendez... Courez chez le Major, informez-vous ſi votre maître y eſt.

JOHN.

Et s'il y eſt, que lui dirai-je de votre part, Madame?

Miſtriſs BELTON.

Quel automate ? c'eſt pour en mourir ! Ne lui dites rien, allez ſeulement chez le Major, demandez ſi votre maître y eſt, m'entendez-vous ? . . . Eh bien, partirez-vous ?

JOHN.

J'y cours.

Miſtriſs BELTON.

John, John.... Revenez... Non, allez... Reſtez... Ecoutez... Non, volez chez le Major. (*John ſort.*)

NELLY, *à part.*

La voilà de belle humeur, nous aurons une jolie journée. (*haut*) Madame veut-elle s'habiller ?

Miſtriſs BELTON.

Quoi, cette créature aura l'audace de me tourmenter auſſi ! Je ne jouirai pas d'un moment de paix, de tranquillité dans ma propre maiſon ? M'habiller, me parler de m'habiller en l'état où je ſuis ! Sortez, inſolente, ne m'importunez point par vos plates queſtions ; il vous convient bien de m'en faire... Nelly... Nelly.

NELLY.

Madame ?

Miſtriſs BELTON.

Perſonne ne monte ? où ſont donc tous mes

gens ? Il ne vous plaît donc pas. . . Perſonne ne veut donc m'obéir. . .

JOHN, *accourant.*

Mon maître eſt ici, Madame ; il vient d'arriver avec monſieur ſon frère, monſieur ſon neveu & la belle dame qui étoit ici hier.

Miſtriſs BELTON.

La dame ! . . . Quoi. . . que dites-vous ? La jeune perſonne qui vint hier, eſt ici ?

JOHN.

Oui, Madame.

Miſtriſs BELTON.

La même ? elle eſt avec lui ?

JOHN.

Oui, Madame.

Miſtriſs BELTON.

Il la ramène. . . L'a t-il enlevée une ſeconde fois ? Ah ! c'en eſt trop, quelle hardieſſe ! cet homme eſt ſans pudeur, c'eſt un cœur corrompu, déteſtable. . . Je vais deſcendre, chaſſer de chez moi. . . Penſe-t-il m'outrager impunément ? Je lui ferai voir. . . Non, un profond mépris. . . Je veux ſortir, abandonner cette maiſon, m'en éloigner, n'y plus rentrer. . . Quoi, laiſſer triompher cette jeune audacieuſe ! elle eſt avec lui. . . Ah dieu ! le Major eſt un

infâme ; Charles, un vil complaiſant... Je ſuis trahie, perdue ! il lui jure de l'aimer, de me haïr.... L'ingrat, le perfide.... Courons, je dois m'oppoſer... Bon dieu ! j'ai la tête en feu ; des éblouiſſemens... Je me meurs. Nelly, conduiſez-moi dans ma chambre, je m'y renfermerai, j'y reſterai ſeule, j'y mourrai ; jamais, jamais je ne reverrai un cruel, un barbare, qui n'a pas craint de me percer le cœur, de me donner le coup de la mort. (*elle ſort.*)

SCENE III.

Le Théâtre change & repréſente une pièce de l'appartement de M. Belton.

Miſs HENRIETTE CLIFFORD, M. BELTON, Le MAJOR, CHARLES.

CHARLES, *à Henriette.*

CALMEZ-VOUS, ma charmante amie, calmez-vous, je vous en conjure.

HENRIETTE.

Impoſſible ! je ne puis diſſiper mon trouble, mes craintes. Ah ! cet indigne lord, où faiſoit-il conduire mon père ? comment le délivrer ?

M. BELTON.

Raſſurez-vous, Maadame, dans un moment vous en aurez des nouvelles; tout va s'arranger au gré de vos deſirs, des nôtres; je l'eſpère.

HENRIETTE.

Ah! Monſieur, plus d'une inquiétude cauſe mon agitation. Je tremble d'exciter encore une triſte paſſion, de faire naître une ſeconde altercation entre vous & votre épouſe. Sans le vouloir, j'ai fâché miſtriſs Belton, ma préſence a vivement bleſſé ſon cœur; je ne ſaurois me conſoler d'être l'innocent objet de ſa peine; pourquoi donc exigez-vous tous les trois, que je vienne?...

Le MAJOR.

Daignez vous prêter à nos deſſeins, Madame; il importe au bonheur de mon frère, que vous ayiez cette complaiſance. Il doit ſe conduire obligeamment à votre égard, éclaircir ſa conduite, ne pas céder au plus extravagant des caprices; & la décence exige que miſtriſs Belton vous reçoive, vous traite en amie, en parente....

NELLY *entre, & dit à M. Belton.*

Je voudrois, Monſieur....

M. Belton.

Quoi? que voulez-vous, Nelly?

Nelly.

Vous parler ſans être entendue des autres, Monſieur.

M. Belton, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, dites?

Nelly, *lui parle bas.*

M. Belton, *bas au Major.*

Elle eſt malade, mon frère, bien malade; elle ne peut deſcendre, elle me fait prier de monter; que me conſeillez-vous?

Le Major.

Comment, ce que je vous conſeille? Gardez-vous bien d'y aller.

M. Belton.

Mais....

Le Major.

Mais, non, & cent fois non. Laiſſez-la bouder tout à ſon aiſe.

M. Belton.

Je ſuis en compagnie, Nelly, vous le voyez; je ne ſaurois monter. Dites à votre maîtreſſe

qu'elle deſcende. Je la prie de venir, entendez-vous ? je ſerai charmé de la voir. Allez.

(*Nelly ſort.*)

LE MAJOR.

Bon, fort bien ; je commence à être aſſez content de vous.

M. BELTON.

Je veux aller tout doucement écouter comment elle recevra ma réponſe. Permettez-vous, belle Henriette...

LE MAJOR.

Aller écouter ! êtes-vous feu ? Si vous reprenez votre foibleſſe, je vous abandonne. Avez-vous entrepris d'être à jamais eſclave & malheureux ?

M. BELTON.

Vous me faites tort, mon frère ; je ſuis tendre, je ſuis ſenſible ; mais je ne ſuis pas *foible*. Ma femme eſt injuſte, la raiſon eſt pour moi, je ne dois pas céder, je ſoutiendrai mes droits ; vous me trouverez plus de fermeté qu'en pareille occaſion vous n'en montreriez vous-même. ſoyez-donc ſans crainte, fiez vous à moi. Je vais de mon cabinet écouter ſes diſcours, obſerver ſes mouvemens, & je réglerai ma conduite ſur mes découvertes. (*il ſort.*)

LE MAJOR.

Il va tout gâter. Quand j'y penſe, je doute que cet homme ſoit mon frère.

CHARLES.

Ah ! ma chère Henriette, votre triſteſſe me pénètre de douleur ; je vais mettre tous mes ſoins à trouver votre père, je vous le ramènerai. Séchez vos pleurs, ma douce, ma charmante maîtreſſe, croyez...

SCENE IV.

M. CLIFFORD, lord JAMES, ſir HENRY, les mêmes.

M. CLIFFORD, *parlant avant qu'on le voye.*

VENEZ, venez, ſir Henry ; ils me rendront compte de ma fille, & de l'inſulte qu'ils ont oſé nous faire !

HENRIETTE.

Ah ! j'entends ſa voix, c'eſt lui, c'eſt mon père ! O ciel ! je te rends grace ! (*au Major*) Monſieur, tâchez d'appaiſer ſa colère.... Je crains... Ah ! Charles, gardez-vous d'oublier...

Oh ! mon ami, rempliſſez vos promeſſes ; ſoyez doux, ſoyez patient.

CHARLES, *à Henriette.*

Je ferai tout pour vous plaire.

Lord JAMES, *à M. Clifford en entrant.*

Vous le voyez, Monſieur, votre fille eſt ici ; je ne vous en ai point impoſé.

M. CLIFFORD.

Oui, la voilà. Je ne vois que trop... Aurois-je pu le penſer, le croire.... Ma fille, ma propre fille.... Courage, Henriette, courage ! ce n'eſt pas aſſez de quitter votre père, vous le faites enlever par des brigands, avec violence, avec dureté, vous mettez ſa vie en danger, & puis vous avez le front, l'audace, l'inſolence de venir... Vous... vous... La colère, la rage me ſuffoque ; je ne ſaurois parler... J'étouffe.

CHARLES.

Je vous aſſure, Monſieur...

M. CLIFFORD.

Tu *m'aſſures*... Je te trouve bien hardi de *m'aſſurer !* après m'avoir ôté le cœur de ma fille, après avoir égaré ſa raiſon, après l'avoir enſorcelée, rendue mon ennemie, ma plus cruelle ennemie... tu *m'aſſures* ? Eh ! que diable m'aſſures-tu ?

Le MAJOR.

Si vous voulez m'entendre, Monſieur...

M. CLIFFORD.

Il eſt bien queſtion de vous entendre ! Rendez-moi ma fille, rendez-la-moi, tout-à-l'heure.

Le MAJOR.

Si vous aviez un peu de patience, monſieur Clifford...

M. CLIFFORD.

De la patience ! corbleu, Monſieur, pour qui me prenez-vous ? Je ne veux point avoir de patience, je veux ma fille. Elle eſt à moi, je demande mon bien, pour en diſpoſer à ma fantaiſie. Oh ! tu l'épouſeras, ſir Henry ; à leur barbe, tu l'épouſeras.

Lord JAMES.

Mais... mais, vous êtes violent, monſieur Clifford, & votre conduite eſt très cavalière. Que parlez-vous encore de ſir Henry ? Songez donc à mes prétentions ? Faites attention, je vous prie, à ma naiſſance, à mon rang, à mes titres...

M. CLIFFORD.

Des titres, un rang, de la naiſſance ? beau ſujet d'attention ! Je me moque de tous les lords du royaume. Ma fille ne ſera jamais une

bégueule de la cour, une impertinente de la ville ; saisis-toi d'elle, Henry ; c'est ta femme, emmène-la.

CHARLES.

Sir Henry, gardez-vous de tenter...

HENRIETTE.

Mon père, daignez...

M. CLIFFORD.

Je ne daignerai pas.

Le MAJOR.

Un mot, monsieur Clifford ; un seul mot.

M. CLIFFORD.

Pas une syllabe. Henry, saisis-toi de sa main, entraîne l'obstinée, emporte la rebelle... Eh bien, m'entend-t-il ? Le stupide animal ne sauroit-il obéir ?

Lord JAMES.

Parbleu, Monsieur, il n'en sera rien, nos conventions... Je m'y oppose, je le puis.

M. CLIFFORD.

Quoi ? que pouvez-vous ?

HENRIETTE.

Eh ! mon père !

CHARLES.

Eh ! Monsieur !

Le MAJOR.

Souffrez...

Sir HENRY.

Paix, paix, taiſez-vous tous. Vous ne ſavez pas le prendre. Je vais l'appaiſer. Ça, beau-père, écoutez. Vous vouliez me marier avec votre fille, n'eſt-ce pas ? Moi, comme un ſot, je conſentois à l'épouſer...

M. CLIFFORD.

Comment, ventrebleu...

Sir HENRY, *criant plus fort que lui.*

Doucement donc, écoutez tout. Quand on a pris une mauvaiſe route, il n'eſt pas défendu de rentrer dans le bon chemin ; s'il ſe préſente un ſentier qui y mène, on s'y jette bien vîte. C'eſt ce que j'ai fait. Mylord a bien voulu troquer ſon cheval bai, ſon ſuperbe Nabab... la plus belle, la plus magnifique bête!... Il l'a payé quatorze cens guinées ; ſavez-vous?... Enfin, il a bien voulu la troquer contre votre Henriette ; là, noblement, troc pour troc, ſans exiger de retour... J'ai tant deſiré ce beau Nabab... Je ne ſuis, ma foi, pas dupe ; le bon marché que j'ai fait là ! Comme mon ami, monſieur Clifford, vous devez me féliciter....

M.

M. CLIFFORD.

Qu'entends-je ? ſe peut-il... Troquer ma fille ! troquer mon Henriette contre un cheval?

Sir HENRY.

Eh pardi oui, je l'ai troquée ; elle me portoit malheur. N'avons-nous pas penſé nous rompre le cou, le pauvre Snip & moi, pour courir après elle ? Ne perdrai-je pas ma gageure à Newmarket ? Ne m'a-t-on pas enlevé, mis à fond de cale dans ce maudit vaiſſeau ? N'ai-je pas été bien heureux pendant que je faiſois la cour à Madame ? Toujours ombrageuſe, toujours rétive... Enfin j'en ſuis débarraſſé. Henriette eſt à Mylord, Nabab eſt à moi ; je ſuis content comme un roi.

M. CLIFFORD.

Que la peſte t'étouffe, toi, Nabab, Mylord, &....

Lord JAMES.

Un peu plus d'égards, monſieur Clifford, ces propos....

M. CLIFFORD.

Rage, fureur!... Ils me feront devenir fou. Exiſte-t-il un plus malheureux chien ? Ma fille trahit ſon père, cette brute de baronnet me fait un ſanglant affront, ce maudit lord veut

être mon gendre en dépit de moi, ce jeune étourdi de Belton s'empare de ma fille à mon nez. . . .

Le Major.

Monſieur Clifford, voulez-vous m'accorder un moment d'audience. Je m'engage à rétablir le calme dans votre eſprit, à juſtifier votre fille, à vous prouver ſon reſpect & ſa tendreſſe pour vous; enfin, à vous montrer ceux qui méritent votre haine & votre mépris.

M. Clifford.

Eh bien, morbleu, parlez. Parlez donc, puiſque vous en avez tant d'envie.

Le Major.

Je vais expoſer la vérité, tant-pis pour ceux qu'elle offenſera. Nous avons de violentes préſomptions ſur un fait, des preuves poſitives ſur un autre. La conduite de Mylord avec votre fille, chez lady Freelove, peut le faire ſoupçonner d'un attentat. . . Elle montre au moins un homme peu délicat ſur les moyens de remplir ſes deſirs. Une lettre de ſa main découvre qu'il eſt l'auteur de l'inſulte & de la violence dont vous vous plaignez. Voilà cette lettre, elle eſt, je crois, une preuve inconteſtable. . .

Lord James.

Fable, invention, pure adreſſe.

CHARLES, *à M. Clifford.*

Liſez, Monſieur, liſez. Cette lettre eſt tombée entre mes mains, par la mépriſe du porteur. Un égard dont vous ne pouvez me ſavoir mauvais gré, me force à cacher le nom de la perſonne à qui Mylord l'adreſſoit; ainſi je ſupprime l'enveloppe.

Lord JAMES.

Que je ſois déshonoré, monſieur Clifford, ſi cette lettre... Suppoſition, détour, ſtratagême! (*à part*) Lady Freelove ne vient point; le diable ſoit de la femme, m'abandonner, quand j'ai le plus grand beſoin de ſon impudence!

Sir HENRY.

Oui, oui, ſuppoſition; m'auroit-il cédé Nabab, s'il n'étoit pas le plus honnête homme du monde?

M. CLIFFORD, *répétant haut des mots de la lettre qu'il lit tout bas.*

Le plein ſuccès de mon entrepriſe... Cela eſt clair. *Mon expédition maritime.* Très-clair. *Ce vieux fou de Clifford.* Fort obligé vraiment. *Le campagnard jurera, mais nous rirons.* (*à Mylord James*) Sang & furies! c'eſt donc vous...

Lord JAMES.

Non, du tout, malice, fauſſeté, vous dis-je? Quand vous ſerez de ſang-froid...

M. CLIFFORD.

De ſang-froid, ventre-bleu, de ma vie je ne veux être de ſang-froid. Quoi ! j'accuſois ma pauvre fille, je la croyois d'intelligence.... Viens dans mes bras, ma chère enfant, viens me dire que tu es innocente, que ce lord eſt un infâme...

Lord JAMES.

Mais, mon cher Clifford...

M. CLIFFORD.

Allez au diable ! Ma bonne, ma douce Henriette !

HENRIETTE, *embraſſant ſon père.*

Avez-vous pu me ſoupçonner, Monſieur....

M. CLIFFORD.

Moi, ma fille ! c'eſt lui qui t'accuſoit... J'étois un ſot de le croire, ma fille, ma chère fille ; je t'ai toujours regardée comme un ange.

Le MAJOR.

Oui., miſs Clifford eſt un ange, Monſieur. Vous devez la rendre heureuſe. Sir Henry vient de vous montrer qu'il n'eſt pas digne d'elle;

Mylord ceſſe apparemment d'y prétendre : mon neveu l'adore, conſentez...

Sir HENRY.

Eh, non, non. Ce n'eſt pas-là notre accord ; la dame à Mylord, Nabab à moi : vous arrangez mal les choſes, monſieur le Major.

Lord JAMES.

Ma foi, mon bon monſieur Clifford, vous le prenez ſur un ton... Comme dit le Major, je ceſſe de prétendre à votre divine Henriette. Elle eſt belle, charmante ; mais tant de rudeſſe dans le père... Un homme tel que moi eſt-il fait pour prier ? Parbleu ! je romps avec vous, mon petit campagnard ; je vous refuſe tout net l'honneur de mon alliance. Serviteur. Vous vous repentirez en vain, de mes jours je ne veux entendre parler, ni de la province, ni des ſauvages qui l'habitent.

Sir HENRY, *courant après lui.*

Et Nabab, Mylord ? ce n'eſt pas ma faute.

Lord JAMES, *en s'en allant.*

Nous verrons.

Sir HENRY.

Je le ſuis. Ma foi, monſieur Clifford, vous êtes un plaiſant ami, me mettre dans le cas

de manquer Nabab. Adieu, je ne veux jamais vous voir, ſi Mylord rompt le marché.

(*Il ſort.*)

M. CLIFFORD.

Allez, plat animal, allez trouver votre ſot courtiſan.

Le MAJOR.

Allons, monſieur Clifford, laiſſez-vous fléchir. Rendez-vous à la nature, à la raiſon: vous aimez votre fille, & vous la chagrinez, vous la déſolez. J'ai vu le tems où vous eſtimiez Charles; ſa naiſſance, ſa fortune...

M. CLIFFORD.

Sont convenables, je ne le nie pas. Mais après la façon dont il m'a traité...

Le MAJOR.

Vous pouvez lui reprocher trop de vivacité; mais je réponds de ſon cœur.

M. CLIFFORD.

N'eſt-il pas l'auteur de tous mes chagrins? N'a-t-il pas concerté la fuite d'Henriette avec vous autres?...

CHARLES.

Jamais, Monſieur. J'ignorois ſon deſſein, ſa demeure...

M. CLIFFORD.

Eſt-il vrai, Major?

Le MAJOR.

Oui, ſur mon honneur, Monſieur.

M. CLIFFORD.

Mais j'ai promis de ne pas céder, je l'ai juré; ne ſuis-je pas le père de ma fille? le maître d'en diſpoſer... Un jeune dogue enragé, qui vouloit hier me tuer!

CHARLES.

Pardonnez mon égarement... La plus forte paſſion... Vous m'arrachiez votre fille... Perdre Henriette, Henriette que j'adore... Non, je ne puis vivre ſans elle! O! ma belle amie, ô! monſieur Clifford... ſoyez mon père... Je proteſte, je jure... Oui, ma tendreſſe, mon reſpect, vous prouveront....

M. CLIFFORD.

Tarare! ne me l'avez-vous pas enlevée à Holborn, hem?

HENRIETTE.

Ah! pouvez-vous lui en faire un reproche? O! mon père, que devenois-je ſans le généreux ſecours de Charles? Il m'a ſauvé deux fois des vils attentats de ce mépriſable lord.

M. CLIFFORD.

Il t'a ſauvée... Il a ſauvé mon enfant... Viens, mon ami Charles, viens; je t'aime, je te donne ma fille.... Eh ! que diable ne me diſiez-vous ...

CHARLES.

Ah ! Monſieur, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes. Ma chère Henriette, partagez-vous mes tranſports ?

HENRIETTE.

Souffrez, mon père...

M. CLIFFORD.

Souffrir ! quoi ? comment ? toujours déſobéiſſante, n'eſt-ce pas ? Gageons que tu n'en veux plus ? je te le donne, c'eſt aſſez. Morbleu, le veux-tu, le prendras-tu ?

HENRIETTE.

Eh oui, oui, mon père, je vous obéis de tout mon cœur.

M. CLIFFORD.

Miracle ! Ecoute, mon ami Charles, ſi tu n'es pas un bon mari, ſi tu ne rends pas mon Henriette la plus heureuſe des femmes, tu ne mourras que de ma main. Damnation ! Je veux la voir rire du ſoir au matin.

CHARLES.

Et moi, je veux expirer à l'inſtant où je lui cauſerai de la triſteſſe.

M. CLIFFORD.

Embraſſez-moi tous deux.

HENRIETTE & CHARLES.

De toute mon ame.

SCENE V.

Lady FREELOVE, les mêmes.

Lady FREELOVE.

MA chère miſs Clifford, pardonnez ſi....

CHARLES.

Dites miſtriſs Belton, Mylady.

Lady FREELOVE.

Eſt-elle mariée?

HENRIETTE.

Pas encore, Madame; mais mon père conſent à notre union.

Lady FREELOVE.

En vérité? J'en ſuis comblée. Embraſſez-moi, mon aimable couſine; je vous félicite,

monſieur Belton ; recevez mon compliment, monſieur Clifford.

Le MAJOR, *à part.*

Que d'aiſance, quelle noble impudence !

Lady FREELOVE.

Ah ! Major, je ne vous voyois pas ; il y a cent ans que je ne vous ai rencontré.

Le MAJOR.

Votre humble ſerviteur, Mylady ; vous avez fait de grands progrès dans la philoſophie, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous rendre mes devoirs. Je vous admire, en vérité. Pas le moins du monde affectée de la petite contradiction qui renverſe vos projets, point du tout ſenſible au peu de ſuccés de votre honnête ami ?

Lady FREELOVE.

De quoi, de qui parlez-vous ?

Le MAJOR.

D'un rien, d'une miſère ; ſeulement des procédés de mylord James.

Lady FREELOVE.

Comment auriez-vous ſujet de vous en plaindre ?

M. CLIFFORD.

La queſtion eſt bonne ! votre lord eſt un faquin, un....

Lady FREELOVE.

Ah ! bon dieu, quelle expreſſion ! ſi mylord James s'eſt mal conduit, j'en ſuis très-fâchée. Mais après tout, on ne répond pas de ſes amis. Dans le grand monde, on ſe voit, on ſe rencontre, on vit enſemble, & pourtant on ſe connoît à peine. Si Mylord eſt capable d'un mauvais procédé, vous m'obligez de me l'apprendre, & s'il vous a manqué, ma porte lui ſera fermée.

Le MAJOR.

Quel front !

CHARLES.

Parbleu, Mylady, c'en eſt trop. Votre audace m'étonne. Par égard pour monſieur Clifford, je voulois vous ménager; mais vous ne méritez pas... (*à M. Clifford*) Tenez, Monſieur, voilà l'enveloppe de la lettre que vous venez de lire.

M. CLIFFORD.

A mylady Freelove... C'eſt à vous qu'il écrivoit tant d'impertinences ? Vous étiez de concert avec lui.... Perdre ma fille.... m'inſulter.... Ventre-bleu, je ne ſais qui me

tient... Vous n'êtes pas une femme, vous êtes un monſtre.

Lady FREELOVE.

D'un ton plus bas, monſieur Clifford; vous avez l'honneur d'être mon parent, mais....

M. CLIFFORD.

Bel honneur, ma foi, ne vous en vantez pas plus que moi, perſonne ne le ſaura.

Lady FREELOVE.

Si vous ſortez du reſpect...

M. CLIFFORD.

L'effrontée! du reſpect! Je vous reſpecterois, moi? Sang & furies! vous êtes un objet bien reſpectable.

Lady FREELOVE.

Ah juſte ciel! cet homme me fend la tête; il jure d'une façon abominable, il extravague, il eſt fou, décidément fou.

M. CLIFFORD.

Otez-vous de mes yeux, ou....

Lady FREELOVE.

Retenez-le, ſa démence m'effraye; hâtez-vous de le faire enfermer. J'étois trop bonne, en vérité; je voulois bien reconnoître cette famille ridicule, la produire dans le monde,

l'avancer, l'illuſtrer ; mais cet homme eſt un ogre... Je vous abandonne tous, ne comptez plus ſur ma protection : je vous défends de me voir, je vous défends même d'oſer prononcer mon nom. (*elle ſort.*)

M. CLIFFORD.

Une infernale coquine... De ma vie je ne veux entendre parler de lords, de ladys... Charles, ne t'aviſe pas d'acheter un titre... Mais où eſt donc monſieur Belton ? Ah ! le voici.

SCENE VI.

M. BELTON, les mêmes.

Le MAJOR.

VENEZ, mon frère, venez embraſſer ces heureux amans. Monſieur Clifford conſent enfin au bonheur de notre cher neveu.

CHARLES, *ſe jettant entre ſes bras.*

Partagez ma joie, mon oncle ; je ſuis le plus content des hommes.

M. BELTON.

Votre ſerviteur, monſieur Clifford. Eſt-il vrai que Charles obtient enfin...

M. CLIFFORD.

Oui, c'eſt à préſent mon fils & mon ami; il m'a gagné le cœur, en ſauvant mon Henriette des griffes de ce chien de lord.

M. BELTON.

Je ne pouvois apprendre une nouvelle plus conſolante. Mon cher neveu, ma charmante nièce, votre joie me pénètre de plaiſir.

Le MAJOR.

Eh bien, vos obſervations?

M. BELTON.

O! mes chers amis, aidez-moi; voici l'inſtant le plus critique de ma vie. Ma femme eſt inſenſée, mais je l'aime, ſa jalouſie me déſole; je voudrois changer ſon caractère & non pas ſon cœur; la guérir de ſes ſoupçons, ſans lui ôter ſa tendreſſe, ſans renoncer à la douceur d'en être aimé. Je ne ſais comment m'y prendre.

Le MAJOR.

Qu'avez-vous vû? Qu'avez-vous entendu?

M. BELTON.

Je viens de me convaincre que ſes larmes, ſes vapeurs, ſes évanouiſſemens, ſont une adreſſe pour abuſer de ma ſenſibilité, pour obtenir tout de moi.

Le MAJOR.

Je vous le disois bien.

M. BELTON.

Jamais elle n'eut tant de sujet de se trouver mal, & je vous proteste qu'elle n'y songe seulement pas.

Le MAJOR.

Mais quand elle vous verra, crac, un accès.

M. CLIFFORD.

Oh, les femmes entendent cela?

M. BELTON.

Pauvre mistris Belton, comme elle se tourmente! elle sonne, appelle, veut me parler, ne veut jamais me voir. Elle va, vient, court, me demande, ordonne à ses femmes de venir me dire qu'elle est mal, fort mal, qu'elle est mourante; puis elle leur défend de sortir de sa chambre. Elle s'agite, crie, tempête. Ah! bon dieu, que faire?

Le MAJOR.

Tenir bon.

M. CLIFFORD.

C'est mon avis.

Le MAJOR.

Elle va venir vous chercher, soyez-en sûr. Ignorez son dépit, sa colère; ne vous laissez

point faire de queſtions, de reproches, prenez un ton d'autorité; que diable, ne ſauriez-vous dire je veux, une fois en votre vie?

M. Belton.

Oh! je conſerverai mes avantages, n'en doutez point, mon frère.

M. Clifford.

De la fermeté, morbleu!

Le Major.

La bonne diſcipline fait de bons ſoldats, entendez-vous, mon frère?

M. Belton.

Elle vient, Major, elle vient... Ah! mon dieu....

Le Major.

Avez-vous peur? Chantez pour vous raſſurer.

M. Belton.

Monſieur Clifford, voulez-vous bien entrer dans ce cabinet, & vous auſſi, mon aimable Henriette? Peut-être elle va ſe livrer à ſes premiers mouvemens..... Elle eſt ſi violente! excuſez....

M. Clifford.

Oh! je ne ſuis pas preſſé de la voir. Je croyois bonnement hier qu'elle prenoit mon parti...

parti... Ecoutez, criez bien fort ; ſi vous avez beſoin d'un ſecond pour la quereller, je ſuis à votre ſervice. (*Henriette & ſon père entrent dans le cabinet.*)

SCENE VII & dernière.

Miſtriſs BELTON, NELLY, les mêmes.

Miſtriſs BELTON.

Vous vous intéreſſez fort à moi, monſieur Belton; environné de mes ennemis, pendant que ſeule, malade, affligée... Mais c'en eſt fait: négligée, abandonnée, dédaignée dans ma propre maiſon, bannie de votre cœur, importune à vos yeux, je crois devoir vous délivrer de ma préſence. Nelly, qu'on m'appelle des porteurs.... Je ne veux pas me plaindre, vous fatiguer, Monſieur : eh ! pourquoi troublerois-je votre joie ? Je vous laiſſe avec ceux que vous me préférez. Adieu.

M. BELTON, *bas au Major.*

Me laiſſer, Major ! me laiſſer...

Le MAJOR, *bas à ſon frère.*

Eh bien, déjà confus, atterré... Répondez froidement, ſans héſiter, ſans vous fâcher.

M. BELTON.

Vous prenez mal votre tems pour ſortir, miſtriſs Belton. J'ai du monde à dîner, il vous convient de faire les honneurs de ma table: ce ſoir, ſi vous avez affaire, vous ſerez libre d'aller....

Miſtriſs BELTON.

Inſultante raillerie! pourquoi feindre de ne me pas entendre? Je ne ſors point pour affaire, Monſieur; je vous quitte, je vous parle pour la dernière fois, je me ſépare de vous, je m'en ſépare à jamais.

M. BELTON.

En ce cas, Madame....

Le MAJOR, *bas à ſon frère.*

Ne la retenez pas, conſentez....

M. BELTON.

En ce cas, miſs Clifford voudra bien s'aſſeoir à table à votre place; &....

Miſtriſs BELTON.

Oh! je n'en doute pas, elle prendra ma place à table, ailleurs... Surprenante audace!

Terrible, incroyable dureté ! je ſens... Ah ! cela pouvoit-il ſe prévoir ? Un mari ſi tendrement aimé, me traiter avec ce mépris, ce dédain, cette cruauté.... O douleur inſupportable ! hâtons-nous de fuir... Mais je m'affoiblis, mon cœur ſe ſerre... Un froid glaçant... Nelly, ſoutenez-moi, un ſiége, je me meurs.
(*Elle tombe dans un fauteuil, Nelly l'évente.*)

Le MAJOR.

Très-bien joué, ma foi.

HENRIETTE, *accourant.*

Eh vîte ! des ſels, des eaux ſpiritueuſes ; mais j'en ai ſur moi : ah, la pauvre dame !

M. BELTON, *bas à Henriette en l'arrêtant.*

Ne l'approchez pas, Madame ; au nom du ciel, ne l'approchez pas.

CHARLES.

Mais elle eſt ſans connoiſſance.

Le MAJOR.

Tais-toi.

HENRIETTE.

Quoi, ne pas la ſecourir !

Le MAJOR.

Elle eſt évanouie comme moi !

CHARLES.

Je vous dis, mon oncle....

M. BELTON.

Ne craignez rien, Charles. (*à ſa femme*) Eh fi, Madame, fi. Ceſſez ce jeu, il ne peut plus m'abuſer. Me prenez-vous pour un enfant ? Levez la tête, cette attitude ne vous ſied pas auſſi bien que vous le penſez.

Miſtriſs BELTON, *toute en larmes.*

O ciel ! raillée, inſultée, rejettée, chaſſée !...

M. BELTON.

Chaſſée ? Non, Madame, non....

Le MAJOR, *bas à Belton.*

Prenez garde, peſez vos paroles.

M. BELTON.

Vous voulez me quitter, ſans ſujet, ſans cauſe réelle de vous plaindre ; je vous laiſſe aller, je conſens à vos deſirs. Ne pas vous contredire, eſt-ce vous inſulter ?

Miſtriſs BELTON, *appercevant Henriette.*

Que vois-je?

M. CLIFFORD, *ſortant du cabinet.*

Corbleu, c'eſt ma fille. Ne vous aviſez pas, Madame....

M. BELTON.

Vous voyez une perſonne aſſez ſenſible, aſſez généreuſe pour accourir à votre ſecours, malgré l'impertinente réception que vous lui fîtes hier. Rougiſſez, miſtriſs Belton, rougiſſez de votre folle conduite. (*à Henriette en l'embraſſant*) O ma chère nièce, permettez-moi de vous ſaluer, de me féliciter du bonheur de vous voir dans ma famille. Soyez la bien venue chez moi, n'y craignez perſonne; Charles, reçois mon compliment, & mérite la charmante compagne que M. Clifford veut bien te donner.

Miſtriſs BELTON, *ſe levant & marquant beaucoup de ſurpriſe.*

Sa nièce! la compagne de Charles! Seroit-il vrai.... Quoi, mes ſoupçons.... Ai-je pu.... Ah, grand dieu! j'étois donc injuſte.... Major, eſt-elle en effet la compagne de Charles!

Le MAJOR.

Eh non, c'eſt la maîtreſſe de votre mari:

je mène l'intrigue, vous le ſavez, vous en êtes ſûre. Je vais ſéduiſant de jeunes & belles héritières, pour lui compoſer un ſérail. Parbleu c'eſt l'uſage des militaires, vous me l'avez dit.

M. Clifford.

Je me réjouis de vous voir en bonne ſanté, Miſtriſs Belton. Eh bien, qu'eſt-ce? allez-vous encore mettre mon Henriette à la porte? Vous êtes donc jalouſe? Ah! ma foi, c'eſt un vice qui porte avec lui ſa punition.

Miſtriſs Belton.

Vous avez raiſon, Monſieur, j'avoue cette vérité. Ah! Major, j'ai rendu mon mari malheureux, je l'ai troublé, fâché, révolté. Vous me le diſiez bien, mon amour reſſembloit à la haine, en avoit tous les effets. Oui, j'étois une furie, quand je me livrois à mes tranſports jaloux. Votre frère m'adoroit! j'ai bleſſé ſon cœur, je l'ai perdu... Jamais, jamais il ne peut me pardonner.

M. Belton, *bas au Major.*

A préſent je puis...

Le Major, *le repouſſant & ſe mettant entre ſa femme & lui.*

Non, laiſſez-moi faire. (*à miſtriſs Belton*)

Ecoutez, ma ſœur, vous avez été diablement inſupportable. Comme vous m'avez traité ! Mais, pour vous montrer qu'un guerrier n'eſt ni *inſenſible*, ni *inhumain*, à certaines conditions je puis devenir médiateur... (*bas à ſon frère*) Impoſez des loix, voilà l'inſtant de tout obtenir d'elle... (*à elle*) Si vous vous repentez, ſi vous voulez vous ſoumettre....

Miſtriſs BELTON.

A tout, mon frère, à tout, pour réparer mes torts.

Le MAJOR.

Eh bien je veux vous ſervir. Belton, il ne faut pas être trop dur, paſſer d'une extrémité à l'autre. Vous nous avez montré tout-à-l'heure une fermeté approchante de la rudeſſe. Vous *voulez*, vous *exigez*... Voyons, ſoyez raiſonnable. (*bas*) Un ton décidé abſolu... (*haut*) Parlez, mon frère, expliquez vos intentions. Que demandez-vous de votre femme ?

M. BELTON.

Qu'elle me laiſſe libre, mon frère. Je veux être le maître chez moi, recevoir compagnie, jouer, rire, m'amuſer, ſortir s'il m'en prend envie, rentrer quand il me plaira ; n'être ni étourdi de leçons, ni fatigué d'atten-

tions, ni troublé par des plaintes, ni attriſté par des vapeurs. Si miſtriſs Belton conſent à ſe montrer douce, égale, obligeante, elle ſera toujours mon amie, ma maîtreſſe....

Le Major, *bas à ſon frère.*

Halte-là. (*haut*) Eh bien, ma ſœur...

Miſtriſs Belton.

Eh bien mon frère, il a raiſon; il n'exige rien qu'il n'ait droit de vouloir. J'ai été folle, capricieuſe, ridicule, inſoutenable! Je reconnois mon injuſtice, mes fautes, mes erreurs; j'ai honte de ma conduite & de moi-même. Mon mari devroit me haïr, me déteſter, m'abandonner à mes regrets, à mes remords.... Rien ne peut me conſoler de l'avoir gêné, tourmenté, affligé! J'implore ſa pitié, ſans eſpérer ſon pardon; c'eſt à ſes pieds que je veux lui demander grace.

(*Elle veut ſe mettre à genoux.*)

M. Belton, *l'arrêtant.*

A mes pieds, toi! ah! ma chère amie, c'eſt dans mes bras où je veux recevoir tes excuſes; c'eſt ſur tes lèvres que je veux ſceller ton pardon. *Te haïr, t'abandonner!* ah jamais. Sois

auſſi raiſonnable que tendre, & nous ſerons toujours paiſibles & heureux.

Miſtriſs BELTON.

Tant de douceur, de bonté, me rappelle à moi-même. O mon ſenſible, mon indulgent mari, que vous m'êtes cher ! Mon eſtime, ma vénération vous ſont de ſûrs garants du retour de ma raiſon. Oui, ſoyez le maître chez vous. Je renonce à l'empire que j'uſurpois. Guidez-moi. En me conduiſant par mes propres idées, j'ai fait mon malheur & le vôtre : de ce moment vos deſirs régleront tous les miens.

Le MAJOR.

Sur mon ame, ce jour eſt le plus agréable de ma vie.

HENRIETTE.

Me permettez-vous, Madame...

Miſtriſs BELTON.

Je ne puis me rappeler ſans confuſion... daignez, belle Henriette, oublier un procédé dont je rougis. A l'avenir, je mettrai tous mes ſoins à l'effacer de votre ſouvenir. Charles, je vous félicite. Monſieur Clifford, me pardonnez-vous ?

M. CLIFFORD.

Il faut bien tout pardonner aux femmes. Je ſuis fort aiſe de vous voir corrigée.

Miſtriſs BELTON.

Major, mon frère, mon véritable ami, que de reproches n'êtes-vous pas en droit de me faire ?

Le MAJOR.

Ne parlons plus de cela, ma chère ſœur ; vous êtes tous contens, le bonheur de mes amis ſuffit pour me rendre heureux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CETTE Pièce eſt en partie priſe du fameux roman de monſieur *Fielding*. On connoît trop bien Tom Jones, pour ne pas ſe rappeler l'inimitable caractère de *Weſtern*, en voyant la déraiſon & l'emportement de M. *Clifford*. Cette Comédie eſt une de celles qu'on a le plus ſuivie dans ſa nouveauté, & dont les repriſes attirent le plus de ſpectateurs.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé ayant pour titre : *Œuvres de madame Riccoboni ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpreſſion. A Paris, le 30 Octobre 1786.

Signé, BLIN DE SAINMORE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amée la Dame RICCOBONI, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire imprimer & donner au Public ſes *Œuvres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'elle jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour elle & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le rétrocède à perſonne ; & ſi cependant elle jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége, que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſante, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſante décède avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de celui qui la repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens,

dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL; Le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante, & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-troisiéme jour de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt, & de notre Regne le septiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2081, fol. 308, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 30 Mai 1780.

Signé, LE CLERC, Syndic.

BIBLIOTECA REGIA MONACENSIS

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Riccoboni, Marie Jeanne de Heurles Laboras de Mezières, 1713-1792

Oeuvres complettes

Bd.: 8

Paris 1786

P.o.gall. 1892 ax-8
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097104-4